

Description de Rome Moderne

[p. 3] Le Tybre a bien plus de réputation qu'il n'en mérite de luy-mesme, car, au lieu que partout ailleurs ce sont les fleuves qui rendent les villes illustres et célèbres, icy au contraire la ville est ce qui a rendu ce fleuve si renommé dans le monde. L'eau en est ordinairement troublé[e] et malsaine, a moins qu'on ne l'ait laissée reposer plusieurs heures avant qu'on en veuille boire. Il y a apparence que c'est à cause du meslange de la petite rivière appelée Teverone, puis qu'au-dessus de son emboucheure dans le Tybre les eaux de ce fleuve sont assez bonnes. Quelques ouvriers qui travailloient il y a quelques années vers Ostie a nettoyer l'entrée de ce fleuve, en ayant voulu boire à leur ordinaire, moururent la plus part. Mais s'il n'est pas à estimer pour cet usage, en récompense il est admirable pour s'y baigner à cause des eaux mineralles qui y tombent et qui s'y meslent. La v<e>ue n'en est pas agréable, ne coulant que dans une espèce de fossé très profond dont les bords sont peu frequentez, et ce qui est assez surprenant dans une aussy belle ville qu'est Rome, c'est qu'il n'y a point de quais qui règnent au long du Tybre, sy ce n'est 50 or 60 thoises qui sont au pied du Chateau St. Ange. Il ne paroist pas mesme qu'autrefois il y en ait eu d'autre, y ayant jusque sur les bords des vestiges de temples et de vieux bâtimens qui ne permettent pas de croire qu'autrefois on ait eu plus de commodité de s'y promener qu'aujourd'huy. Ce fleuve, tout enfoncé qu'il est en esté, s'enfle quelque fois [p. 4] si fort en hyver que passant au-dessus de ses rives il inonde Rome et la campagne et y fait des dégats qu'on ne peut estimer. Ses rives sont néantmoins dans Rome plus haut[e]s qu'elles ne sont dans la campagne, et qu'elles n'estoient mesme autrefois dans la ville à cause des ruines qui en ont eslevé le terrain. Cependant il ne parroist pas que vers le Chateau St. Ange il y ait beaucoup de différence, le rez-de-chaussée n'estant pas, ce semble, notablement plus élevé qu'il étoit lorsque ce chasteau fut basty. La largeur du Tybre est un peu moindre dans la ville qu'au-dehors où, estant moins resser[r]é, aussy y est-il un peu moins profond. Je trouve les raisons dont Pline se sert un peu foibles quand, pour prouver que la profondeur du Tybre est esgale à peu près à celle du Nil, il* [*et] dit que les obélisques qu'on en apporta entrèrent librement dans le Tybre, car c'est bien une marque infailible que ce fleuve avoit alors assez d'eau pour porter des vaisseaux chargez comme estoient ceux dont on se servit pour amener ces prodigieuses masses à Rome. Mais il ne s'en suit pas qu'il y eust pour cela ordinairement autant d'eau dans le Tybre que dans le Nil, à moins d'adjouster que ce fut dans un tems où l'eau de ces fleuves avoient leur hauteur naturelle, puisqu'à peine aujourd'huy les barques ordinaires y peuvent-elles entrer et qu'un vaisseau ne s'y présente pas sy ce n'est en hyver et après de grandes pluies.

C'est sur ce fleuve, [p. 5] si on en croit Procope, que Belisaire inventa l'usage des moulins sur l'eau, au lieu de laquelle on s'estoit servis jusque-là d'asnes ou de chevaux pour tourner les meules. Cependant Vitruve parle de ces sortes de moulins à <l>eau comme d'une chose commune et en usage de son tems, et tout ce que on pourroit dire en faveur de Procope, qui est sy

exact en toute autre chose, seroit que Belisaire fut auteur de ces moulins flottans dont le Tybre se voit encore aujourd'huy garny et qui sont si communs sur toutes nos rivières de France, et qu'auparavant il[s] estoient fixes et posez sur des paux fichez dans l'eau. Au-dessus et au-dessous de Rome sont une infinité de ruines qu'à peine on peut découvrir tout ce rivage ayant autrefois esté chargé de maisons. Elles y estoient en si grand nombre et sy pressées que les seigneurs romains les plus puissants, qui vouloient se mettre plus au large, avoient des terres considerables et de magnifiques maisons dans les pays estrangers jusques en Grèce et en Affrique. Car pour celles de la campagne de Naples, de la Pouille, et de la Calabre elles passoient pour estre encore comme du voisinage de Rome, tant tout ce pays estoit alors peuplé.

Je m'estonne que les anciens ayent si fort estimé le poisson du Tybre jusque-là qu'on lit dans un ancien que, comme le meilleur froment naissoit dans ce que l'on appelle la campagne de Rome et de Naples, que les [p. 6] costaux de Falerne produisoient le meilleur vin, que les oliviers du costé de Cassine fournissoient la meilleur huile, que les figues estoient excellentes à Frescati, et le miel à Tercule, aussi le poisson du Tybre estoit particulièrement estimé. C'estoit peut-estre que cette ville alors plus peuplée fournissoit par ses cloaques de quoy nourrir grasement le poisson, qui semble aujourd'huy n'estre nourry que de bourbe et de limon. Il y est ordinairement mollasse, et l'on n'y trouve plus ce loup du Tybre que quelques uns ont pris pour l'estourgeon ou la spigola.

Ce fleuve est peu navigable, et outre qu'il ne porte plus de si grands batteaux, on en voit rarement qui descendent de beaucoup au-dessus de Rome. Le célèbre bibliothécaire Augustin Stuchus avoit présenté au Pape Paul 3.^{me} une requeste, qu'on lut à la fin de ses oeuvres, par laquelle il demande au nom du peuple qu'on rétablist le commerce par le moyen du Tybre, et que, comme autrefois Ravenne et Fano avoient esté les ports où abordoient toutes les marchandises d'Allemagne et de Dalmatie pour les transporter ensuite sur des bestes de charge jusqu'à Perouse, il luy pleust faire travailler à l'emboucheure du Lac Trasimenus* [*Trusiamnus], voisin de cette ville, affin que ce lac, se deschargeant comme il faisoit dans le Tybre, il le rendist navigable pendant ce long espace de pays, qui est depuis ce lac jusqu'à Rome, ce qui [p. 7] apporteroit un profit considerable aux estats du pape pour peu de dépence qu'on y voulust faire. On en a commencé une [emboucheure], fort nécessaire, hors de la Porte del Popolo pour empescher que les eaux ne continuent de manger les terres, comme elles ont fait jusqu'à present, avec une perte très grande pour ceux dont les jardins aboutissoient de ce costé-là sur les bords.

Enfin ce fleuve, inconstant et mobile comme on le voit, est pourtant ce qui nous reste de plus entier et de moins altéré de l'ancienne Rome, et je trouve que Janus Vitalis a heureusement raconté* [*rencontré] dans ces vers:

Albula Romani restat nunc nominis index,
quin etiam rapidis fertur in aequor aquis.
Disce hinc quid possit fortuna, immota labascunt
et qu[a]e perpetuo sunt agitata manent.

Il y a peu de ponts, et encore ont-ils peu de longueur. Celui qu'on appelle le Pont St. Ange, long de 43 toises, n'a que trois arches principales, assez grandes à la verité et egalles à

peu près à celles du Pont-Neuf de Paris. Il n'y a proprement que trois ponts dont le premier, qu'on appelle le Pont St. Ange, a esté orné depuis peu sous le pontificat de Clément neufiesme d'appuis de marbre blanc avec des treilles de fer en lozanges, et sur ces appuis sont des figures qui répondent de part et d'autre à chaque pile du pont. Celles qu'on voit à l'entrée sont plus anciennes et représentent St. Pierre et St. Paul. La première est du Lorenzette Florentin, et l'autre, [p. 8] qui est encore plus estimée, est de Paolo Romano. Les autres, qui paroissent récentes, sont du dessein du Chevalier Bernini, qui n'en a pourtant travaillé qu'une, qui est celle qui porte le titre de la croix. Les autres sont [de] différents sculpteurs fameux. L'ange qui porte la croix est d'Antonio Raggi, celui du suaire est de Cosimo Fancelli* [*Francelly], celui des cloux est de Lucenti, celui qui porte la croix est d'E[r]cole Ferrata, celui de la lance est de Dominico Guidi, l'ange qui tient un fouet est de Morelli, celui qui tient de dez et l'autre qui porte des espines sont de Naldini. A l'entrée de ce pont est une petite place où se font les exécutions publiques des gens comdamnez à mort, et le lieu où fut exposé, il y a quelques années, le célèbre faussaire Mascambruni, que cette mort, à laquelle il ne s'attendoit pas, empescha d'estre cardinal. Avant l'an 1488 on avoit coutume de les faire mourir auprès du Capitole sur cet endroit qu'on appelle Caprino et autresfois, au siècle des empereurs, cela se faisoit vis-à-vis le temple de Jupiter Capitolin. Au-dessous de ce pont on voit encore quelques vestiges de l'ancien Pont Triomphal, qui aboutissoit au lieu où sont présentement les pères de l'Oratoire de St. Jean des Florentins, et le dessein de Julle Second estoit de restablir ce pont [p. 9] pour entrer <par> dans la rue appelée Julia, qui estant des plus belles de Rome portoit outre cela son nom.

Ayant passé le pont St. Ange on rencontre au bout ce fameux Chasteau appelé aussi de St. Ange, qui est un des beaux monuments de l'ancienne Rome. On l'appelloit moles Adriani à cause d'Elieus Adrianus, qui fit eslever cet édifice pour luy servir de sépulture sur le modèle du mausolée d'Auguste, qui estoit vis-à-vis en deça du Tybre. Ce qui nous en reste n'est que très peu de chose en comparaison de ce que c'estoit autrefois. Sa situation et l'épaisseur de ses murailles l'ont toujours fait juger une place de si grande conséquence à ceux qui vouloient se rendre les maistres de la ville et la tenir en bride, que les Gots, les Herules et autres barbares qui l'ont si longtemps et a[u]tant de fois possédée, l'ont toujours regardée comme la principale forteresse où ils devoient se retrancher. Ce fut où Clément septiesme fut pris après un assez long siège par les troupes de l'Empereur Charles quint, et d'où il ne sortit que pour tomber entre les mains de ces gens, à qui il ne manquoit que le nom pour n'estre pas estimez tout à fait barbares, tant ils firent souffrir d'indignitez à ce pape et à ceux de sa suite. Ce fut [p. 10] le séjour qu'il fit dans ce chasteau qui, de tristesse et de déplaisir qu'il avoit, luy fit tellement négliger le soin de sa personne, qu'ayant laissé croistre sa barbe, il la porta depuis toujours longue estant mesme en liberté, et de là vient qu'en toutes les medailles des papes qui ont précédé Clément septième ils sont tous représentez sans barbe, comme au contraire celles qui ont esté faitte[s] depuis son pontificat nous les representent avec une barbe mesme assez large sur le menton.

Procope escrit que la première ceinture de ce mausolée d'Aelien, que nous appelons

maintenant Chasteau St. Ange, estoit de figure quarrée et toute de marbe blanc, et qu'au milieu s'élevoit un edifice rond extraordinairement haut et si large qu'un traict de flèche pouvoit à peine en traverser le diamètre. Aussi cet ouvrage estoit-il d'ordre dorique, qu'on sçait n'estre employé dans l'architecture que pour les édifices d'une grandeur considérable. L'apparition d'un ange qui fut vu sur cet édifice, ruiné alors en partie et réduit à bien moins d'espace qu'il n'en avoit auparavant, luy fit donner, comme tout le monde sçait, le nom de Chasteau St. Ange sous le pontificat [p. 11] de St. Grégoire le Grand, la ville ayant depuis cette apparition esté soulagée d'une peste générale qui la désoloit. Un tyran nommé Crescentius, s'en estant rendu le maistre pendant le tems des seditions que l'ambition de monter au souverain pontificat causoit dans Rome, ce chasteau fut appelé la Tour de Crescentius depuis ce tems. Boniface huitiesme, qui eut aussi de grandes affaires à demesler, fit fortifier ce lieu pour sa seureté contre les Colomnes, princes alors plus puissants qu'ils ne sont aujourd'huy. Enfin Urbain 8.e la réduit dans la manière et la forme qu'on voit maintenant. Cette forteresse est environnée de cinq bastions de brique, au-dedans desquels est un grand quarré de quatre autres bastions racourcis, au milieu desquels encore s'esleve cette tour qui fait tout le chasteau, sur lequel aux jours de festes on dresse comme de grands mats de vaisseaux où sont attachées des bannières de scarlate. L'ange de marbre qui est au milieu de cette tour est de Raphael de Monteluppo. Cette tour est au-dedans divisée en plusieurs appartemens dont la plus part sont ornez de peinture[s] très riches. La salle entr'autres est du Perin del Vaga. La chapelle qui estoit au haut de cette tour en a esté transférée ailleurs pour la commodité de ceux que leur devotion y appeloit. Cette pomme de pin* [*pain] que [p. 12] l'on montre aujourd'huy dans le petit jardin du Belvédère avec les paons, que les uns disent estre seulement de bronze doré et les autres de métal meslé d'or, estoient autrefois parmy les ornements qu'on voyoit sur ce mosolée. Il y a douze colonnes à St. Pierre qui en ont esté tirées autrefois pour servir à l'ancienne église bastie par Constantin. C'est dommage qu'on n'en ait point d'autres restes. Procope nous en laisse une idée comme de la plus belle chose qui fut dans Rome.

De dessus ce chasteau on fait partir la veille et le jour de St. Pierre ce fameux feu d'artifice appelé la Girandola. Il est composé d'un nombre presque infini de fusées volantes ausquelles on met le feu tout à la fois et qui estant en l'air forment une espee de gerbe évasée qui semble couvrir toute la ville de Rome. C'est alors qu'on voit l'église de St. Pierre comme toute en feu par le grand nombre de pots de feu qu'on allume sur le toict de l'église et du dome jusque sur l'extrémité de la croix, ce qui faict le plus bel effet du monde, et le nombre infiny de lanternes dont tout le Vatican est alors remply doit faire appeler cette nuict la grande feste des illuminations.

[p. 13] Sixte V.me mit dans ce chasteau trois milion[s] d'or qu'il offrit à Nostre Seigneur pour estre employez aux besoins les plus pressents de l'église, pour la deffence contre les infidèles et hérétiques, et pour secourir le peuple en cas d'extrême nécessité. Le coffre où ils sont a six serrures qu'il est difficile qu'une mesme clef puisse ouvrir, à moins d'avoir celle de la force et de l'autorité à qui il faut que tout cede, et ainsy, quoy qu'on en dise, il y apparence que ces trois millions subsistent encore sans au moins qu'on sache* [*lache] qu'on y ait touchée[s].

Ce chasteau est joint au palais du Vatican par une allée ou corridor couvert qu'Alexandre sixième fit bastir, afin que les papes puissent s'y retirer en seureté en cas que quelque sedition les y obligeat.

Dans le voisinage du chasteau estoit autrefois la Porte appelée Aurelia, ou Triomphale.

[p. 15] Au-devant de la somptueuse église de St. Pierre se voit la grande et vaste place qu'on peut appeller la chose du monde la plus superbe et la plus magnifique. Elle est en ovale et enfermée d'une colonate qui compose trois allées soubz lesquelles les carosses passent à couvert. Les colonnes sont d'ordre dorique qui supportent une corniche proportionnée à leur hauteur, et ces galeries couvertes en plateforme sont couronnées d'une balustrade chargée de statues. Tout ce grand ouvrage est du dessein du Chevalier Bernini et est tout basti de pierre de travertin. L'espace qu'il renferme est un peu moins grand que n'est celuy de la Place Royale de Paris. Cet édifice a esté achevé comme il [p. 16] est soubz Alexandre 7.me, qui l'avoit fait commencer, quoy que ceux qui l'ont vû avouent qu'il ne se soit rien entrepris de ce siècle de plus superbe dans le monde. Cela esgale en effet ou mesme [dé]passe l'idée que Vitruve nous laisse de ces anciens promenoirs public[s] ou des fameux portiques de Pompée et d'Octavia. Je croy que c'estoit peut-estre quelque chose de plus riche et de plus fini, mais je doute que cela tint plus du grand et du magnifique.

Au milieu de cette place est la fameuse aiguille ou obélisque que Sixte V.me fit apporter du cirque de Néron et la fit eslever comme on la voit par la conduite et l'adresse du Chevalier Dominico Fontana. Ce célèbre architecte s'est rendu immortel par cette entreprise des plus hardies dont nous ayons aucun exemple. Le nombre des machines et des cordages fut si grand et si extraordinaire que pour éternelle mémoire on en a fait peindre le dessein dans la Bibliothèque Vaticane, comme on grava autrefois sur le piedestal d'une aiguille excessivement haute qui est à Constantinople [p. 17] les machines et engins dont on s'estoit alors servi pour la mettre sur pied. Le piedestal de cette prodigieuse aiguille est un cube de deux blocs de marbre semblable à celuy de l'aiguille mesme que les anciens appeloient stignites ou pyropacide à caus[e] des marques de feu qui y paroissent et qu'on confond aujourd'huy avec celuy qu'on appelle marbre granite. Au-dessus de ce piedestal sont quatre lions de bronze de l'ouvrage de Prosper de Bresse, qui paroissent comme surchargez et affaissez sous le poids de ce prodigieux fardeau.

C'est une chose qui passe l'imagination que l'appareil des machines qui furent employées pour eslever celle-cy qu'on eust creu auparavant ne pouvoir estre remué[e] de sa place. Il y avoit 44 cables principaux attachez à autant de tours et de cabestans capables chacun d'eslever un poids de 20.000 livres. Il y eut 900 ouvriers lesquels communièrent tous avant que de commencer l'ouvrage. 75 chevaux servoient à tirer, et malgré tant de forces jointes ensemble, lesquelles on faisoit agir par le signal des trompettes, ou d'une grosse cloche, on fut 8 jours à eslever seulement hors de terre cette énorme masse de marbre et à la mettre en estat de [p. 18] marcher. Il fa[ll]ut quatre mois entiers pour la mener du lieu où elle estoit enterrée jusqu'à celuy où on la voit aujourd'huy, quoy qu'il n'y eust que 300 pas de distance, ayant esté tirée d'un lieu

voisin de la sacristie de St. Pierre. On peut juger quelle terrible frayeur on deust avoir quand, tous les eschaffaux, estaies, cables, et autres esquipages ostez, on abandonna ce furieux obélisque à se soustenir luy seul sur son pied et à demeurer ainsi exposé à toutes les tempestes qui devoient se briser contre luy. Lorsqu'on y eut mis la croix qui est eslevée sur le sommet des armes de Sixte V et qui enferme, dit-on, un morceau de la vraye croix, ce qu'on ne fit qu'après avoir célébré la messe au pied, l'on chanta le verset o crux ave spes unica en musique laquelle, animée du son des cloches, des trompettes et du bruit des canons du Chasteau St. Ange, fit de cette journée celle où Sixte V ressentit le plus de joye que, de son aveu, il ait eu de sa vie. Aussi les princes estrangers le firent-ils féliciter par leurs [p. 19] ambassadeurs sur le succez de cette entreprise. Dominique Fontana, à qui en estoit dû presque tout l'honneur, outre celuy qu'il eut de se voir préféré à 500 maistres en architecture qui depuis longtems avoient donné divers desseins sur ce sujet, fut annobly et fait chevalier de l'esperon d'or avec deux mil escus de pension pendant sa vie, outre tout l'équipage de cordages et machines qui luy fut donné et qui montoit à plus de 25.000 escus. On peut scavoit à peu près ce que peze tout cet obélisque, si chaque palme cube peze 86 livres, comme on dit, car alors toute cette aiguille doit pezer près d'un milion de livres ou précisément 973.537 livres avec quelques minutes. La hauteur est de 72 pieds, ayant douze pieds de large par le bas et huict par le haut. Ce n'est pourtant encore qu'un morceau de l'obélisque entier qu'un roy d'Aegypte avoit fait eslever, comme on en peut voir l'histoire dans Pline, où sont plusieurs singularitez touchant cet[te] aiguille. Celle-ci n'est pas chargée de caractères hiéroglyphiques comme les autres. Ainsi elle a donné moins d'exercice [p. 20] qu'elles au P. Kircher, qui a voulu estre l'Oedipe de tous ces momuments sur le dos desquels les Aegyptiens avoient escrit les symboles de leur théologie. Ceux qui, comme Gaffarel et les autres, en ont voulu avant luy desmesler les mysteres se son[t] vainement rompu la teste à les déchiffrer. Tout ce qu'ils ont remporté de leur travail est d'avoir dressé un système de religion qui n'a peut-estre jamais eu de sectateurs et, en un mot, sur rien [n']avoir sceu escrire quelque chose.

Aux deux costez de cette aiguille sont deux fontaines qui font chacune comme une gerbe d'eau du milieu de laquelle sort un gros jet d'eau qui est receu dans une couppe de marbre toute d'une pièce. Cette colonatte, cette aiguille, ces deux fontaines au-devant de la grande façade de St. Pierre font la plus belle scène du monde. [...]

[p. 21] Cependant tant de beautez ensemble ne sont encore qu'un commencement de toutes les autres, dont on est charmé lorsqu'on entre dans l'église de St. Pierre. La grandeur de cette église est prodigieuse, et je crois que l'église de Nostre Dame de Paris [pourrait aller] dans la croisée. Tout le pavé de cette église est de marbre. La vouste, toute vaste qu'elle soit, est généralement toute dorée et excepté la grande nef tout le reste est incrusté de marbre. L'on voit des* [*dans] bustes des papes dans des médailles de marbre blanc soustenues par des anges avec les armes du Pape Innocent dixième qui les a fait faire, lesquelles, estant une colombe, ont fait nommer à un mauvais railleur cette église un pigeonnier. Elle estoit autre[s]fois semblable à St. Paul tel qu'on le voit aujourd'huy, mais n'estant pas encore assez magnifique pour estre l'église

capitale du monde Jules second fut celui qui pensa le premier à la refaire et à l'agrandir, et qui la commença sous la conduite du fameux Bramante Lazzeri [p. 22] natif de Castel Durante. L'on peut voir ce que dit le Cardinal Palavicini à cette occasion dans son histoire du Concile de Trente. Raphael d'Urbain changea quelque chose dans ce dessein, mais Antoine Sangalle sous Paul troisième y ajouta beaucoup du sien. Enfin Michelange Bonarota en 1546, réformant aussi ce qui n'estoit pas à son gré, fit un nouveau dessein, et réduisit cette église, toute commencée comme elle estoit, en forme de croix grecque, en sorte qu'elle ne devoit pas avoir plus de longueur que de largeur par les croisées. Barozzi revêtit les murailles de pierre de travertin, n'estant auparavant que de brique. Et c'est peut-estre une des belles choses à remarquer <que> les dehors de cette église, dont la beauté passe l'imagination. Sixte cinquième fut celui qui fit eslever le dôme, qui a la mesme grandeur, ou peu s'en faut, que le Panthéon appelé<e> aujourd'huy [p. 23] S.te Marie de la Rotonde, que Giacomo della Porta et le Chevalier Fontana célèbres architectes luy promirent de transporter sur cette église en faisant un dome qui luy fust semblable. L'eslevation en est prodigieuse et on en peut juger par l'expérience que rapporte le bon P. de Mersenne dans les Physicomaths, sçavoir que jettant un pot d'eau du haut du dome en bas dans l'église à peine y est-elle receu en petite gouttes et autrement que comme de [la] rosée. On dit qu'il tiendroit 30 personnes dans la boule qui est l'ouvrage d'un nommé Torrizani, mais il faudroit sçavoir de quel<le> âge ou de quelle taille, ne m'ayant pas paru que cette boule fust capable de plus de dixhuict ou vingt hommes encore fort entassez. Paul cinquième changea encore quelque chose à ce dessein et allongeant la nef il changea la figure de croix grecque qu'avoit esté [l']eglise en celle<s> de croix latine, et ce fut luy qui, sous la conduite de Carle Maderno, fit cette belle façade où [p. 24] quelques uns ne laissent pas de trouver à redire, comme ne répondant pas assez à la vaste majesté de ce temple. Cette façade forme une espèce de vestibulle extrêmement magnifique au bout duquel on voit une statue de Constantin à cheval qui est un ouvrage du Chevallier Bernin, des plus estimés qu'il ait jamais fait[s]. Le tout est de marbre blanc. Le vestibule est fort riche. L'histoire de St. Pierre, à qui Notre Seigneur dit modice fidei etc., est du dessein du célèbre Jotto Florentin, sur l'original duquel Oratio Manetti a fait cette mosaïque qui n'est pas des meilleures qu'on voye. Ce Jotto estoit un homme rare pour son siècle et le Pape Benoist 12.e avoit pensé le faire venir<e> en Avignon pour orner son palais de mosaïques. On peut voir ce qu'en dit Mr. Suarez autrefois evesque de Vaison dans l'ouvrage intitulé Notitia Musivo Expressae Operae etc. Estant entré dans l'église ce qui s'y present[e] d'abord est ce fameux baldachin ou dais de bronze qu'à fait faire Urbain huitiesme du dessein du chevalier Bernin. Le dais comme le grand autel qui est au milieu de l'église [p. 25] sous le grand dôme <il> est composé de quatre colonnes torses de bronze rare et tiré du Pantheon avec les pieds-destaux de marbre. Ces sortes de colonnes torses, pour ne pas trouver de modeles semblables dans les antiques, n'en sont pas moins estimées. Les ornements et les anges ont esté travaillez par François le Flamand et le tout jetté par Gregoire de Rozzi Romain. Les colonnes de l'autel du Val de Grace de Paris ont esté prise[s] en petit sur ce dessein. Le couvert du dais fait en impiriale est aussi de bronze avec les pantes du mesme, le tout d'une grandeur si extraordinaire que ce qui ne paroist que médiocre dans cette vaste église

seroit quelque chose de monstreux partout ailleurs. Le mesme Chevallier Bernin est encore celuy qui a donné le dessein de ces quatre grandes niches et des quatre grandes figures qui sont sous ce dôme, et quoy que le seul St. Longin soit de luy, ce n'est pourtant pas la meilleure des quatre, ce qui fait voir que les bons ouvriers sont journal[i]ers et que leurs ouvrages sont sujets au hazard du succès(?) comme les autres choses du monde. Le Saint* [*sieur] André est de Guerchin [p. 26] Flamand. La Ste. Hélène est de Bolgi de Carrara, et la Ste. Véronique est de François Mochi. Chacune de ces niches a sa chapelle enfoncée au pied avec son tableau d'André Sacchi. L'effort qu'il a fallu faire pour creuser ces chapelles est ce qui a tellement estonné les murs du dome qu'ils se sont entrouverts de manière qu'un homme y pourroit passer. La crainte qu'on a que quelque chose ne se détache a fait entourer ce dôme de deux grosses ceintures de fer qui n'empeschent pas qu'on appréhende un jour la ruine de ce pezzant edifice. Ce grand architecte et sculpteur, auteur de ce dessein qu'il avoit cautionné sur sa teste, n'a pas esté plus h[e]ureux aux campaniles ou clochers qu'il essaya d'eslever sur les extrémitez de la façade, que j'ay dit avoir esté faicte sous Paul Cinquiesme, par le trop de charge qu'il luy donna et qui la fit aussi entrouvrir. L'on a eu bien de la peine à reprendre ce qui c'estoit ainsi détaché et on fut obligé de ruiner ces campaniles pour remédier au desordre qu'ils avoient causé. Ces accidens avoient contrainct le Bernin de s'absenter [p. 27] pour quelque temps de Rome. Cependant il n'a pas laissé depuis qu'il est de retour de faire quantité de choses comme, entr'autres, les ornements qu'on voit à present au bout de l'église qui enferment la chaire de St. Pierre, les quatre docteurs de l'église qui la soustiennent, aussi bien que tout le reste de l'ouvrage, qui est une gloire meslée d'anges et de chérubins [qui] sont presque tout[s] de bronze doré. Et l'on peut juger de la grandeur de tout l'ouvrage par la figure de St. Augustin dont un homme ne pourroit qu'à peine empoigner le pouce* [*poulie]. Tout cela ensemble fait un bel effet et borne agréablement la veue qui se porte vers le fond de l'églize. [...]

[p. 28] On voit le tombeau d'Urbain VIII.me extraordinairement estimé. La Mort [p. 29] escrit elle mesme toute l'histoire abrégée de la vie de ce pape en ces trois mots: VRBANVS OCTAVVS P.M. VIXIT. Les autres figures qui servent d'ornements à ce tombeau, où le mesme Bernin qui l'a fait [a] employé toute son industrie, sont dignes de luy, et il y a sans comparaison mieux reuscy que dans celuy d'Alexandre septiesme qu'il n'a achevé que depuis peu. On remarque mesme de ce grand homme que [certains] de ses derniers ouvrages n'ont pas esté les meilleurs, et qu'excepté[e] la figure du Roy, dont disoit-il le sujet l'animoit, il ne donnoit plus ces marques d'une imagination vive qu'il avoit autresfois, en sorte qu'il sembloit mesme que le marbre, lassé d'estre si longtemps entre ses mains, temoignast ne vouloir presque plus luy obéir. [...]

[p. 30] Dans l'autre bras de la croisée de l'église on rencontre d'abord un tableau du célèbre Poussin François qui represente le martyre de St. Erasme. C'est dommage que les couleurs commencent à se passer et que le tableau demeure mat. Ce Nicolas Poussin a esté nostre Raphael et le peintre de Rome qui a le mieux réussi de son tems. On préfère

communément ses petits tableaux ou ceux qui sont de moyenne grandeur à de plus grands ouvrages qu'il a faits. Cependant on en avoit quantité qui sont sans prix, et sans ceux qui sont en France, il y a plusieurs endroits à Rome et en Italie où l'on voit de ses tableaux qui ravissent ceux qui les estudent. Le Cardinal de Massimi* [*Massini] a dans son cabinet les desseins que fit ce fameux peintre sur les poésies de l'Adone du Cavalier Marin son amy. On souhaitoit plus de force dans les derniers tableaux qu'il a faits; car il [p. 31] luy prit sur la fin de ses jours un tremblement dans les membres qui luy rendoit la main moins seure, outre que gesnant alors sa manière pour imiter celle du Titien pour le coloris. Il paroist quelque chose d'un peu moins libre en ces ouvrages, qui ne laissent pas d'estre admirables, que dans les autres qui méritent en effet d'estre admirez. Il est mort <a>agé de 71 ans en 1665. Il estoit scavant dans l'histoire, la fable, la perspective, la géometrie, e[t] l'anatomie, sciences necessaires à ceux qui veullent exceller dans la peinture. Il est extraordinaire combien de fatigues et de peines il s'est donné au commencement pour se former une idée aussi belle et aussi nette qu'il avoit pour donner de l'expression à ses tableaux. Il faict beaucoup d'honneur dans Rome à la nation, et on a commencé depuis luy a croire qu'il ne manquoit aux François que l'exercice dans toutes les choses qu'ils voudroient entreprendre pour y réussir. [...]

[p. 33] C'est entre les deux dernières chapelles [à droite] que le corps de Clément neufiesme avoit esté mis en dépost. Il estoit enfermé dans la muraille sans aucun ornement, en attendant qu'on luy pust dresser plus à loisir un tombeau magnifique. Il arriva une chose qu'il n'est pas hors de propos d'insérer icy. Ce saint pape s'estoit distingué entr'autres vertus par celle d'une charité extraordinaire envers les pauvres, qui bien loin de luy laisser de quoy enrichir sa maison luy en a fait mesme employer du bien en quelques rencontres pour l'assistance des misérables. Sa mort fut pleurée de tout le monde, mais ceux qui la ressentirent le plus furent plusieurs [p. 34] familles lesquelles ce charitable pape aidoit de son vivant à subsister et qui, ne trouvant pas dans son successeur des mains aussi ouvertes pour soulager leurs misères, n'avoient plus recours qu'aux larmes et aux regrets qu'ils avoient d'avoir perdu dans ce saint homme leur ressource ordinaire dans leurs extrêmes necessité[s]. Une femme entr'autres, chargée de plusieurs enfans, alla dans la douleur de son coeur au lieu où le corps de ce saint pape estoit en dépost. La tristesse qui l'accabloit l'ayant à la longue assoupie, elle demeura enfermée dans l'église de St. Pierre sans que les portiers s'en fussent aperceus. Cette mesme tristesse qui l'avoit endormie l'éveilla bientost, et luy faisant faire des prières à ce bon pape dont elle imploroit l'assistance, elle se trouva dans la main une bague d'un diamant qui estoit sortie du doigt du pape où elle estoit pour passer à cette femme. Elle n'eut pas assez de la nuit pour demesler si le diamant qu'elle [p. 35] tenoit n'estoit point l'effet d'une imagination qui ne trompe pendant quelques moments l'esprit que pour l'affliger davantage lorsque, l'illusion passée, il se trouve le mesme qu'il estoit. Ce n'en fut point une; le diamant estoit quelque chose de réel. Le besoin où elle estoit de s'en défaire pour avoir du pain la fit aller par hazard chez le jouallier mesme qui l[ui] avoit vendu cette bague pour estre mise au doigt du pape, selon la coutume qu'on a de leur en mettre de semblables quand on les enferme dans le cercueil. Cet homme, qui soupçonnoit

qu'on eust ouvert le tombeau pour en enlever ce joyau, le porta au Cardinal Rospigliosi qui le reconnu[t] aussi bien que le jouaillier, et crut qu'on devoit s'asseurer de cette femme. Mais dans la suite, elle ayant fait connoistre ce qui luy estoit arrivé, et le tombeau s'estant en effet trouvé scellé sans qu'il parust le moindre débris dans la muraille, l'on se rendit au récit qu'elle fit de cette aventure. On luy donna l'argent du diamant et on luy imposa silence, qu'on ne s'estonnera pas qu'elle n'ait pu tout à fait garder, demandant [p. 36] d'elle ce que ou son humeur naturelle ou sa reconnoissance ne permettoit pas de taire et de ne pas publier. Ce récit, vray ou seulement vraysemblable, ne laissa pas de faire un tel effet dans Rome, où ces sortes d'histoires ont facilement cours, que tout le peuple accourut à ce cerceuil, et que pour arrester ce que sa dévotion un peu trop precipitée luy auroit fait faire, on fut obligé d'oster secrètement ce deposit et de le transporter pendant la nuit à St.e Marie Majeure, où il est à présent derrière un tombeau qu'on a fait ériger à sa mémoire, où le peuple a enfin cessé de recourir.

De l'autre costé de la nef est une chapelle dediée à la chaire de St. Pierre, et les peintures sont de Gasparo Celio. L'autel qui est au-delà a un tableau de la Visitation qui est un des meilleurs ouvrages de Francesco Romanelli. On rencontre un peu au-delà le tombeau d'Innocent 8.e de l'illustre famille des Cibo, d'où descend le cardinal qui porte aujourd'huy ce nom, et [p. 37] que Sa* [*la] Sainteté a choisy d'entre tous les autres comme ayant le plus de mérite, tant pour sa vertu extraordinaire que pour les grands talens qu'il a pour le gouvernement, dont le pape se décharge en partie sur luy comme sur son premier ministre. [...]

[p. 39] Rien n'est au monde plus magnifique que cette église et rien ne représente mieux sur la terre les beautez du paradis (autant qu'il est possible de les exprimer par quelque chose sensible) que de voir cette église ornée les jours des grandes festes solennelles. Quelque vaste et grande qu'elle soit, elle est tapissée de toutes parts de pièces de tapisseries de gros damas rouge avec un galon d'or de trois pieds en trois pieds et une frange de mesme de près d'un pied de hauteur qui règne tout autour de l'église. La quantité d'estoffes qu'il a fallu est une chose prodigieuse à voir. Et c'est tout dire qu'à chaque fois qu'on tend l'église il en coûte deux cens escus romains; ce qui ne doit pas surprendre, la fabrique de cette église à laquelle on travaille tousjours estant d'un revenu si considérable qu'il y a une congrégation exprès de prélats qui en ont la direction.

[p. 40] Les tapisseries qui sont au fond de l'église sont huit grandes pièces de drap d'or travaillé exprès aux armes d'Alexandre 7.me, qu'on dit estre un present fait à cette église à l'occasion de quelque[s] saints que ce pape a canonisés. Toutes ces tapisseries, tellement disposées que tout le relief et tous les membres d'architecture parroissent, les pièces estant coupées exprès, font une veue diversifiée de blanc et de rouge qui, jointe à la voute toute de stuc doré et à tout le reste qui est incrusté de marbre figuré, forme un spectacle si beau qu'on ne peut ne pas se sentir comme enchanté par tant de belles choses. Il est vray que les yeux, qui en sont occupés et qui ne se rassasient point de les voir, ostant quelquefois à l'esprit le pouvoir de passer plus loin, à moins que suspendant l'impression que tout cela fait sur les sens, on ne se porte à penser à Dieu, à l'honneur et au culte duquel toutes ces choses sont [p. 41] destinées. C'est alors

que, retiré en quelque coin de cette église, les sens plus recueillis laissent la liberté de penser que tout cela ensemble n'est qu'une ombre encore bien grossière de ce qui se passera dans le Ciel ou, voyant face à face celui qu'on ne voit icy qu'en énigme et sous des voiles fort espais, nous nous estonnerons-nous mesme que nostre esprit se soit laissé entrainer à une certaine douceur paisible, qui n'est souvent qu'un effet des sens prévenus des objets corporels, et qu'il n'ait pas été plus touché des vérités toutes nues de la foy détachées des fantômes ordinaires dont il les faut revestir pour les rendre utiles et touchantes. [...]

[p. 48] J'ajouteray [p. 49] en passant qu'au pilier voisin du tombeau de Paul troisieme on voit dans une pierre de marbre un camaëu qui représente une teste d'hermite ou de capucin, la mieux faite que jamais pinceau puisse faire.

Estant sorti de l'église on peut en considérer les portes de bronze d'un travail assez estimé. Il y en a entre autres où l'on voit un pape assis avec quelques cardinaux vestus à la mode de ces temps-là, vis-à-vis lequel est assis un homme vestu d'une manière par[ticuliè]re, ayant sur sa teste un ornement appelé par les anciens calyptea, qui approche de celui du doge de Venise, faite en pointe par devant. Mr. Du Fresne du Cange parle dans sa scavante dissertation sur les médailles des derniers empereurs grecs d'un bonnet tout semblable. Il y a cinq portes qui avoient autrefois chacune leur nom. Celle qui se trouve en l'endroit qu'on appelloit autrefois porta guidonea, à cause de certains cler[c]s établis par Charlemagne pour servir de guides à ceux qui venoient visiter ces s[aint]s lieux, est aujourd'huy appelée porta [p. 50] sancta. C'est celle qu'on ouvre dans l'année du jubilé lequel, de 25 en 25 ans commencent la veille de Noel, jour auquel se fait l'ouverture de cette porte que l'on ferme l'année estant expirée au mesme jour, avec des cérémonies extraordi[nai]re[s], mais qui ne sont pas de mon sujet. Ce qui est de surprenant en ce jour est l'ardeur que témoignent avoir les peuples pour ramasser quelques morceaux du débris de cette Porte Sainte qu'ils conservent avec autant de respect qu'ils seroient les reliques les plus avéré[e]s. C'est aussi vis-à-vis la grande porte où le pape nouvellement él<e>u est porté pour y recevoir l'obéissance du chapitre et du clergé de St. Pierre, qui est alors admis au baisement des pieds. J'ajouteray en passant à ce que tant d'autres ont écrit, pour justifier l'antiquité de cet usage du baisement des pieds, qu'il est autorisé par d'anciens monuments comme est, entre autres, celui qu'on voit chez le deffunct Cardinal de Brancas. C'est un morceau de pied d'un [p. 51] pape de la figure dont la sandalle est attachée en sorte que sur les courroyes est une croix que les chrestiens baisoient avec respect comme les Actes de Ste. Susanne le temoignent. C'est ce dont on avoit encore des marques dans plusieurs ouvrages mosaïques des plus anciennes églises, la coutume estant mesme alors de baiser les pieds des prestres qui, estant par leur estat employés au ministère de l'évangile, ont part à cet éloge qui est donné aux Apostres: quam speciosi pedes evangelisantium pacem evangelisantium bona etc. Pour ce qui est d'estre porté sur les épaules, peut-estre en trouveroit-on peu d'exemples dans les premiers siècles. Mais l'Ordre Romain, qui est fort ancien, fait mention de certains cler[c]s ou diacres appelé<e>s sellarii qui aidoint au pape à descendre d'un petit chariot, quelque fois traîné et quelque fois porté par des hommes, et estoit appelée sella gestatoria apostolica dès le

quatriesme siècle, comme on voit dans Ennodius. J'ay vu mesme un dessein de ce chariot tiré des manuscrits de Ciac[c]on[i]us. Au reste quand le pape va tenir chapelle [p. 52] dans St. Pierre, ce qui n'arrive que huit fois l'année, il entre aussi par cette grande porte du milieu avec tous les cardinaux.

Lorsqu'on est sorti tout à fait de l'église et du vestibule on peut considérer encore la façade que nous avons dit estre du dessein de Carlo Maderno. Ce seroit quelque chose d'a[c]comply, sans qu'on trouve [que] cet ouvrage a un usage trop equivoque et qu'il conviendrait également à toute sorte d'édifices à un palais comme à une église. Si l'on avoit exécuté seulement le dessein de Michel Ange, la nef, alors moins longue qu'elle n'est à présent, auroit fait, comme j'ay déjà remarqué, que le grand dôme et les autres qui l'accompagnent fussent entré[e]s dans l'ordre du portail et luy auroient servi d'ornement, qui ne l'eut rendu propre que pour une église de Ste. Agnès. Les coulons qui portent l'avant-corps de celle de St. Pierre sont d'une hauteur prodigieuse et quoy qu'on dise de celles de [p. 53] l'ancien palais de Néron, n'ayant eu que six pieds de diametre, elles ont d<e>u ceder à celles-cy qui en ont d'avantage. Quelques-uns auroient voulu qu'aux extrémités, où l'on avoit dessein de lever des campaniles, on eut marqué par autre chose que par de simples pilastres le fardeau qu'ils devoient porter. Mais les choses restant comme elles sont, cela est bien. L'ordre est corinthien, au-dessus duquel est un attique sur les pilastres duquel sont les figures des 12 apostres qui, quoy que grossièrement ébauchées à pointe de marteau et qui vues de près sont des mortiers, paroissent néanmoins fort fini[e]s et recherchées lorsqu'elles sont vues de la place. Au milieu du frontispice est ce qu'on appelle la loge où le pape est proclamé lorsqu'il est él<e>u par les cardinaux assemblés au conclave, et c'est de là qu'un cardinal vient prononcer ces paroles Annuncio vobis gaudium magnum. Habemus papam eminentissimum et reverendissimum N. qui sibi nomen imposuit N. Et c'est alors qu'on [p. 54] entend le canon du Chateau St. Ange répondre aux cris [de] joye du peuple. Autrefois on faisoit l'honneur à ce peuple de luy demander son suffrage et de luy proposer d'un lieu semblable par trois fois s'il agréoit un tel qu'on auroit el<e>u pour pape, et s'il repondoit trois fois placet, ce pape estoit censé confirmé. Il est aisé de juger que la confusion, qui devoit naître* [*n'estre] de cette méthode, l'a bientôt fait[e] abolir. C'est aussy de cette loge ou balcon qu'on fulmine tous les ans, au jour du Jeudy S[ain]t, la bulle In coena Domini. A l'entrée de cette façade on attache ce qu'on veut publier de la part de Sa Sainteté, et l'on prétend qu'une chose est suffisamment signifiée à tout l'univers, lorsqu'on l'a attachée ad valvas Divi Petri. Il n'y a pas d'apparence que c'ait esté par cette raison que Alaric* [*Atalaric], Roy des Gots, fit graver sur un marbre joint à l'ancien portail de St. Pierre l'edict qu'il fut contre les simoniaques et contre ceux principalement qui, par voye d'argent ou [p. 55] par d'autres moyens semblables, essayoint de pratiquer alors des gens qui, par leur crédit, contribuassent à leur élection et les fissent monter sur le siège de St. Pierre. Au reste, les François ont toujours esté tellement dévots aux SS. Apostres, qu'outre que Boronius avoüe qu'il n'y a point de royaume où les églises qui ont ces deux saints pour patrons soient si fréquenté[e]s, nos ancestres leur ont toujours esté si dévots qu'Estienne Troisiesme, dans une lettre qu'il escrit au nom de St. Pierre, luy faict appeller les François ses enfants adoptifs.

Je ne donne point la longueur ny les autres mesures de ce vaste edifice, ne les ayant pas prises moy mesme, et ne me fiant pas assez au rapports des autres, que j'ay convenu de fausseté en cent rencontres, pour coppier ce qu'ils ont escrit. Ce qu'on dit du temple d'Ephèse, qui fut bruslé par Erostrate qui vouloit se rendre fameux par l'horreur d'une action si noire, et du temple de Jerusalem [p. 56] dont Villa[1]pandus a essayé de nous donner une si grande idée dans la description qu'il en a faite, ne peut effacer rien de celle qu'on aura toujours de cette magnifique et somp[tu]euse église qui passera toute[s] les autres du monde en grandeur comme elle les surpasse toutes en sainteté. [...]

[p. 57] Le palais du pape est joint à l'église de St. Pierre dans laquelle je descend[s] par un escalier nouveau du dessein du Chevalier Bernin, et c'est au pied de cet escalier où se voit le Constantin dont j'ay parlé cy dessus. Le palais du pape, appelé<e> ordinairement le Vatican, n'a point d'entrée remarquable et est sans portail. On y monte par une pente douce qui ne semble pas mener au palais [p. 58] d'un prince aussy grand qu'est le pape, ne le considérant ou mesme que comme souverain temporel de tant d'estats qu'il possède. [...]

[p. 59] Il seroit long et mesme ennuyeux de faire une description en détail de chaque appartement. Seulement observera-t-on que dans tous ces appartements du pape, quoy que propre et très beaux, il n'y a rien de si excessivement magnifique qu'on doive qualifier comme on fait cette demeure de trop sompt[u]euse et superbe. Les dehors en sont modestes et il n'y a que quelques appartements publics ornés de peintures au-dedans, rares et surprenantes à la verité, mais qu'on ne doit qu'au génie heureux de ce pays,ourny alors de grands hommes qui faisoient à peu de frais ce qu'on ne peut obtenir ailleurs qu'avec de grandes sommes d'argent. Si [p. 60] Raphael et Jules Romain eussent esté de l'humeur du Vandek, qui demanda deux cent mil escus au roy d'Angleterre pour le seul dessein de douze pièces de tapisseries, nous verr[i]ons le Vatican moins orné qu'il n'est de peintures. En ce d'ailleurs, si le pape estoit un prince qui ne pust assoir ses revenus que sur les aumones des fidelles comme on faisoit autrefois, on pourroit trouver à redire à ces salons et à ces antichambres. Mais ayant esté enrichi par la liberté de nos roys des dépouilles de plusieurs usurpateurs qui laissoient plusieurs provinces d'Italie sans souverains particuliers et sans maistres, on ne doit pas trouver étrange qu'on voye en ce palais des choses qui passent la pauvreté des premiers siècles de l'église, qui ne jouiss[oi]ent encore que de fonds que la misere de tant de fidelles, exilés et chassés de leurs biens, obligeoit d'employer à les secourir. Les grands biens attachés au S[ain]t Siege luy laissent aujourd'huy [p. 61] <et> le moyen de pou[r]voir encore à la nécessité des misérables et au mesme temps de ..(?).. un peu l'estat des papes au-dessus des autres par ces sort<i>es de marques de grandeur dont ils sont obligés de se servir pour s'attirer l'estime et le respect de ceux qu'ils ont à gouverner en qualité de premier temporel<s>. Seulement doit-on penser que ce qui est une raison particulière aux papes et à quelques princes de l'église, qui sont souverains dans leurs estats et qui, à la qualité d'évesque, joignent encore celle de princes chargés du gouvernement temporel de leurs sujets, est sans conséquence pour les autres sujets que comme leurs enfants et à l'esgard desquels ils n'ont

besoin d'autre appareil pour se faire obéir que de celui de leurs vertus.

Le cardinal patron est ordinairement logé dans l'appartement qui est au-dessous de celui du pape, auprès duquel il se peut rendre quand il luy plaist par un<e> petit<e> escalier derobé dans le mur. [p. 62] L'on passe de ces galleries dans la Salle Clémentine qui est magnifique et revestue en partie de marbre et peinte de la main de Cherubin Alberti et de Baltazar de Boulogne. L'on ne peut rien voir de plus riche et en mesme temps de plus régulier que cet appartement du pape, dont les seules peintures relèvent la beauté. Ce qu'on appelle le viel appartement est plein<t> de peinture[s] qui le font regarder comme la chose du monde la plus rare. On y voit entre autre cette fameuse Bataille de Maxence dont rien n'approche davantage que ce fameux Passage de Granique que Mr. Le Brun a de nos jours peint pour le roy et dont j'ay vû les estampes causer dans Rome beaucoup d'admiration et encore plus d'enuie de ce que personne depuis longtems n'avoit esté capable d'imiter de si près cet ouvrage du célèbre Jule Romain. Les autres peintures sont de Raphael, et son St. Paul Preschant dans Athenes est un ouvrage qui n'a point de prix. L'Incendie du Bourg du Vatican est encore extrêmement estimé.

Je ne puis [p. 63] me dispenser de dire icy deux mots de ce fameux peintre. Jamais homme n'a porté si loing que luy l'excellence de la peinture. Il donnoit une grace à ses tableaux qu'aucun de sa profession n'a pû imiter. Tout ce en quoy les plus grands peintres ont excellé, et tout ce qu'on estimoit en chacun d'eux en particulier, comme le desseing dans le Michelange, le coloris dans le Titien, la hardiesse et la force dans le Carache, la douceur dans le Dominichin, la naiveté dans le Bassan, l'expression et la grandeur dans le Poussin, tout cela dis-je se trouvoit renfermé en luy seul. Il estoit devenu riche et Léon X.e, protecteur des grands hommes de son siècle, l'ayant fait son camerier d'honneur, donna lieu à un auteur d'ecrire de Raphael qu'il avoit scu tellement relever l'honneur de sa profession, qu'ayant esté jusque-là mestier des gueux et des misérables, elle seroit désormais cultivez par les avars et les ambitieux. En effet son métier le rendit digne de l'alliance du Cardinal de St. Ba[l]binne, qui estoit à la veille de luy donner sa niece en mariage, ne dédaignant [p. 64] point d'avoir pour neveu un homme qui avoit sceû faire oublier par son mérite l'obscurité de sa naissance. Les plus grands seigneurs, qui ne purent avoir de part dans son alliance, recherchoient d'en avoir au moins dans son amitié. Ses tableaux sont en assez grand nombre pour avoir aussy peu vescu. Car enfin ce grand homme qui, donnant* [*donnent] à tant de choses l'estre en la vie, finit la sienne <a>agé de 37 ans et mouru en l'an 1520. On a fait un livre de ses éloges et les beaux esprits ne manqueront pas, dans la plupart de leurs pièces, de faire porter au moins le deuil à la Nature, dont une partie sembloit avoir suivy le sort de ce fameux peintre et estre ensemble avec luy.

Je reviens à toutes ces rares peinture[s] du Vatican qui, estant l'école de tous les peintres estrange[r]s, sont exposées, et ces salles, ouvertes à tout le monde, ce qui fait qu'elles sont un peu mal traitées aux endroits où la main de ceux qui les viennent voir a pu se porter. On auroit voulu les transporter ailleurs, [p. 65] mais comme ce sont de grandes pièces peintes sur les* [*la] murailles, on n'a pu les exanter(!) et les détacher de là pour les mieux placer. La Salle Royale est encore un très bel appartement. Les stucs sont du Perrin del Vaga. Les peintures de la Salle Ducale ont aussy leur prix, mais on ne doit pas manquer de voir la chapelle de Sixte, où est

l'ouvrage favory de Michelange, dans lequel un homme de sa profession ne pouvoit jamais donner des marques d'une plus grande imagination. Tout y est hardy. Le dessein a du grand. L'ordonnance y est belle, et pour en un mot en faire l'eloge, les peintres qui sont venus depuis luy en ont souvent fait leur étude. Il n'y a qu'une chose que les gens qui ont de la pudeur ne peuvent souffrir. C'est que Michelange, nous supposant alors à un estat où les passions, à la veille de se voir punis de leurs dérèglements, seront morte[s] sans que rien en puisse inspirer, il n'a dès à present rien ménagé dans ce qui pouvoit offencer les yeux et a fait, qu'au lieu de la crainte dont on devoit se sentir frappé, d'autres passions s'emparent de l'imagination, à moins de l'avoir assez forte pour, à la veue de ces objets indécents, conserver de la dévotion et scavoit user des [p. 66] occasions du mal pour les changer en bien. Ces motifs de conscience oblig[èr]ent des gens il y a plusieurs années de présenter une requeste au pape, par laquelle ils demandoient qu'en egard à la sainteté du lieu et à celle du sacrifice qu'on offroit au pied de ce tableau, il luy plust ou faire oster tout à fait ce tableau ou du moins le faire reformer. On eut aisément pris le premier party si on eut trouvé un autre lieu pour le mettre commodement, mais tous les grands peintres de ce temps-la, s'intéressant à ce qu'un ouvrage qui faisoit l'honneur à leur profession ne fust pas abandonné à la mercy des rats qui l'eussent mangé dans un grenier ou quelqu'autre lieu semblable où on n'avoit pû l'établir, et ne pouvant souffrir qu'avec chagrin que qui que ce fust osât toucher à ce tableau pour en réformer ce que la pudeur y trouvoit à redire, ils firent une longue apologie de ce qu'on y condamnoit et procur[èr]ent par plusieurs raisons que, pourveu qu'on regardat ce tableau avec des yeux et avec une imagination<s> qui ne fut point déjà corrompue par [p. 67] quelque dérèglement, la veue seule n'estoit pas capable d'en inspirer, et que, pour peu qu'on s'imaginat devoir un jour estre de la partie de ceux qui comparoissent devant le tribunal du Juge qui y est assis sur Son trosne, on ne pouvoit ne pas sentir la frayeur et la consternation que témoignent avoir ceux que leurs actions rendent encore incertains du succez du jugement qu'ils attendent. On repondit à cette apologie par une autre, et cette joutte apologétique dura quelque tems et forma un volume considerable, p<e>lein de remarques assez curieuses, et qui n'aboutit qu'à laisser les choses comme elles estoient, en quoy on ne peut blamer personne en particulier, ces sortes de resolutions estant remises au jugement de plusieurs qui, ayant chacun leur sentiment et leurs raisons, empeschent de convenir de celle que la piété sembleroit devoir leur suggerer et à laquelle, s'ils ne répondent pas, on doit supposer qu'ils sont retenus par de plus fortes que nous ne connoissons point. [...]

[p. 75] Le dehors de la bibliothèque est sgraffito, comme parlent les Italiens. C'est une espèce de peinture de clair obscur qui se fait de la sorte. On enduit la muraille de mortier [p. 76] noir et où l'on a meslé de la teinture ou de la paille brûllée. On met ensuite une couche de blanc sur ce mortier, de sorte qu'ap[p]liquant des cartons qu'on a préparés, on lève ce qu'on veut de ce blanc sur lequel ces cartons demeurent imprimés. Et comme cela se fait en ratissant légèrement, l'ouvrage s'appelle sgraffito ou esgratigné, lequel fait un assez bel effet quand on l'entretien[t] avec soin.

En continuant la gallerie qui conduit à la bibliotheque on passe au Belvédère. C'est une

espèce de petit palais où l'on a fait elever comme une platte-forme fort haute d'ou l'on voit la plus grande partie de la ville de Rome, les dehors de l'église de St. Pierre, des prairies, vignobles et en un mot tout ce qui peut former un très bel aspect. C'est là où est ce qu'on appelle le jardin secret, qui est un peu négligé et qui après tout n'a rien de beau, n'estant composé que d'allées fort étroites que forment à la vérité de beaux myrthes, mais qui n'empeschent pas que tout cela ne soit couvert d'une mousse humide et [p. 77] désagréable. Elle vient d'une fraicheur renfermée entre les bastiments qui ne laisse ny de liberté à l'air ny de veue qui puisse rendre ces lieux gays et plaisants. Il y a une grande quantité de petits jets d'eau, et l'on y fait voir entre autres un vaisseau tout équipé de ma[s]ts, de cordes et de voiles qui ne sont formés que d'une infinité de petits filets d'eau faits avec assez d'artifice. C'est aussy dans ce jardin où l'on voit cette pomme de pin et ces paons d'airain doré que l'on dit avoir esté autrefois transportés du Chateau St. Ange ou du tombeau de Scipion à l'église de St. Pierre, d'où on les auroit ensuite tirés pour les mettre dans ce jardin proche de ce lieu. On fait voir ces admirables statues qu'on a raison de tant estimer. On y doit surtout remarquer celle de Laocoon avec ses deux enfans que deux prodigieux serpens tiennent entortillés et dont Virgile fait l'histoire. Cet ouvrage de sculpture est si admirable que Pline et après luy Michelange l'appelloient le miracle de l'art. Ce premier dit que trois sculpteurs de Rhodes, appellés Agesandres, [p. 78] Polidore et Athenodore, y ont travaillé et y ont épuisé tout ce que leur art pouvoit leur avoir [enseigné]. La frayeur et en mesme temps l'amour d'un père, exprimé par les efforts que fait Laocoon, qui s'efforce vainement à se degager luy mesme et ses enfans des tours et replis de ces serpens, il faut avouer qu'il est impossible d'y rien ajouter. L'on voit aussy une figure de Cléopatre qui expire vestue d'une manière si fine et si délicatte que c'est encore un des beaux modelles que les ouvriers copient tous les jours. La cuve de marbre garnie de pierre précieuses qu'on a tirée des Thermes de Vespasien, outre ces richesses est encore d'un beau dessein. Le Bacchus est fort estimé, mais surtout le Torse, ou le tronc d'un corps d'Hercule, est une pièce si achevée pour la situation, figure et renflement des muscles que le mesme Michelange venoit souvent l'étudier comme le plus beau morceau d'antiquité qui fut à Rome. Et en effet entre les pièces antiques dont on a envoyé les modelles au roy [p. 79] cette pièce-là est celle qu'on expose le plus à la veue de ceux qui travaillent pour luy en figures et statues. L'Antinous est encore une figure de marbre fort estimée. Il y a aussy une Venus Erycine qui, estant assez modeste pour son nom, paroist d'ailleurs en avoir toute la beauté. Il y a encore quelques autres pièces excellentes, dont il est inutile de faire icy le dénombrement, puisqu'on ne peut gueres voir les unes sans les autres.

On peut ensuite passer dans les jardins du pape qu'on appelle en ce pays-là grands, magnifiques, agréables, et qui à mon sens n'ont rien de tout cela, si on les compare à ceux des Tuilleries, de Versailles, de Chantilly, de Vaux, de Sceaux, et de plusieurs autres qu'on voit en France. Les violentes chaleurs n'y souffrent que peu ou point de fleurs dans les parterres en toute saison. Le buis nain y seroit bientost brûlé et il seroit impossible de trouver quelque ombre et de la fraicheur dans les allées, si elles estoient hautes, larges, et egayées come elles sont parmy nous. Ils subsistent à la vérité plusieurs petits jets d'eau à la place des fleurs. Leurs hauts mirthes [p. 80] et les grands buits forment chez eux des parterres, mais tout cela n'est

distribué que par petites routes qui n'ont rien de gay et qui font tout au plus qu'on ne brûle que par la teste lorsqu'on a les pieds frais. Et pour ce qu'ils appellent leurs boccages, plusieurs n'estant que de laurier, de grands buys, ou de chesne femelle peu ostagués(!), et qui semblent n'oser s'élever, cela ne laisse que des allées où à peine cinq ou six personnes de front peuvent-elles se promener, et encore l'air y est sy enfermé qu'estant une fois échauffé il y conserve longtemps sa chaleur.

Il y a pourtant des jardins qui ont d'assez grandes allées comme est la vigne de Montalte et d'autres qui approchent beaucoup de la manière françoise aussy bien que celle du Prince Pamphille du costé de S. Pancrace. Ainsy ce que je dis n'est pas tellement général qu'on ne trouve peut-estre en quelque lieu plus d'agrément que je ne dis, et surtout à Frescaty, lieu où les chesnes et les ormes viennent presque comme en France et où il n'y a de différence que dans la distribution un peu platte [p. 81] et peu diversifiée de leurs jardins, mais surtout où les caves et les prodigieux nombre[s] de fontaines fait qu'on ne sçait si ces jardins avec tous leurs accompagnements ne vallent pas au moins la plus part des nostres où les eaues ne peuvent disputer en abondance et en beauté celles de Frescati et de Tivoli. Mais pour revenir à ces jardins du Vatican en particulier, quelque reputation qu'ils ayent, on n'y trouvera rien qui puisse le moins du monde surprendre ceux qui ne sont qu'accoutumés à voir les jardins mesme communs qui sont aux environs de Paris. [...]

[p.89] Là auprès sont les prisons de l'Inquisition, dont on a raison de dire, quelque belles qu'elles paroissent au-dehors, que terribilis est iste locus. Il seroit trop long d'en parler icy et de faire connoistre quelles sont les procédures de justice qu'on y observe. Seulement diray-je en passant qu'elles sont beaucoup plus régulières et plus dévot[e]s qu'en Espagne, et on peut voir dans Pallavicini* [*Plavicini] mesme quel sentiment on doit avoir de celles-cy, par le récit qu'il fait de l'histoire de Carranza qui, tout archevesque<s> qu'il estoit, tout appuyé qu'il fust du roy d'Espagne, quelque sollicitation que le pape fit faire pour obliger de mettre fin* [*fut], de façon [p. 90] ou* [*en] d'autre, à une si longue détention, ne laissa pas de demeurer dix ans prisonnier dans les prisons du St. Office, après lesquels il fut neanmoins déclaré innocent.

Le St. Office ou l'Inquisition en Italie a bien moins de sévérité et fait aumoins connoistre plus d'équité et de lumière dans ce qui s'y passe. Ce n'est pas à moy d'en faire icy l'histoire. Paramus et je ne scais quels autres en ont fait des volumes. Mais on se tromperoit si on pensoit que le gouvernement des gens détenus aujourd'huy dans ces prisons fut le mesme qu'on lit avoir esté autrefois. Il n'est plus si violent ni si rude, et il semble qu'on cherche moins à y punir les fautes passées qu'à empescher seulement d'en faire de nouvelles et rémedier aux désordres que certains feroient par leur langue en s'assurant de leur personne. Les prisonniers du St. Office sont ordinairement bien nour[r]is, exceptez ceux que quelques cas ont fait mettre au pain et à l'eau. Car pour les autres ils ont tout ce qu'ils demandent. Le logement est spacieux et on y vit avec plus de liberté qu'on ne croit. Cependant, toute la grace qu'un célèbre ambassadeur fort accredité à Rome a pu obtenir en faveur du fameux Chevalier Borri, qui y estoit et qu'on fit sortir

sous bonne garde pour guérir cet ambassadeur alors malade, fut qu'on le changea* [*chargea] de [p.91] prison et qu'au lieu de rester davantage dans celle de l'Inquisition dont les réglemens luy paroissoient un peu trop austères, on le mit dans le Chateau St. Ange, où il est en effet plus commodément et où on a la liberté de le voir sous le bon plaisir de Mr. le Vice-castelan.

[p. 94] Leonardo Vinci, peintre fort estimé, a peint la Ste. Vierge là. Leonardo Vinci* [*Lernado Unici] estoit un milanois qui a pourtant travaillé la plus grande partie de sa vie en France. Le roy François premier l'y avoit fait venir pour l'employer [p. 95] à Fontainebleau, où ce grand homme est mort après avoir receu l'honneur d'une visite que ce prince luy rendit pendant sa maladie. Il estoit d'une force extraordinaire<s>, et il me semble que c'est de luy que j'ay ouy'dire que, prenant entre les mains un morceau de fer gros de deux pouces, il avoit la force de le tordre comme une viz. Voulant un jour peindre des gens dans la ioye, il assembla quelques paysans à qui il fit des contes pour rire, affin d'observer leurs gestes et leurs mouvements pour mieux exprimer son dessein. Les douze livres originaux de Vinci sont dans la fameuse Bibliothèque Ambrosienne. On les avoit enlevés au Seig.rs Mel[z]ii pour estre transportés à Florence, mais le comte Galeazzo Arconati les ayant recouvrés il les a donnés à cette bibliothèque, quoy qu'il eut refusé trois mil escus du roy d'Angleterre pour un seul volume, qui traittoit d'instruments et de machines également utiles et curieuses. [...]

[p.96] C'est auprès de cette église [S. Onofrio] que les pères de l'oratoire de la Chiesa Nova viennent en esté, les jours de dimanches et de festes, faire leurs instructions qu'ils ont coutume de continuer tous les autres jours dans leur<s> église. Il n'en font icy qu'une, qu'un jeune enfant, ordinairement de qualité, a coutume d'ouvrir par un petit discours qu'il récite. Ensuite un de ces pères prend sa place et monte sur une petite estrade d'où il parle au peuple qui est assemblé<e> en ce lieu. Tout le monde est assis comme en amphitéâtre sur le penchant de la montagne, et celui qui parle est au bas et regarde ses auditeurs comme faisoient autrefois les orateurs qui déclamoient, du lieu appelé , certaines pièces d'éloquence devant le peuple assis dans les places ordinaires élevé[e]s en degrés. L'établissement de cette dévotion doit sa naissance à St. Phillipe de Neri [p. 97] qui, voyant que cet endroit estoit ordinairement plein de gens qui passaient le temps de l'office divin à y jouer à la boulle, se rendit d'abord simple spectateur de leur jeu, et entrant ensuite en discours avec eux, les rendit ses auditeurs en leur parlant de Dieu, jusque-là que ce lieu, auparavant si prophané, devint peu de temps après comme le rendez-vous de ce menu peuple, qui commença dès lors à prendre goust aux discours fervents que ce s[ain]t homme leur faisoit. Ça esté pour continuer une si loüable coutume qu'on l'assemble en ce mesme lieu pour y faire des discours de morale et l'instruction dont nous venons de parler.

Rentrant dans cette rue appelée Lungara, la plus longue en effet et la plus droite qui soit dans Rome, si principalement Jule second l'avoit poussée selon son dessein au-delà de la porte Septimiana jusqu'à Ripa Grande. On peut remarquer qu'une des choses qui défigurent

davantage les plus belles rues de cette ville c'est de voir auprès d'un magnifique palais une suite de maisons basses et chétives, en sorte que quelqu'un, pour en donner l'idée, disoit que Rome estoit comme un grandissime village semé de beaux palais et de magnifiques édifices publics. Le premier palais qu'on rencontre est celui du Duc Salviati fait, dit-on, et destiné pour y recevoir Henry troisieme à son retour de Pologne. Il y a beaucoup d'antiques dans ce palais, qui est du dessein de Vani Lippi. C'est le seul où j'aye remarqué des lucarnes et dont l'ordonnance approche plus de la française.

[p. 98] Presque vis-à-vis [de la Farnesine] est le palais de la reine de Suède où elle a ramassé des trésors immenses de peintures, de meubles, de bijoux les plus riches et de livres les plus rares. Elle mena en ce lieu une vie assez retirée, n'ayant presque de commerce qu'avec des gens scavans, [p. 99] auxquels de tems en tems elle veut bien donner audience. Son occupation la plus ordinaire est de lire et de nourrir son esprit qui, sans flatterie, a le mesme rang au-dessus de celui des femmes ordinaires que la naissance luy en a donné au-dessus de la condition des hommes en général. Il y a peu de matières dont elle ne parle sollidement, et malheureux est l'auteur qui tombe entre ses mains, car comme elle en découvre aisément le foible, aussy n'est elle point scrupuleuse d'en dire ce qu'elle pense. J'ay esté témoin du traitement qu'elle faisoit à de certains ouvrages qui estoient recues des autres mesme avec applaudissement, dans le jugement desquels elle se servoit bien moins de l'autorité que la qualité de reine luy donne, que de la force de ses raisons pour donner du poids à ce qu'elle disoit. Il n'est pas nécessaire de rapporter icy ce que j'ay entendu de cette illustre princesse sur quelques auteurs encores vivants, mais en parlant de son maistre Mr. Descartes, elle marquoit pour luy une estime singulière, et disoit des choses qui revenoient assez au temoignage qu'elle en a donné par escrit et dont un de mes amis avoit l'ortographe. Ce n'est pas que de son aveu elle n'ait esté prévenue, comme bien d'autres scavants, contre la nouveauté de sa méthode qui rebutoit ceux qui n'estoient [p. 100] pas accoutumés à celle des géometres ou qui n'avoient pas le genie naturellement porté aux mathématiques. Car quelque scavante qu'elle fust, elle ne pouvoit approuver un systeme qui, reversant les premièr[e]s idées, ne luy paroissoit d'abord fondé que sur des suppositions en l'air qu'elle ne goustoit encore que comme des vray-semblances et des conjectures. Cependant, remarquant en mesme tems les abismes d'obscurité où nous restent les principes ordinaires, encore valloit-il mieux, concludoit-elle, leur substituer des principes qui eussent au moins de la vray-semblances, quoy qu'entendus de peu de monde, que ne faire que souscrire à beaucoup d'opinions que personne n'entend. Elle plaignoit fort le sort de ce philosophe qui n'avoit pû rencontrer quelque amy qui eut sceu retrancher deux ou trois principes dont* [*dans] plusieurs pourroient peut-estre abuser en inférant des choses qui préjudiciassent et fussent contraires à la foy. En effet ce peu de principes estant ostés, comme seroit ce qui regarde la quantité et les formes substantielles, qui ne sont de nulle conséquence et sans l'aide desquels on peut entendre les autres principes de ce philosophe, qui n'avoit qu'à commencer son [p. 101] système par la création du monde tel qu'il le suppose sans en vouloir autrement expliquer l'origine, il seroit au

moins permis de joindre les opinions de Mr. Descartes et les enseigner avec les autres, ne fust que pour les réfuter. Elle improuva(!) fort ce qu'on avoit fait dans l'Université d'Upsal contre les démonstrations et les preuves que ce philosophe a données de l'existence de Dieu dans ses Méditations, et je ne sçais si ce n'est point à la sollicitation de cette princesse qu'on a révoqué, dit-on, la défence qu'on y avoit faite de les enseigner. Comme on parloit de différentes choses à cette scavante reine et que quelqu'un luy faisoit le récit d'un allemand qu'il avoit vû estre un mois sans manger, elle dit fort spirituellement qu'elle prendroit cela pour un miracle comme on le disoit si outre cela il avoit esté deux jours sans boire. Et sur ce qu'une autre fois on luy parloit de l'injustice qu'on avoit faite à Mr. Descartes de le soupçonner d'avoir eu une religion qui sentoit trop le philosophe, elle reiterra ce qu'elle avoit dit dans une lettre qu'on a fait imprimer: "Ca n'est pas, ajouta-t-elle, que je le croye un homme à canoniser, et en eut-il le mérite, il me* [*ne] faudroit plus de temps qu'il n'y a eu* [*eu a] [depuis] qu'il est mort pour m'accoutumer à l'invoquer." Mais je m'ecarte de mon dessein qui n'est pas de faire un recit de ce que j'ay entendu dire mais seulement de ce que j'ay pu voir. Cependant [p. 102] comme cette princesse, sans parler du rang* [*rand] de majesté qu'elle tient dans le monde, peut passer par son esprit seul pour une personne extrêmement rare, j'ay bien voulu dire deux or trois mots que j'ay eu l'honneur d'entendre d'elle, lorsque j'ay eu celui de luy parler.

[p.104] Là auprès est le palazzin de l'Abbate Bened*e*tti qui estoit l'agent du feu Cardinal Mazarin. Rien n'est plus joly que ce petit bastiment où l'on voit les portraits de plusieurs personnes de la cour de France avec plusieurs <et> autres petites curiosités divertissantes. Au-delà est la vigne du Prince Pamphile qui est celle qui m'a semblé avoir plus de l'air de nos jardins de France. Il y a plusieurs figures et statues qui font un bel ornement et qu'il est plus agréable de voir sur les lieux que de les entendre seulement nommer.

[p.105] Entrant dans le cloistre [de St. Pierre in Montorio] on voit au milieu un petit temple en rond qui est le lieu où, dit-on, St. Pierre fut mis en croix. L'architecture est de Bramante, où ce grand homme a fait voir qu'on peut s'écarter quelques fois des loix ordinaires de l'architecture, et dans la vérité il faut l'autorité d'un aussy grand homme pour ne pas faire improuver(!) ce que les yeux trouvent* [*trouvant] d'un peu deffectueux dans l'entablement.

[p. 113] Ripa Grande, qui est l'ancien port de Rome où l'on décharge encore aujourd'huy tout ce qui entre par le Tibre, est peu de chose et marque assez, par le peu de barques qui y viennent, le peu de commerce que cette ville a avec les étrangers. Il est vray qu'une partie des choses qui luy sont nécessaires s'y transportent par mulets, mais aussy la commodité de la rivière, si voisine de son embouchure, devoit avoir engagé les étrangers à y venir plus fréquemment, si leur interest s'y trouvoit. L'on voit dans ce port des blogs de marbre de

prodigieuse grosseur qu'on y apporte mesme de France du costé des Pyrén[n]ées. C'est icy qu'est la douane appelée la dogana di aqua, où sont plusieurs officiers, tant pour visiter que pour estimer ce qui entre dans Rome, et pour sceller ce qui en sort par la voye de l'eau. [p. 114] Ces doüanniers ne sont point difficiles et, pour peu qu'on sache les prendre par la voye de leur interest particulier, ils sont d'assez aisée composition, et la manicia y fait tout faire. Il est vray que quand on leur est tout à fait suspect, ils vendent un peu chèrement leurs bonnes graces, et ils se rendent surtout peu tractables aux marchands. Le maistre de la doüanne a un autre bureau a Fumicino, où l'on fait une seconde visite de ce qui sort de Rome. Ce qu'on paye ordinairement pour droict de la douanne est douze p[our] cent, après que l'estimateur public a fixé le pris des choses qui y sont sujettes. Il y a aussy un homme preposé pour peser ce qui se vend au poids qui passe cent livres.

On voit de là les restes du fameux pont appelé Sublicius et deppuis, comme veulent quelques uns, Aemilius, où Horatius Cocles donna des marques d'une valeur extraordinaire en arrestant luy seul en ce lieu l'armée des ennemis. Ce pont demeura basti de bois jusqu'au tems d'Antonin où la religion, qui l'avoit laissé de la sorte par respect, fit place à la magnificence de ce siècle auquel on le rebastit de [p. 115] grosses pierres, qu'une inondation extraordinaire ne laissa pas d'emporter du tems du Pape Adrien premier. Je ne sçais par quelle coûtume brutale on jettoit dans le Tybre trente hommes, mais les Romains civilizez ne firent depuis que des figures d'osiers vestués en homme, qu'ils foisoient sauter de dessus ce pont Sublicius dans le fleuve. Les piles qui restent ne sont pas au jugement des antiquaires au lieu précisément où estoit l'ancien pont de bois, mais en tout cas il n'en pouvoit estre fort loin. On voit en ce quartier sur le bord du Tybre une masse carrée* [*quarré] de pierres appelée turetti où sont attachés quelques moulins flottante[s]. Les chanoines de St. Pierre pretendent que ces teurretti, appelés dans leurs titres pila staffilaris, leur appartiennent* [*appartement], ce qui leur donneroit de grands droits à lever sur le Tybre. Quand à ce mot de staffilary, dont personne n'a bien sceu l'origine, il est certain, comme le fait voir Holstenius dans un petit escrit volant, que stapel ou staffel est un mot allemand qui signifie marche ou degré<s>, et que les boulangers de Rome, qui autrefois estoient presque tous allemands, avoient donné ce [nom] à cette pile, parce que de là on [p. 116] descendoit par des degrés dans ces moulins où ils portoient leur bled. Au-dessus en remontant sont les jardins que Donna Olimpia, cousine du Pape Innocent X.me, avoit commencé de faire planter et que la mort de ce pape luy empescha de continuer. Tous ces quartiers sont assez mauvais.

[p. 129] Le palais Farneze est entre les palais ce que l'église de St. Pierre est entre les églises, n'y en ayant aucun dans Rome qui approche de celui-cy. Il en a couté la démolition en partie des degrés du Colisée pour le batir, la pierre qu'on y a employée estant capable d'avoir épuisé une carrière entière, si ce fameux edifice du Colisée, qui en a fournie trois fois davantage pour d'autres bastiments et qui subsiste encore, ne s'estoit trouvé à propos pour y suplérer. Ce palais est un quarré de quatre grands corps de logis où tous les appartements sont doublés, au

moins si les galleries sont comptée[s] pour en faire un partie. La façade n'a rien d'extraordinaire pour les [p. 130] ornements d'architecture que la corniche, qui a une fort grande saillie et une frize très riche. Les croisées sont belles. Celles du premier étage paroissent trop massives et quarré[e]s, et la porte est un peu trop simple pour servir d'entrée à un si grand bâtiment, en sorte qu'on la cherche parmy toutes ces croisées qu'on a eu tort d'orner beaucoup. Aussi n'y a-t-il que la corniche et la frise pour le dehors et les galleries pour le dedans qui soient de Michelange. Le reste est d'Antonio Sangallo. Au derrière du palais, auquel Vignole Barozzi a travaillé, il paroist une espèce de vestibule ouvert par des arcades et soutenu sur des colonnes que tout le monde ne gouste pas à cause de l'interruption des ordres. Mais il faut entrer au-dedans pour y admirer quelque chose encore de plus beau. L'entrée est une suite de colonnes qui forment un porche qui conduit dans la cour. Ces colonnes d'ordre dorique ont la voute ornée de tout ce qu'on peut emprunter d'architecture, et meslée de guillochis qui sont quelque chose de fort magnifique. On est un peu surpris de trouver une cour si petite pour un palais qui paroist dehors aussi grand. Son<t> élévation fait que cette cour mesme est obscure, et l'épaisseur des murs est aussy cause en partie que cette obscurité semble estre répandue dans la plus part des appartements, en sorte que malgré toute la magnificence [p. 131] de ce palais on n'y trouve point une certaine gayeté et, comme parlent les Italiens, une vagezza qui règne dans les nostres. Peut-estre est-ce que l'air sombre plaist davantage à l'humeur des Italiens qu'à celle des François, qui sont moins mornes et moins mélancoliques. On voit de cette cour trois ordres de galleries, l'une sur l'autre, soutenues en arcades sur des colonnes dont deux rangs sont de marbre. Les frises et les autres ornements en sont si riche[s] qu'on ne peut rien voir de plus beau. Le premier ordre d'arcades ou de portiques qui forme la cour laisse des allées si larges que les carosses ont coutume d'y passer dessous.

C'est sous une de ces arcades qui se présentent à ceux qui entrent par la grande porte qu'est le fameux Hercule, appelé Hercule de Farneze, lequel est appuyé sur un tronc d'arbre et fait dans cette posture un miracle de l'art que tout le monde admire. Il est d'un marbre oriental et on lit sur la base ces mots:

Tout en repos qu'Hercule paroisse, il n'y a muscle qui n'exprime sa force et, s'il s'appuye, c'est d'une manière qui fait voir que c'est plustost par contenance que par lassitude.

Tout ce dedans de la cour est ce qu'on a dans Rome de plus rare de l'architecture moderne. Michelange s'est étudié à ne rien oublier de tout ce qui [p. 132] pouvoit rendre ce palais digne du Pape Paul troisieme, qui le faisoit faire. L'escalier en est magnifique et aisé. On eust pu l'aclairer davantage sans l'ouvrir comme on a fait par le bout d'une manière qui le rend en hivert fort incommode à cause des vents qui entrent par cette ouverture, où on voit des statues de fleuves avec leurs u[r]nes. Les galleries du premier étage sont grandes, larges et spacieuses. L'on entre dans un sallon qui, par sa hauteur et largeur, semble une église, et il faut avouer que la plus part de nos bastiments audedans sont petits et chétif[s] en comparaison de ceux d'Italie qui passent pour beaux. Et c'est une méchante raison de dire que le climat de France du plus au moins n'est pas considérable, et qu'à la durée [des hivers] puis des chaleurs

elles ne sont guères plus excessives au-delà qu'au-deça des monts. Et c'est si peu la raison des climats qu'ils suivent dans l'ordonnance de leurs batiments que, destinant dans leurs maisons les pièces publiques, comme sont les sallons, antichambres, chambres d'audiance, <d>avec celles qui sont destinées pour y faire leur demeure ordinaire, comme sont les chambres pour coucher, les cabinets, les garderobes, les chambres du commun, ils s'accommodent fort à nos manières et ils s'accorderoient assez avec nous en ce point. Nous pourrions donc les imiter dans les lieux d'apparat* [*appariel] et destinés pour rendre ou pour recevoir les honneurs et faire que les premiers appartements fussent grands, vastes et spacieux, comme chez eux. Cependant les Italiens se seroient fort trompés s'ils n'avoient consulté [p. 133] que leur commodité et non pas la magnificence seule dans la grandeur de ces chambres principales de leur palais. Puis qu'eslevées de lambris comme elles sont et les appartements qui y sont toujours doubles n'ayant de jour que d'un costé, l'air de ces chambres y estant une fois échauffé, reste longtems chauds, estouffant d'autant qu'il est retenu au haut des chambres jusqu'ou les croisées ne peuvent monter et à quoy ils ne pourroient remédier qu'en perçant leurs appartements de part en part comme parmy nous. Je dis cecy en passant afin qu'on voye la raison qu'on a de faire doresnavant nos principaux appartements les plus grands et les plus spacieux qu'on pourra, comme on a desja commencé de pratiquer en France.

Dans ce vaste sallon du Farneze sont plusieurs statues de gladiateurs et des grands hommes de l'ancienne Rome, qui sont autant d'antiques de marbre. Celle du Duc de Parme pour estre moderne cède peu aux autres. Elle est gigantes[que], et [il y] en a une seconde qui luy est adressée de mesme hauteur, avec une troisieme à laquelle on a donné une altitude telle que toutes ces trois figures plus grandes que naturel, jointes et liées, ensemble sont néanmoins faites d'un seul morceau de colombe de marbre blanc ancien. On trouve ensuite plusieurs antichambres et une enfilade de portes qui font un effet admirable. C'est dommage que les chaleurs de l'esté, obligeant d'abbattre les stores et de fermer entièrement les jours de toutes ces chambres, y font régner une espèce de nuit perpetuel, et on se croiroit en Greenlandt ou parmy les Samoiedes sans qu'on sait bien qu'on est en un pays plus méridional et plus chaud.

Ces chambres, outre leurs peintures, sont richement meublées des meubles de Mr. l'Ambassadeur [p. 134] de France qui soutient honorablement la dignité de son caractère par la dépense d'un train magnifique composé de plus de 50 personnes de livrées, qui ont chacun le pourpoint de brocard d'or et d'argent. Ses carosses sont d'une magnificence si grande qu'il y a peu de prince qui ne se fissent honneur de s'en servir dans un jour de pompe. Je laisse ce détail qui n'entre pas parmy les biens immeubles de ce palais. Le Duc de Parme qui en est le propriétaire n'en preste que l'usage à leurs excellences messieurs nos ambassadeurs, quoy que les fleurs-de-liys, semées de toutes parts sur les murs et dans tous les ornements d'architecture de ce palais, semblent l'avoir destiné dès sa naissance à devenir un jour un meuble de la couronne.

Mais pour continuer ce qu'on y voit de rare, la plus illustre pièce et la plus estimée qui nous soit restée de l'antiquité, dont Pline, Plaute, et Properce ont parlé, est la Dircé attachée à un taureau. C'est un ouvrage du monde des plus achevé<e>s, et la fureur de cet animal irrité, jointe à la violence avec laquelle cette Dircé est emportée, donne en mesme temps de l'horreur

et de la pitié. Tout y est en action, et celle de ces deux esclaves qui veulent gouverner ce taureau marque beaucoup d'adresse et de force. Toutes ces figures ne sont que d'une pièce de marbre qui fust apportée de l'isle de Rhodes, et elle estoit sous le mont Aventin dans les thermes de l'empereur Marc Antoine surnommé Caracalla lorsqu'elle fut trouvée pendant le pontificat de Paul Troisième, qui la fit transporter de là pour enrichir le palais qu'il a laissé à sa famille. L'on voit aussi une nymphe et une Diane vestues en chasseuses, plus grandes que nature. Pallas, [p. 135] beaucoup plus grande aussi que l'ordinaire, porte une teste de Méduse sur son ecu d'un travail extraordinairement finy et recherché. On croit que la teste avec son heaume aussi bien que les bras sont modernes. Cette grande femme de marbre noir est, dit-on, cette vestale qui, pour se justifier du crime qu'on luy imposoit, porta de l'eau dans un crible depuis le fleuve jusqu'au temple de la déesse Vesta. On y voit aussi trois de ces Dianes chargées de mamelles et qui sont distinguées de Diane appelée venatrix et de l'autre appelée Trivia, comme on lit dans Minucius Fe<o>lix. On peut remarquer en passant que celle qu'il appelle Ephesia mammis multis et uberibus extracta, et qu'on a coutume de nommer la Deesse Nature, a donné occasion au scavant Holstenius de faire une dissertation curieuse qu'on peut lire sur cette antiquité. On voit plusieurs gladiateurs. Il y en a un entre autres qui tient un enfant mort par le pied qu'on a raison de beaucoup estimer. Là sont enfin plusieurs bustes qui, joints à mille choses également belles et rares dans ce palais, peuvent servir de sujet d'une longue étude.

La gallerie est toute peinte de la main d'Annibal Carrache et est aussi pleine de statues disposées pour faire un très bel effet dans ce lieu. Annibal Carrache s'est surpassé dans cette gallerie de Farnèse, quelque indécence qu'il ait laissé[e] dans quelques endroits. La grandeur du dessein et le mouvement qu'il donne à toutes les figures ravissent tellement que l'imagination n'est attentive à autre chose qu'à en admirer la beauté. Son dessein est de représenter la guerre qui est entre l'amour divin et l'amour sensuel, et convient enfin celui-là, devenu vainqueur de celui-cy, il[s] se réconcilient ensemble. On les voit d'un costé aux prises, l'un avec l'autre, et de l'autre paroist l'amour divin qui arrache le flambeau des mains de l'amour impur [p. 136] pour l'esteindre. Tout ce grand ouvrage est plein d'autres petit[e]s cartouches qui sont comme autant d'épisodes dans un poème, avec des expressions si fortes et si passionnées qu'on ne peut rien voir de plus grand. Ce rare homme n'eut* [*n'est] de tout cet ouvrage que 500 escus d'or de reste après 8 ans de travail, n'ayant fait son marché avec le Cardinal Odoard Farnèse qu'à dix escus par mois, outre le pain et le vin qu'on luy donnoit pour luy et pour deux esclaves qu'il avoit avec luy. Il estoit agréable dans ses réparties, et un jour que le chevalier Josep[h] d'Arpino luy eut fait un appel pour se battre et se venger de l'affront que le Carrache luy avoit fait en blamant quelqu'un de ses ouvrages, celui-cy pour toute réponse luy envoya un pinceau, marquant que c'estoit par là et non par l'épée que se devoit vider leur différent. Ayant appris que la maison de son père avoit esté pillée pendant son absence par des gens du lieu, il fit à tous leur portrait qui leur ressembloit si fort qu'ils n'attendirent pas qu'on leur demandat ce qu'ils avoient détourné pour le rapporter. Il s'avisait mesme un jour d'un assez plaisant moyen pour retirer son frère de la compagnie de certaines gens de quallité avec lesquels il vivoit dans la débauche. Ce fut de luy représenter qu'il ne devoit pas s'élever si fort, et pour le faire souvenir de ce qu'il estoit par sa

naissance, il luy envoya le portrait de leur père et de leur mère, dont l'un enfilloit une aiguille et l'autre avoit des ciseaux à la main, ce qui marquoit qu'ils estoient enfans d'un tailleur et d'une couturière. Il est mort en quarante-neuf ans n'ayant pas fait une grande fortune, quoy qu'il eust eu celle d'estre le [p. 137] premier peintre de son temps. Lorsqu'il se vit si peu<t> récompensé du travail qu'il avoit fait au palais Farneze il rompit son pinceau de dépit et chercha quelque temps à se mettre à la suite d'un cardinal en qualité de gentilhomme pour se venger de la dureté du siècle en le privant des ouvrages qui <le> pouvoient le faire nommer à l'advenir le siècle des grands hommes. Cependant l'amour de la gloire prévalu sur celui de son interest et quelque chagrin qu'il parut depuis il ne laissa pas longtemps sans exercer et oisive une qualité et un talent qui devoit le rendre illustre dans la postérité.

Il y a aussi dans ce qu'on appelle le petit Farneze quelques pièces de peintures fort achevées. C'est de là qu'on peut passer le Tybre par bateau pour aller voir les jardins qui, estant de l'autre côté, devoient estre joints au palais par un pont qu'on avoit dessein de faire exprés. Ce ne seroit jamais fait si on vouloit marquer chaque chose qui mérite estre veue.

Tout grand que soit ce magnifique palais, il n'y a que la personne de Mr. l'Ambassadeur avec quelques officiers principaux qui y demeurent. Le reste de sa maison est logée dans des maisons voisines qui sont des lieux qui jouissent des mesmes privilèges et immunités que le palais mesme, et comme la justice du pape n'y peut inquieter personne, bien des gens s'y retirent que plusieurs raisons ne laisseroient pas ailleurs en seureté. Monsieur nostre ambassadeur donne bon ordre à ce que ces maisons ne deviennent pas des retraittes de misérables et de gens qui vivent dans le libertinage, mais peut-estre que les autres ambassadeurs n'y tiennent pas [p. 138] la main. Ainsy c'est ce qui a donné occasion aux papes de demander de temps en temps à M.rs les ambassadeurs de ne pas étendre si loin les bornes de leur jurisdiction, qui retranche au moins la moitié de la sienne, et qui se voit ainsy reserrée de toutes parts sans qu'elle ose rien entreprendre sur les quartiers des ambassadeurs, ce qui donne lieu à quantité d'actions qui demeurent impunies. Mais de quelque droit dont jouisse l'ambassadeur de France cela est sans consequence pour les autres, estant juste qu'il conserve au moins dans quelque quartier de la ville de Rome un reste de l'autorité dont les ancestres de nos rois ont bien voulu se depouiller en faveur des papes.

C'estoit dans ce palais qu'estoit le cabinet de médailles, de cachets, et de manuscrits rares sur lesquels Fulvius Ursinus a travaillé.

La place qui est au-devant de ce palais isolé est une des plus régulières et des plus belles de Rome. Il y a deux fontaines qui asemblent devoir épuiser les eaux du Tibre, tant elles sont abondantes. Elles sont chacune à trois étages. Celui du milieu est une grande cave à l'antique et tout cela ensemble fait une veue très agréable.

[p. 143] La demeure de ces pères [de l'Oratoire] est quelque chose qui répond ou qui passe mesme en sa manière ce que nous avons dit de la beauté de leur église. L'horloge et toute la maison en général est du Chevalier Boromini dont les desseings se font connoistre partout.

Sa manière est toute nouvelle, et sans se restreindre à n'imiter que l'antiquité et aussy sans trop s'en éloigner il y change [p. 144] et y ajoute ce qui luy plaist. Il est surtout ennemy des faces plattes, et dans tout ce qu'on voit de luy on ne trouve jamais une ligne de droit fil. Tout paroist cornu<e>. En l'usage on se plaindroit volontiers de cette liberté; cependant il y a je ne sçais quel agrément et ce que d'autres ne pourroient imiter sans dégénérer dans le chétif et le mesquin. Il y a le talent qu'il ne laisse pas d'y avoir du grand dans ce qu'il fait. Certaines inflexions qu'il donne qui rendroient l'ouvrage d'un autre ou bizarre ou désagréable relevent le sien en sorte que tout ce qui vient de luy paroist fort étudié et une production d'un grand travail. C'estoit cette envie qu'il avoit de donner toujours de nouvelles marques de ses inventions dans l'architecture qui comme m'ont dit de ses amis luy faisoit passer des nuits entières à re[s]suer sur quelque partie d'un nouveau desseing. [C]ette application continuel[le] est ce qui luy a abrégé ses jours. Il a néantmoins sceu faire* [*fere] survivre sa mémoire à luy mesme par quantité d'[o]uvrages qu'il a laissés et entre autre[s] par cette maison dont je parle. Il paroist dans la façade de cette maison une ordonnance qui n'est pas sur un mesme fil d'architecture qui exprime quelque chose d'accueillant et qui en quelque façon auroit comme les bras ouverts pour embrasser ceux qui la regardent, et il a [p. 145] sceu joindre les lignes de ce frontispice orbitulaire avec celuy de l'église en sorte que tout cela fait ensemble un dehors fort majestueux. Les corridors ont une corniche dessue qui les rend fort propres. Ils sont à deux étages ouverts par des arcades qui sont ornées au-dehors de grands pilastres. Au-dessus de ces corridors est une plateforme avec des orangers qui font comme un jardin pensile. Ce quarré de loges enferme un petit jardin d'orangers fort agréable. L'escalier est large, aisé, et digne d'un grand palais. La bibliothèque est des plus belles et des plus riches qui soient dans Rome. Les ornements sont encore du dessein du mesme Chevalier Borromini* [*Baronni]. On y peut voir aussy le lieu où ces pères se chauffent en hiver y ayant partout quelque chose de l'architecture la plus ingenieuse. La chambre de St. Philippe de Neri mérite aussy estre veue. Mais surtout leur oratoire où se font leurs dévotions particulières est magnifique. Le Couronnement de la Vierge est de Romanelli et le tableau de l'autel du Cavalier Vanni. Les chambres qui donnent sur cet oratoire sont destinées pour des cardinaux et autres gens de qualité qui viennent y faire des re[t]raïttes. Elles sont non seulement propres mais aussy fort ornées sans que rien tienne du luxe et qui répugne à la profession de ces prestres qui la plus part sont riches en patrimoine. Il est assez ordinaire qu'aux moindres dévotions qui se font dans cette maison on y voye plusieurs personnes de quallité qui viennent assister ou, s'ils sont ecclésiastiques, y célèbre[r] la messe, n'y ayant aucune communeauté [p. 146] dans Rome qui soit si généralement aimée et estimée, et qui mérite l'estre davantage. La charité et la pieté de ces pères attire[nt] tout le monde à entrer selon le pouvoir d'un chacun dans la participation de leurs bonnes oeuvres.

On peut ensuite revenir vers la place appellé Campo di Flora. C'est en ce lieu où l'on vend toute sorte de denrées et où aboutissoit autrefois le Théâtre de Pompée, sur les ruines duquel le palais des Ursins est en partie bâti. Cette place est le lieu où l'on executte les criminels qui sortent des prisons de l'Inquisition. Le suplice ordinaire dans Rome pour les meurtres et pour les vols de grands chemins est d'assommer le criminel comme on feroit un

boeuf et, n'estant encore qu'estourdy, luy couper le corps par quartiers, dont la teste est ordinairement attachée en quelque lieu public. Mais pour les affaires d'Inquisition on ne les purge guères que par le feu, chose fort rare dans cette ville, où la justice tient beaucoup de l'esprit de l'église, qui a de la douceur et est ennemie du sang. Cette place qui fut pavée et rendue régulière du temps d'Eugène quatriesme est le lieu où l'on attache les choses qu'on prétend estre par là suffisamment notifiées à tout le monde, comme sont certaines excommunications, deffences, permissions, et autre[s] semblables significations. Quelques-uns ont douté si cela estoit suffisant pour les rendre obligatoires, mais ce n'est pas icy le lieu de parler de ce différent. Pour les édits qui ne regardent que la ville de Rome et son territoire on les [p. 147] affiche à tous les coings des rues à ce que personne n'en ignore.

Il y avoit autrefois au travers de cette place une basilique ou cour où le sénat s'assembloit et où, Cesar ayant esté poignardé, en détestations de cette action ce lieu fut peu après démoli. On appelle encore un endroit de ce quartier l'atrio par corruption du mot atrium qui faisoit partie du magnifique portique qui estoit là auprès. L'on peut entrer dans le palais des Ursini pour en voir des restes. Il est à quelques rues de là. C'estoit là qu'estoit le fonds de ce théâtre de Pompée en sorte que la scène estoit du costé du Camp de Flore. Comme ce théâtre fut le premier qu'on eust bati dans Rome pour estre stable et permanent, les autres n'ayant jusqu'alors esté faits que de bois et à me<u>sure qu'on en avoit besoin. Les hommes* [*mesures] qui se récrièrent contre le luxe et la profusion de Pompée dans cet édifice furent les premiers, dit Plutarque, à le louer ensuite de son oeconomie, ayant tout d'un coup épargné les frais qu'il falloit faire à chaque fois qu'on donnoit des spectacles. Néron, pour donner quelque marque de la grandeur romaine au roy Tiridate, fit en un seul jour dorer ce théâtre où l'on devoit donner quelque divertissement à ce prince. Il y a apparence que c'est de ce théâtre dont Vitruve parle aux L. 3.e et qu'il appelle theatrum lapideum. Au reste ce palais des Ursins est plein, comme les autres, des statues et de peintures extrêmement rares.

Il me semble que c'est dans la cour de ce palais qu'est une fontaine entre deux pilliers surmontés chacun d'un ours [p. 148] qui jettent de l'eau dans quelque coquille d'une fontaine magnifique qui est au milieu. Le dessein est quelque chose de fort beau. Il y a deux palais des Ursins, l'un dans le quartier* [*quatriesme] appelé Parione, l'autre qu'on appelle in Mons Jordano, et c'est celui où est la fontaine dont je parle. Repassant au Champ de Flore auprès est le palais où demouroit le Cardinal Antoine [Barberini], qui est grand et magnifique. Au-dedans c'est où Urbain huitiesme demouroit avant qu'il fust promu au pontificat.

[p. 158] On peut revenir ensuite vers le mesme <de> Champ de Flore dont insensiblement je m'estois escarté pour recommencer à visiter un nouveau quartier. Près du Champs de Flore est le grand palais de la Chancellerie qui [p. 159] pour son étendue n'a point son semblable dans Rome. Il est du dessein du Bramante, et le Cardinal Ludovico Mezarotta l'ayant commencé, le Cardinal Raphael Riario la fait achever comme il est aujourd'huy. L'architecture n'en est pas fort à la mode et ces deux ordres de pilastres qu'on a posé l'un sur

l'autre en faisant l'étage d'en haut, qui n'est pas celui du maistre, plus élevé et plus magnifique au-dehors que celui qui est au-dessous, font qu'il semble qu'on n'y ait pas voulu observer les règles de la commodité ou de la bienséance. Cette prodigieuse façade paroist terminée par deux espèces de pavillons mesquins et trop étroits pour leur hauteur, et ce qui défigure davantage cet édifice est que la porte, n'ayant pu estre mise au milieu à cause de l'église de St. Laurent, sur laquelle on n'a rien voulu prendre, cela estropie si fort cet ouvrage qu'il paroist comme avoir un bras la moitié plus court que l'autre. Cependant, comme tout ce bastiment dedans et dehors est de pierre de travertin, qui est presque aussi dure que le marbre et qui, de brute et grossière qu'elle est, mesme estant taillée, devient belle lorsqu'on en a remplis les trous dont elle est pleine avec du stuc ou autre chose, cet édifice [p. 160] est estimé. On a démoli quelque partie du Colisée et tout l'arc appelé Jordano pour bâtir cette masse qui ne laisse pas de marquer beaucoup de magnificence, surtout quand on entre au-dedans. La cour est environnée de galeries à deux étages soutenues sur des colonnes de marbre<s>. Elles sont larges et éclairée[s]. Mais les grands appartements et les salles sont obscures et celle de la Chancellerie plus que les autres.

Le Cardinal François Barberin, moins célèbre encore par la dignité de neveu d'un grand pape que par les inclinations du monde les plus louables et en qui on reconnoist une grandeur d'âme extraordinaire, loge dans ce palais en qualité de vice-chancelier. Cette dignité est la mesme chose que celle de chancelier n'y en ayant point d'autre que luy. Ce nom de vice-chancelier vient de ce que la charge de chancelier, exercée autrefois par des gens sans titre et sans dignité, ne leur permettoit de prendre que ce nom qui marque de la subordination et un estat subalterne et, quoy qu'elle soit depuis tombée entre les mains de cardinaux, ils ont continué de retenir ce nom de vice-[c]hanceliers faisant néanmoins la fonction de chancelier. C'est dans ce lieu [p. 161] où ceux qui se distinguent un peu par l'étude des lettres viennent souvent voir cette Eminence. Le bon accu[e]il qu'il leur fait et toute sorte de bons offices qu'il leur rend forme chez luy une espèce de petite cour de gens d'étude. Il y a peu d'étrangers qui en fassent profession qu'il ne comble de ses biens faits et de ses présents. Dans l'âge extraordinairement avancé où je l'ay vû, il conservoit un jugement extrêmement sain et une hum[e]ur fort aisée comme si le long temps qu'il avoit vécu ne luy eut pas donné le privilège d'estre un homme plus particulier sans qu'on put appeller cela une humeur sauvage. On commençoit à le voir dès cinq heures du matin et il donnoit ses audiences aussy longues qu'on les vouloit jusqu'à faire passer plusieurs heures avec luy. Il se plaisoit surtout au récit de plusieurs aventures particulières quand on savoit les mesler de petits faits historique[s] qui marquoient de la lecture et de l'érudition. Il estoit heureux dans ses allusions et ses discours estoient toujours pl[e]ins de quelque sentence très judicieuse et de grand sens. Aussy estoit-ce celui d'entre tous les cardinaux aux avis duquel on defferoit davantage dans le conseil, ayant une adresse merveilleuse à penetrer les sentiments d'autrui, et de la vient qu'on l'appelloit ordinairement il volpone porporato. Sa méthode de conférer et de s'entretenir familièrement avec ceux qu'il honnoit de son amitié estoit de toucher et d'entamer plusieurs matières l'une après l'autre sans permettre qu'on s'attachât à fonds à aucune et qu'on allât jusqu'au bout. Quelques jours après il ne manquoit pas de faire tomber le discours sur quelqu'un des sujets dont

en luy avoit parlé et c'est alors qu'on le voyoit attentif à faire répéter ce dont on l'avoit desja entrevenu. Il prenoit quelque fois plaisir d'aigrir et d'irriter les gens en faisant valloir les raisons [p. 162] de ceux qu'il scavoit n'estre pas du mesme sentiment, disant néanmoins toujours que le sien estoit conforme à celuy de ceux avec lesquels il parloit, et l'on voyoit cela* [*que] quand il les avoit échauffés de la sorte principalement. S'il avoit affaire à des gens qui eussent du commerce dans le monde il n'y avoit, dit-on, d'artifice honneste qu'il n'employat pour tirer d'eux et leur faire dire tout ce qu'il en vouloit scavoir. Il ne manquoit jamais de faire offre de ses carosses et d'user mesme de toute sorte d'empressement pour les faire accepter; mais soit par honnesteté ou pour quelque autre fin que ce fut il donnoit toujours quelqu'un sous pretexte de tenir compagnie qui avoit sa leçon toute faite pour faire mille demandes dont on reconnoissoit bien dans la suite que ce cardinal estoit informé.

Mais je ne pense pas que mon dessein n'est que de parler des choses et non pas des actions et des personnes. Je reviens donc aux appartements, qui sont comme j'ay dit obscurs e[t] d'où appara<n>ment on interdit l'entrée à la lumière du soleil pour n'estre pas incommodé de sa chaleur. Il y a des peintures sur les murailles d'un peintre* [*pretre] d'Arezzo qui sont très bonnes, et l'on voit dans la cour deux statues de femme qu'on dit estre de deux muses ou d'Ops et de Ceres. Il y a quantité de bustes d'empereurs et plusieurs autres figures qui ailleurs seroient d'une grande considération, mais que le nombre et la multitude d'autres semblables qui sont dans tous les pallais et mesme dans les maisons particulières de cette ville ne font pas estimer.

L'on voyoit dans une maison voisine de ce palais un Bacchus couronné de pampres et de raisins qui fut, dit-on, le premier ouvrage que Michel Ange fit quand il vint de Florence à Rome pour effacer ou partager au moins la gloire qu'avoit Raphael d'Urbin d'estre le [p. 163] premier homme du monde dans sa profession et pour joindre l'artifice à la capacité et au mérite, qui souvent ne suffit pas seul pour faire valloir un homme et luy attirer l'estime du monde. [...]

[p. 169] En sortant de [l'église de S. Carlo ai Catinari] l'on n'est pas éloigné du palais Mattei extrêmement grand et magnifique. Et c'est comme je m'imagine cette vaste étendue et cette multitude d'appartements qui fait qu'on ne connoit point si ces maisons sont habitées ou si elles ne le sont pas. On est au milieu de la cour et l'on monte mesme en quantité d'appartements qu'on laisse ouverts sans rencontrer une âme et le maistre y fait le silence qui règne partout, soit parce qu'un nombre médiocre de domestiques ne paroist rien dans ces grands logis, ou parce que leur humeur taciturne fait qu'on le[s] voit encore plustost qu'on ne les entend parler. Ce silence, dis-je, fait qu'on s'imagine estre dans un lieu écarté de tout commerce de ville et du monde. On reconnoist pourtant bien à la magnificence des peintures et au grand nombre de statues que ce sont des lieux qui tout grands qu'ils sont ne sont pas négligés. Le Cardinal Barberin disant des spacieux appartements de ces palais que "grandi sono palazzi per poca gente," en effet luy répondit quelqu'un, "aedificaverunt* [*aedificaveont] sibi solitudines," estant assez ordinaire qu'après avoir fait une espèce [p. 170] de voyage à travers tant de salles et d'antichambres, tout cela ne conduit qu'à un lieu où est le maistre du logis le plus souvent seul et qui par sa

contenance ennuyée ayde beaucoup l'idée qu'on a déjà d'estre fort avant dans un lieu solitaire et désert. Un François de qualité ne rencontra pas mal lorsque, venant de voir un prince dont la chambre<s> estoit au fonds de son palais, il dit qu'il s'estoit imaginé estre alors dans ces batiments enchantés qui font l'ornement d'une scène où celui qu'i[l] alloit voir dans cet enfoncement sembloit n'estre que le point* [*priat] de cette perspective. Ce n'est pas ce compte-là donner l'ydée de grandeur par l'étendue de ces palais que n'y paroistre que comme un point. Il falloit que ce prince eust esté surpris car, quand ils donnent une audience de cérémonie, tous ces lieux fourmillent assez de domestiques et de valets.

[p.170] Cette église est appellée aussi St. Ambrogio della Massima à cause d'un égout voisin qu'on appelloit autre fois Cloaca Maxima qui se décharge là dans le Tybre. C'est où se rendent une partie [p. 171] des ruisseaux et des boues qui passent sous la ville de Rome, qui à cause de cela estoit presque toute voutée autrefois par dessous. Sous ces voutes estoient une infinité de cavaux pl[e]ins d'eau qui ne serroient pas seulement a recevoir les immo[n]dices des rues, mais par le moyen desquels aussy on transportoit du Tybre aux extrémités de la ville tout ce dont on avoit besoin, sans qu'on s'apperceut de ces allées et venues qui se foisoient sous terre et qui laissoient les rues qui estoient au-dessus exemptes de l'ambaras que causent ordinairement les charroys dans les villes.

L'église de Saint-Angelo est scituée à l'endroit où estoit autre fois le cirque de Flaminius. On est en doute si l'église mesme ne fut point autrefois un temple dedié à Bellone ou à Mercure ou à Junon. Il y a un collège de chanoines. Les peintures y sont bonnes et sortent de l'école du Cavalier d'Arpino et d'Annibal Carache. Les chanoines y conservent un livre d'archiv fort ancien où l'on voit plusieurs choses curieuses et que ceux qui sont en peine de la disposition de l'ancienne Rome peuvent consulter sur plusieurs choses.

La poissonnerie est dans ce quartier-là. Elle est sans doute moins fréquentée que ne sont les halles à Paris, y ayant peu de poisson d'eau douce dont l'on fasse estat, et celui de mer qu'on y apporte estant en petite quantité en comparaison du monde qui est dans la ville. Ainsy les grands seigneurs qui tiennent table où ceux qui ont à faire quelque grand repas ont des pourvoyeurs qu'ils envoient exprès sur la coste pour achepter des pescheurs ce qu'ils peuvent avoir rencontré.

Le palais des princes Savelli a esté basti dans les ruines mesme du Théâtre de Marcellus. [p. 172] Quant* [*Quand] au palais, il est pleint de ce qui se trouve ordinairement dans les autres, c'est à dire des statues, d'inscriptions, de morceaux d'antiques et de tableaux. Les dehors n'en peuvent pas estre beaux, la forme en* [*ou] estant ronde et bizarre selon qu'il leur a plu se loger dans un lieu où il n'y avoit pas de symétrie* [*symetiere] à garder. Les dedans sont néanmoins si bien ménagés qu'à peine s'apperçoit-on qu'on soit dans une ancienne maison dont les murs ont plus de dix-sept cent ans. Ces murs en effet sont ceux du théâtre mesme de Marcellus que l'on voit. C'est où subsistent encores des riches restes de quelques ordres d'architecture, comme du dorique et de l'ionique. On le consulte particulièrement pour l'ordre

dorique dans la creance qu'on a que Vitruve mesme qui le cite en a esté l'architecte, quoy que les denticules qui se voyent dans l'ordre dorique de ce théâtre soit condamnés par cet auteur, qui en fait l'ornement e<x>ssentiel des corniches ioniques. Plusieurs en ont donné les projectures et les comportements, mais pour les suivre* [*peut les suivent] exactement aussi doit-on avoir égard au lieu où on employe les ouvrages qu'on emprunte des antiques. Car qui voudroit suivre exactement dans un sallon ou autre edifice intérieur, où l'oeil n'a pas de liberté pour se mettre dans une juste distance pour voir les compliments des membres, des chapitaux et entablement qui sont par exemple au Colisée, l'on ga[s]teroit tout, les membres estant d'une grandeur demesurée à cause de l'elevation* [*l'election] du lieu où ils sont. Et sans aller plus loin Vitruve, ou qui que ce soit qui ait [p. 173] esté l'architecte du Théâtre de Marcellus, a esté obligé de donner à la couronne de la corniche une projecture extraordinaire que les gouttes qui répondent en ..(?).. aux triglyphes semblent encore augmenter. Cependant, comme c'estoit un membre d'un bâtiment si prodigieux en grandeur qu'il y tenoit plus de quatre-vingt mille personnes assises à leur aise, cette grandeur de projecture y sied très bien. Mais ce seroit mal à propos qu'on voudroit l'employer sur le mesme pied, selon la mesme proportion, dans un bâtiment o[r]dinaire. Le pied de ce théâtre est couvert et enterré. Cependant, on ne laisse pas d'y decouvrir que le pied de la colonne dorique est sans base, en sorte que la tige et le nud de la colonne repose sur un plan sans autre base, selon l'ancienne manière de les poser ainsy à crud, ce que les nouveaux architectes ont peine à croire et ce qu'ils ont encore plus de peine à imiter. Ils ne trouveront pourtant point parmi les antiques d'exemples célèbres qui fournissent leur prévention, comme on peut voir aux termes de Diocletien et dans ce fameux fragment qui est [à] Albano, dont l'entablement est un ouvrage si riche et si bien travaillé, et où les modillons et les rosos du zophyte de la couronne sont si bien ordonnés qu'on ne peut rien voir de plus beau dans l'architecture. Au reste, pour revenir au Théâtre de Marcellius, l'ordre ionique y a peu d'ornement. Peut-estre estoit-ce qu'on n'eut pas pu les remarquer d'en bas à cause de leur hauteur. Il y a beaucoup à estudier sur cet antique, mais ce n'est pas icy le lieu d'en particulariser plus le detail.

[p. 174] Vis-à-vis ce Pont des Sénateurs est aujourd'huy l'église de St. Marie Egyptienne, qui fut autrefois un temple dédié à la chasteté, ou comme d'autres prétendent à la Fortune Virile, ou au Soleil et mesme à Jupiter, si l'inscription qui fust trouvée près de là sous le pontificat de Grégoire 13.e entand parler de cet édifice. Le Pape Jean huitiesme l'avoit premièrement consacrée à cet ancien temple en l'honneur [p.175] de la Ste. Vierge, mais on changea ensuite ce nom pour l'appeller Ste. Marie Egyptienne. Pie cinquiesme le donna aux Armeniens avec une maison voisine pour y recevoir ceux de leur nation qui viennent visiter les s[aint]s lieux et qui peuvent y demeurer pendant un mois enti<r>er, défrayés de toutes choses, remportant mesme à leur retour de quoy achever leur voyage. L'on a eu [un] soin par[ticuli]er de cette maison, et quelque cardinal de crédit en a toujours esté choisi le protecteur. On voit en entrant dans l'église le sepulcre de Nostre Seigneur de la mesme grandeur, forme et figure qu'est celuy de Jérusalem.

Mais il faut encore moins s'arrester à ce qui peut y avoir de nouveau qu'à ce qui y reste d'antique et du temps qu'on l'appelloit le Temple de la Fortune Virille. Car, quoy qu'en dise un auteur scavant sans doute dans l'antiquité mais peu attendu dans l'architecture, c'est dommage que les ornements de la corniche soient si gastés de vieillesse qu'on ait de la peine à en découvrir les beautés, si ce qui en reste n'aidoit à l'imagination pour suplérer ce qui peut y avoir de defectueux ou de mangé par le temps. Cela fait regretter tout l'ouvrage entier qui, tout estropié qu'il est, ne laisse pas de donner une legere idée de ce fameux temple de Diane d'Ephèse, où l'ordre ionique s'est fait voir dans toute sa gloire. Palladio parle de celui qu'on a employé dans ce Temple de la Fortune Virile. Si l'on en prend exactement les mesures on les trouvera moyennes proportionnelles entre l'ordre dorique et le corinthien. Comme l'ouvrage n'estoit pas fort élevé, chaque membre d'architecture est chargé de tous les ornements qu'on y puisse faire entrer sans qu'il y ait pourtant de confusion. La cymaise est toute taillée par-dessous de feuilles de chesnes. Audessous de la bande sont des oves, ensuite des denticules et d'autres feuilles de [p. 176] chesne renversées qui font un très bel effet. Mais rien n'est plus riche et plus magnifique que la frise, ornée comme elle est de festons liés et soutenus par de petis enfans et des testes de boeuf fort bien ordonnées. Il n'y a pas jusques aux moindres membres de l'architrave qui sont ou decouppés ou taillés en grains, en olives, etc. Pour les volutes du chapiteau, leur manière est un des secrets de l'antiquité dont [on] a perdu les règles, et qu'on auroit beaucoup de peine d'imiter. Elles sont contournées en ovales, ce qui leur donne une grace extraordinaire. Les colommes sont toutes cannellées et rien ne paroist plus delicat et en mesme temps plus magnifique.

[p. 179] On voit le célèbre tombeau de Caius Cestius qui de son temps avoit la charge de faire dresser les festins qu'on faisoit en l'honneur des dieux. Ce tombeau est enté dans les murs de la ville en sorte qu'une partie est au-dedans et l'autre au-dehors, l'usage estant avant le siècle de Trajan de n'enterrer jamais personne audedans des villes. On entroit dans ce tombeau par une ouverture assez étroite, et comme ce qui parut au-dedans estoit tellement réparé et les incrustations encore si récentes, qu'on eut pris ce tombeau pour estre tout nouveau. On y voit la forme des sièges antiques, la figure de quelques instruments de musique, diverses figures de vases sur lesquelles l'abbé Falconeri a fait un discours très scavant. On doit admirer l'enduit qui est au-dedans de ce sepulcre où tant d'anné[e]s n'ont presque rien alteré. Le stuc paroist composé tel que je l'ay vu faire. Comme il s'en sait, on fait trois parties de la poudre de marbre, qu'on [p. 180] fait passer au tamis. La plus grosse, meslée de chaux vieille et teinte, sert à faire la première couche. Celle qui suit sert pour la seconde couche, et la dernière se fait de la poudre la plus fine, maislée aussy d'une chaux choisie, et qui sonne claire avant de l'éteindre.

Cet antique a esté assez estimé pour obliger le Pape Alexandre 7.iesme, sous le pontificat duquel la ville de Rome a semblé renaistre, tant il a travaillé à l'embelir d'ouvrages nouveaux et à réparer les ruines des anciens, de faire rétablir cette ancienne pyramide. Elle est toute de marbre blanc et faite sur le modèle de celle des roys d'Egypte. On lit dessus ces mots CAIUS

CESTIUS L. F. POP. EPULO. etc. Il est marqué que cet ouvrage fut fait en 330 jours. Il eust fallu moins de temps s'il n'y avoit eu pour tout ornement de ce tombeau que ce qu'on voit au-dehors, mais outre les peintures du dedans, les belles colonnes d'ordre dorique, qu'on trouva lorsque Alexandre 7.^{me} fit fouiller au pied, donnent lieu de croire qu'il y avoit bien d'autres ornements, puisqu'on marque comme une merveille qu'ils ayent pu estre achevés dans le temps qu'on a marqué.

[p. 180] Cette porte appellée de St. Paul ou Trigemina conduit au chemin d'Ostie, qu'il est bon de suivre, et alors on rencontre à main [p. 181] gauche une petite chapelle où St. Pierre et St. Paul se sépar[èr]ent allant à la mort. Et c'est d'où celui-là fut conduit, dit-on, à Monte Aureo, et l'autre au lieu qu'on appelle ad aquas silvias. A main droite un peu au-delà est la vigne de Ste. Françoise Romaine, où est un petit ruisseau appelé le ruisseau d'Almone, qui a dû auparavant passer à travers le chemin d'Appia. C'est en ce lieu que la statue de Berecinthe, mère des dieux, estant apportée de Phrygie, fut reçue par un de ses prestres et fut menée comme en triomphe dans la ville, portée sur un chariot tiré de deux vaches. La représentation de cette cérémonie a duré longtemps et jusqu'à ce que le Christianisme ait enfin gagné le dessus dans Rome. On voit ensuite à main droite un pré où a esté enterré un grand nombre de Chrétiens morts de la peste dans les années dernières sous le pontificat d'Alexandre 7.^e. Le champ voisin estoit autrefois l'héritage de la pieuse Lucine, noble matrone qui en fit un simetière de martyrs, et tout auprès est encore un autre champ qui appartenoit à Ste. Théodore, aussy femme de qualité, qui s'occupoit aux oeuvres de piété et qui retiroit les corps des martyrs pour leur donner la sépulture. On voit aussy la caverne où quelques s[ain]ts se sont retiré<e>s pendant la persécution.

Quant à l'église de St. Paul, on luy donne ordinairement 777 pieds romains de long et environ 258 de large. Je m'arrete peu à ces mesures que je n'ay pas prises moy-mesme. Il y a quatre rangs de [p. 182] <de> colonnes toutes de marbre, dont une partie est cannelée et les autres sont planées et unies. L'ordre est corinthien. Il y en aussy nombre de marbre granite, qui ne sont encore qu'une petite partie de quantité d'édifices payens qu'on a démolis, en sorte que c'est une chose assez extraordinaire de voire d'aussy belles et d'aussy magnifiques colonnes amenées d'Ostie, au nombre de 114, pour ne soutenir que des murailles asses simples, sans qu'il paroisse que l'église mesme ait jamais esté voutée. Au moins n'en paroît-il aucun vestige, ni remarquant que quelques corbeaux, qui ne servent jamais à la naissance d'une voute, tellement que de tout temps on a veu les tuilles du toict de toute cette église, excepté à la croissée de la tribune qu'on a lembrissée comme on la voit à présent. Ce qui est commun à quantité d'ancien[ne]s églises de Rome, mais ce qui me paroist remarquable en celle-cy est la longueur extraordinaire des tirants, qui n'est pas croyable si on ne les voyoit de ses yeux, ayant plus de quatre-vingt-dix pieds de long. On y [en] a mis sept qu'il a fallu renouveler depuis quatre ou cinq ans. On les avoit fait[s] venir de Calabre, qui de tout temps a fournie de ces sortes de sapins prodigieux, puisque je me souviens avoir lu dans Anastaze Bibliotèquere que des le

cinq.me siècle le Pape Sixte fit venir de Calabre des poutres d'une prodigieuse longueur pour quelque[s] réparations qu'il faisoit faire à St. Pierre. Je ne crois pas qu'alors [p. 183] elles coutassent ce qu'un de mes amis religieux de St. Paul me dist en avoir pajé de ces sept dernières, m'assurant avoir compté 1000 escus pour chacune de celle qu'on a depuis peu mises en place. [...]

[p. 185] On a commencé un lambris qui ne fait encore que la croisée de l'église et qui ne laisse pas de couster aux religieux pres<t> de quinze milles escus, tant ce lieu est vaste à consume[r] du bois nécessaire [p. 186] pour finir cet ouvrage. Le Cardinal Barbarin y a fait commencer aussi quelque chose pour ne laisser, ce semble, aucune église qui ne porte des marques de sa libéralité.

Toute cette église n'a rien, à la regarder en grost, qui représente autre chose qu'un grand lieu désert et délaissé, que l'humidité a verni en plusieurs endroits et ou, néantmoins, on reconnoist la grandeur de Celuy q[u]on y adore avec un respect qu'on ressent pour celuy aux cendres duquel ce lieu est destiné. La vaste estendue de cette église, seule au milieu d'une campagne brutte et mal cultivée, sans voisinage des maisons ny d'habitants, où l'on ne rencontre personne, si ce n'est quelqu'[u]n que le hazard ou la dévotion y aura attiré; les oyseaux la plus part sauvages qui viennent s'y garentir des ardeurs du soleil et y trouver une certaine fraicheur salulaire pour eux, toute mortelle qu'elle est pour les hommes; l'image d'antiquité que ces vieilles murailles et quelques debris de sépulchres expriment mille idées qui y apportent ceux qui scavent quelque chose de ce qui s'est passé pendant les premiers siècles de l'église. Tout cela, dis-je, fait naistre en l'âme divers sentiments, mais entr'autres celuy d'une s[ain]te frayeur qu'on a quand on entre sans compagnie dans cette spacieuse église: horror ubique animo simul ipsa silentia terrent. Les sens y trouvent je ne scais quoy qui les estonne et si on peut venir à bout de les rasseoir, c'est alors [p. 187] que l'âme éprouve bien plus de goust pour penser au ciel que dans les églises moderne[s], où l'on ne peut revenir de la distraction que tant d'objets divers causent dans l'âme la plus recu[e]illie. Les portes sont de bronze et on voit sous le vestibule des morceaux d'antiques que ceux qui en ont le loisir peuvent estudier. Tout cela paroist fort négligé et l'herbe, qui a quelqu'abry dans ce lieu, l'occupe de toutes parts. Aussy peu de gens y vont, au moins pendant six mois de l'année que les chaleurs malsaines et contagieuses en chassent mesme les religieux. Ils ne laissent que troix ou quatre personnes pour garder le monastère et viennent, comme j'ay dit, tous les jours au nombre de sept ou huict du monastère de St. Calix Transtevere pour y faire l'office et s'en retournent aussitost. Il y a pourtant un trésor qu'on ne transporte point, lequel est composé de plusieurs chasse[s] et bustes de saints et d'autres pièces d'arge[n]terie comme le[s] calices, chandelier[s] et encensoirs qui sont d'un grand prix. Ce lieu est trop bien formé pour craindre qu'on puisse y faire tort. Le batiment des religieux n'a rien de magnifique et tout cela paroist en esté comme une maison déserte et abandonnée. Les revenus en sont considerables et vont a[u]près de quinze mil escus romains. Eugène quatriesme fut celuy qui en 1425 introduisit des moines de Mon[t] Cassin, qui sont aujourd'huy de la réforme de S.te Justine et qui ont eu soin [p. 188] à donner autant qu'ils ont pu [a] cette église. Elle estoit auparavant entre les mains

de quelques gens qui la laissoient dans un grand désordre et ne se regardoient presque que comme des concierges, à qui on auroit commis simplement la garde de cette église, faisant mesme argent de l'office qu'ils rendoient alors aux pélerins, ne souffrant y entrer personne que comme les janissaires font aujourd'huy au s[aint]s lieux de Jerusalem. Du temps d'Othon troisieme, si on en croit Glaber Rodolfus* [*Gloeber Rodelphie], y avoit déjà eu certains moines en ce lieu que la vie dérégulée en fit chasser et ausquels dans la suite des temps ont enfin succédé ceux qui y demeurent aujourd'huy, et qui édifient tout le monde par leur pieté et leur régularité. Proche une petite porte à main gauche on voit une espèce de petite<s> colonne<s> qui servoit autrefois de chandelier pour le cierge paschal. On croit que c'est une antique qui avoit servi auparavant dans un temple de Vulcain. Cependant, j'en ay vû d'autres semblables en plusieurs autres anciennes églises, et cela me paroist plustost avoir esté fait du temps que les Gots avoient inondé ce pays qu'auparavant, où on ne faisoit rien qui sentist ainsy l'air gotique qu'ont ces colonnes.

[p. 191] Il faut ensuite rentrer dans la ville et faire succéder la vue de quelque[s] monu<e>ments prophanes à celle de tant de lieux saints dont toute cette ville est ailleurs plus meslée. L'on peut donc aller sur le Mont Aventin où un roy de ce nom est enterré mesme avant la fondation de Rome. On peut en ce quartier s'arrester aux thermes appelés Antoniennes, bastie[s] par Antoinin Caracala et achevés au moins pour les ornements par Alexandre Severe. C'est un des plus grands monu<e>ments d'antiquité mais non pas des plus entiers qui nous restent. On y avoit autrefois conduit des eaux, dont on ne voit plus que quelques vestiges d'aqueduc, sans savoir ce qu'en est devenu[e] la source. Toutes ces murailles, que l'on voit présentement si délabrées et qui ne sont presque amas confus de briques réduites la plus part en poudre et qui ont enterré ce qui n'estoit encore demeuré sur pied, estoient autrefois toutes couvertes et incrustées [p. 192] de marbre et de jaspe. On y avoit apporté de Grèce et de tout l'orient plusieurs statues, vases et bas-reliefs et autres ouvrages de sculpture, qu'on avoit mis dans ce lieu où un grand empereur, qui se piquoit de magnificence, n'avoit rien épargné pour le rendre le plus beau et le plus délicieux de tous les palais du monde. Les voutes estoient de grosses pierres de ponce qui devoient, ce semble, beaucoup durer et qui n'ont pas laissé de fondre, en sorte qu'il n'en paroît aujourd'huy que peu de chose. Tous les environs de ces thermes, où l'on decouvre encore quelques mosaïques ancien[ne]s qui font regretter ceux que le temps a consumé[s] et qui sont en pièces, sont pleins de vestiges de maisons autres fois magnifiques, de palais, de tombeaux, de temples, etc. En effet, ce Mont Aventin avec le Palatin qui en est voisin estoit le plus beau quartier de Rome et où les empereurs, pendant le lustre de l'empire, ont ordinairement logé. C'est où estoient les maisons d'Auguste, plusieurs tribunaux, la bibliothèque et les bains des empereurs, la maison de Tybère, de Catalina, de Ciceron, de Crassus, etc. C'est où estoient les temples de leurs principaux dieux et le destin de l'empire. En un mot l'on ne peut marcher en ces [p. 193] lieux qu'en foulant aux pieds la plus grande partie des richesses qu'on y avoit apporté[e]s presque de toutes les contrées de l'univers. Quelque nombre de statues et de

colonnes de marbre qu'on en ait tirées, il est fort croyable qu'il y en reste encore bien d'autres qui vallent peut-estre bien mieux. Et ainsy tous ces lieux, qui sont maintenant déserts et qui ne sont que la retraite des lezards et des serpens, renferment encore peut-estre des trésors de sculpture, sur lesquels on marche sans penser en aucune façon à ceux qui ont autrefois cru perpétuer la mémoire de leur nom en ramassant tant de belles choses ensemble.

C'est icy où je voudrois que ces sages du monde promenassent quelque fois leur esprit et que, considérant ces jardins et ces vignes qu'on a plantées sur toutes ces ruines de l'orgueil et de la vanité des hommes, ils fissent réflexion à tout ce qu'ils voyent devant leurs yeux, à ce que c'estoit autrefois et à ce que c'est aujourdhuy. Ils verroient qu'à présent on laboure sur ce qui estoit autrefois des murailles, et que la terre dont on tache de tirer quelque[s] fruicts n'est que la poussière sèche venue du débrys de tous ces grands palais, et enfin que Rome à son tour a esprouvé le mesme sort que Troye, et que seges est ubi Roma fuit. Dèz le temps de St. Hierosme tout ce quartier commençoit beaucoup à dépérir, et il a escrit que dès lors on voyoit déjà tous ces monuments du paganisme s'éc[r]ouler d'eux mesme, en sorte que cette partie la plus considérable de la ville sembloit comme changer de place, une partie des habitants l'abandonnant pour passer de l'autre costé du Tybre, comme sy par un mouvement secret ils eussent voulu fuir ces lieux où estoit auparavant l'empire [p. 194] florissant du démon pour se ranger du costé du Vatican, où la sainteté du lieu commançoit déjà de les attirer. Movetur, disoit-il, urbs sedibus suis, tous ces lieux auparavant si fréquentés ne laissant plus de monuments et de vestiges que pour faire dire ce qu'un grand homme écrivoit de nos jours:

Roma fuit. Nequeo brevius te Roma perisse

Dicere quid brevius dicere Roma fuit.

Mais puisque nous nous trouvons ainsy au milieu de tant de ruines, ne nous sera-t-il pas permis de penser aux effets du temps qui n'a pas épargné ces masses prodigieuses de pierres et de marbre, qui sembloient deffier l'éternité par la durée qu'on s'en promettoit et qui n'ont pourtant servy que peu de temps à la vanité de ceux qui les ont fait bâtir? Que sont devenus ceux qui les ont habitées, et où est cette multitude nombreuse de gens qui estoient ordinairement à faire leur cour ou qui la recevoient dans ces quartiers où régnoit la faveur? Ne voyons-nous pas l'effet, qu'un peu d'expérience et de lumière devoit leur avoir appris, de l'inutilité de leurs occupations, et que tous leurs desseins n'aboutissa[ie]nt qu'à de fausses veues? Ils se trouveroient trompés dans la pensée qu'ils avoient de travailler à quelque chose de solide lorsque, par tant de fatigues qu'ils se donnoient, ils travailloient avec assiduité à l'établissement de leur fortune ou à celui de leur réputation. Car enfin, que leur [p. 195] reste-t-il de tout cela et de toute cette fumée dont ils ont si repu si longtemps leur esprit? Et que leur revient-il qu'on dise aujourdhuy, là estoient les Thermes d'Antonin, icy le palais d'Auguste, de ce costé-là estoit la maison de Ciceron, icy se tenoient les assemblées dont Pompée ou quelque autre estoit l'âme et le mobile, là estoit autrefois la chambre du conseil où tels et tels ont présidé? Car enfin la chambre et ceux qui s'y assembloient paroissant aujourdhuy les mesmes à nos yeux, et tous estant devenus la curée du feu ou des vers, il n'y a plus que ceux-cy qui, dans l'estat où ils sont se souciant peu qu'on prononce leur nom sur la terre, surviennent à leur malheur au néant d'un corps qu'on ne connoist

plus, quelque précaution qu'ils ayent prise par la durée de leurs tombeaux pour deffendre leurs cendres d'estre meslées parmy celles d'un misérable. On défie de les pouvoir distinguer. Ces lieux, qui estoient autrefois le théâtre du luxe et de l'ambition, donnent d'étrange[s] pensées lorsqu'on les voit changés en des restes si pauvres et si misérables pour leur utilité, qu'à peine en trouve-t-on qui puisse servir de retraite à autre chose qu'à des oiseaux sauvages et à des animaux vénéneux. Tout ce tumulte et ce fracas que fait ordinairement le concours de quantité de monde est banni de ces lieux autrefois bastis, ausquels ont succédé aujourd'huy des monceaux de ruines, une campagne déserte et des champs désolés, dont quelques particuliers ont taché avec peine de changer la sécheresse en quelques jardins, où l'art ne peut presque vaincre la sterilité de la nature. [p. 196] Ce silence d'hommes et d'animaux me* [*ne] faisoit un jour penser à l'indifférence avec laquelle un jardinier que je voyois revenoit de ces cendres des sénateurs, des consuls et mesme des empereurs, meslées comme elles sont parmy la terre et le fumier d'une couche qu'il préparoit. Sont ce[ux]-là, disois-je, les cendres de ces grands hommes, de ces hommes si hautains et si fiers qui gouvernoient tout le monde et du gré desquels dépendoit la félicité de tant de millions d'hommes et de tous les peuples de l'univers? Est-il possible qu'on ne trouve pas une âme dans des lieux où les basiliques et autres édifices publics, tout grands et tous spacieux qu'ils estoient, se trouvoient encore ordinairement trop petits et trop resserés pour y recevoir tant de monde qui y accour[ai]ent de toutes parts? Ces pièces chancelantes et qui sont prestes de se détacher du corps de ces anciens bastiments me sembloient marquer par leur chute une image de nostre vie qui est toujours à la veille de nous quitter. Il me sembloit qu'à voir ainsy ces morceaux suspendus en l'air, chargés de méchants arbrisseaux qui ne font encore qu'avancer leur ruine, ils nous disoient, "Vous, qui au milieu de tant de foibles et de misérables restes de ces anciens palais dont nous avons fait partie paroisse[z] etonnées, vous dont* [*dans] l'admiration n'est point sans estre meslée d'une secrette horreur que nous inspirent ces lieux affreux par leur chaos [p. 197] sans ordre et sans figure et devenus comme destinés à la retraite des esprits d'enfer, apprenez que tout passe de la sorte et que quelque<s> industrieuse qu'ait pu estre l'ambition et la vanité, leurs ouvrages n'ont pu longtemps combattre contre le temps." Il en a fait son jouet et s'il en laisse des restes, ce n'est que pour servir de mépris et d'instruction aux hommes qui doivent tirer du passé des leçons pour l'avenir, n'y ayant personne qui à la veue de cette désolation ne doive se récrier:

Quis Romam in media quaeret? En age Romam.

Haec vetus in nostra tota sepulta jacet

Nec quicquam superest quam quas mirere ruinas

Tempore quodque mori vivere morte queat.

Je n'ay pas dessein de pousser plus loin ces réflexions, mais j'ay trouvé les vers de Janus Vitalis si beaux et pleins* [*plus] de sentences qui renferment tant de belles vérités que je ne puis me dispenser de les rapporter dans ce lieu. Car, faisant paroistre l'étonnement où l'on doit estre de trouver si peu de chose de Rome dans Rome mesme, de voir tant de prodigieux bastiments renversés ou qui, restant encore comme des carcasses décharnées, ne laissent pas dans ce pitoyable état de conserver je ne scais quoy de fier et de majestueux, il fait réflexion, comme j'ay

dit au commencement sur le Tybre dont les eaux, malgré leur mouvement continuel, ont subsisté jusqu'à présent sans changer, lorsque des masses énormes de pierres, entassées les unes sur les autres et qui devoient estre le symbole de l'éternité, n'ont pu subsister longtems pour nous faire voir que, un secret de la providence de Dieu mesme, immota labascunt. Voicy donc ce qui'il dit:

Qui Romam in media quaeris novus advena Roma

Et Romae in Roma nil reperis media

[p. 198] Aspice murorum moles praeruptaque saxa

Obrutaque ingenti vasta theatra situ

Haec sunt Roma. Viden velut ipsa cadavera tanta

Urbis adhuc spirant imperiosa minas.

Vicit ut haec mundum enixa est se vincere vicit

Et te non victum ne quid in orbe foret.

Nu[n]c eadem invicta Roma illa invicta sepulta est

Atque eadem victrix victaque Roma fuit.

Albula Romani restat nunc nominis index.

Quin etiam rapidis fertur in aequor aquis

Disce hinc quid possit fortuna. Immota labascunt

Et quae perpetuo sunt agitata manent.

On peut pardonner cette digression un peu longue mais qui n'est encore qu'un abrégé tout concis des pensées qu'on ne peut guères s'empescher d'avoir quand on se rencontre dans ces lieux.

[p. 207] Auprès de cette église de Ste. Catherine [dei Funari] estoit la tour autrefois appellée des oranges. La place des Capisucchi est voisine de ce lieu. C'est là où est l'église de Ste. Marie surnommée in* [*un] Campitelli qui a esté donnée aux pères de la Congrégation<s> de la Mère de Dieu. Cette église qui n'est pas encore achevée sera magnifique. Le Cardinal Pierre de Damien en fait mention comme d'une des plus dévotes de Rome. La famille des Capisucchi y a fondé deux riches chapelles en patronage laïc et le père Capisucchi, aujourd'huy cardinal, en tient une en commande par permission du Pape Alexandre septiesme. [C]'est celuy qui l'a fait rebastir et y a fait mettre l'image miraculeuse de la St.e Vierge qui ayant esté auparavant [p. 208] in porticu fait que cette nouvelle église est appellée de Ste. Marie in Porticu in Campitelli. Le desseing est du Cavalier Rainaldi. On y trouve néanmoins quelque chose qui tient du chaos et de la confusion, cette église n'estant pas assez grande pour y avoir fait entrer tant de colonnes qui blessent la veue par la nécessité où l'on est de les voir de près. Et c'est une chose dont on ne devoit ce semble user que quand il y a des allées pour accompagner la nef de l'église qui forment ces colonnes. Car sans cela il n'y a pas de doute que les pilastres n'ayent beaucoup plus de grace, n'embarassant point la veue qui se perd ordinairement parmy toutes ces colonnes. La façade de l'église est fort belle. Le grand autel est du desseing d'un maltois. Les Capisucchi avoient donné celuy qu'on a osté pour estre d'une façon gotique, qui ne s'accorde pas avec les ornements modernes dont on se sert aujourd'huy.

L'on voit dans une chapelle voisine du grand autel un tableau de St. Joseph de Mr.

Mignard dont on garde à Rome plusieurs tableaux qui sont estimés entre ceux des meilleurs maistres et qui, joints à ceux du Poussin et aux grands desseins de Mr. Le Brun, qui est aujourd'huy le Prince de l'Académie des peintres de Rome qu'eux-mesme ont choisi, font que la nation françoise est sur un pied en ce pays des beaux arts de gens qui excellent dans tout ce qu'il leur plaist [p. 209] d'entreprendre. Je dois dire à l'occasion de ces peintres françois ce que la libér[ali]té du Roy et le goust qu'il a des belles choses luy a fait faire dans Rome. Les François y ont un palais où est une academie de peintres, d'architectes et de sculpteurs qu'on y envoie de France pour estudier en ce lieu et se perfectionner dans ce qu'ils ont déjà commencé d'apprendre à Paris. Leur nombre est fixé et ils vivent tous ensemble aux dépens du Roy qui outre leur entretien leur donne encore de grands appointements. Le temps qu'ils doivent estre à Rome estant expiré, on les fait revenir en France afin de faire place à d'autres qu'on envoie pour la remplir. Ainsy fourny-t-on le Royaume de gens dont quelques uns ne cedent à aucun maistre d'Italie dans ces arts. Le Sieur Erard, egallement entendu dans la sculpture, peinture, et architecture, a soin de cette académie dont il est comme le préfet, avec mille escus d'appointements que le Roy luy donne. Tout ce qu'il y a d'antique dans Rome a esté modellé en plastre qu'on a mis dans une grande salle où ceux qui ne veulent pas copier sur les originaux mesme travaillent et estudient. Il y a deux maistres, l'un d'anatomie et l'autre qui enseigne ce qui est nécessaire des mathématiques pour se perfectionner dans ces arts. Cet établissement soutenu des soins et de l'application qu'il faut pour le rendre utile sera une des choses qui nous retiendra d'avantage auedans du Royaume sans avoir besoin de passer [p. 210] chez les estrangers pour y estudier. J'y ay vue travailler à des statues et à des bustes qu'on devoit envoyer en France à qui il ne manquoit rien de la beauté des originaux qu'on copioit que leur antiquité pour leur ressembler en toutes choses.

[p.237] Aux environs de là est une vigne du Prince Just[in]ianni. Il me semble que c'est où j'ay lu une inscription que je veux bien rapporter icy pour y faire voir, à la honte des femmes d'aujourd'huy qui ne trouvent de plus mauvaises heures que celles qu'elles passent dans leur famille, quelles estoient les quallités que les pajens mesmes ont estimées dans les femmes de leur temps. C'est d'une epitaphe dont voicy les mots

Hic sita est Amygone Marci optima et pulcherrima

lanifica pia pudica frugi casta domisedia

Je crains fort que cette femme payenne avec ses bonnes moeurs [p. 238] sans la foy, et les femmes chrestiennes de ce siècle avec leur foy sans les bonnes meours ne soyent toutes égallement traitées en l'autre monde. Si les relations des pays étrangers faisoient mention des femmes sur le pied de liberté où elles vivent aujourd'huy la plus part en France, on doute<s> ou de la vérité de l'histoire ou de celle de leur religion et de leur créance. Mais je laisse toutes ces réflé[c]tions pour reprendre le fil de ma description.

[p. 258] Comme cette église est toute environée de maisons quoy qu'ait pu faire

Alexandre septiesme elle est [p. 259] toujours obscure. Tout ce qu'il a pu gagner a esté d'y faire un portyque du desseing de Pietre de Cortonne qui la joint à deux ailes qui font un assez bel effet et tient quelque chose de l'antique. Ce pape s'interessoit à l'ornement et à l'embellissement de cette église à cause d'un Augustin Chigi qui y a fait faire une chapelle dès l'an 1519, au quel temps cette famille estoit déjà fort puissante comme il paroist par le palais de la Lungara dont nous avons parlé. Ce Pape Alexandre 7.e avoit fait escrire ces mots en gros caractère[s] dans la frise du frontispice de cette église: ORIETVR IN DIEBVS EIVS JUSTITIA ET ABVNDANTIA PACIS ALEX P VII. Le gouvernement de ses neveux n'estant pas au gré de tout le mond, fit qu'à l'occasion de l'attentat commis contre la personne de Mr. l'Ambassadeur de France et de la guerre qu'on vit à la veille d'en naitre, un quidam* [*quidant] ajouta un M au mot ORIETVR et fit ainsy qu'on lut pendant quelques temps MORIETVR IN DIEBVS EIVS JVSTITIA ET ABVNDANTIA PACIS ALEX PAPA VII.

[p. 263] La place Navone appellée anciennement Circus Agonalis est une des belles choses qu'on puisse voir dans Rome. Cette place n'est pas tout à fait régulière, estant beaucoup plus large à un bout qu'à l'autre et sa longueur excédant de beaucoup sa largeur. Elle servoit autrefois à des courses de chevaux appellée equirié et il y a bien de l'apparence que les naumachies ou combats de vaisseaux se faisoient en ce lieu, puis qu'aujourd'huy rien ne seroit encore si facile d'en donner le divertissement en rechaussant seulement de quelques pieds les environs de cette place qu'on peut en très peu d'heures inonder et la [p. 264] rendre un lac de six ou sept pieds d'eau de profondeur, tel qu'il est encore lorsqu'on bouche les égouts des fontaines qui sont dans la place. Elle s'emplit tellement d'eau que les gens de qualité qui y viennent en carosse y font un cours d'eau où leur carosse est par tout jusqu'aux portières et au moyeu* [*moyau] des roues. C'est une chose alors très belle à voir. Mais quelques gens de qualité voisins se trouvant incommodés du mauvais air qui reste après que cette place a esté ainsy détrempée leur a fait obtenir depuis peu qu'on eut a ne plus l'inonder. Comme ces lieux de représentations publiques estoient ordinairement entourés de maisons de débauche, St.e Agnès fut conduite icy pour y estre violée et ce lieu infame est celuy où l'on voit aujourd'huy la magnifique église qui porte le nom de cette sainte et dont je va[i]s parler quand j'auray fait remarquer la majesté de cette place. Elle a toujours esté estimée l'endroit de Rome le plus beau. C'est où, le mond abondant aujourd'huy en foule de toutes parts, on se croit à certaines heures estre à Paris. Quantité de marchands qui tiennent la plus grande partie de cette place, quelques magnifiques palais qui ont ou leur veue ou leur façade de ce costé-là, le cours qui s'y tient tous les jours, les assemblées de gens qui s'y viennent promener font que cette place a toujours esté mise au rang des choses qui rendent Rome une ville considérable. Cependant on peut dire que ce n'estoit [p. 265] rien auparavant Innocent X.me qui l'a rendue régulière, y ayant avant le temps de son pontificat des maisons qui avançaient qu'il a fait alligner. Le palais des Pamphiles qui, avec l'église de St.e Agnès, tient la moitié d'un costé de cette place ajoute encore beaucoup à sa beauté. Mais rien au monde n'est si superbe que la fontaine qui est au milieu. Tout ce que les

anciens ont fait en ce genre et tout ce qu'on peut voir par tout ailleurs n'approche point de cet ouvrage. Il n'est pas croyable la quantité d'eau qui en sort de toutes parts, et on ne sçait où on en peut tant prendre pour en fournir incessamment comme elle fait en si grande abondance et en quelque saison que ce soit. Le dessein est également hardy et extraordinaire. C'est un gros Rocher sur lequel sont appuyées quatre grandes figures de marbre blanc qui représentent les quatre plus grands fleuves des quatre parties du monde, sçavoir le Nil, le Danube, le Gange, et la Rivière de la Platta. Le Nil a esté fait par Antonio Fancelli, le More est du Francesco Baratta. Celuy qui tient une rame est de Claude le François et la quatriesme figure est d'Antonio Raggi. Toutes ces figures sont gigantesques et proportionnées au rocher sur lequel elles s'appuyent. Ce sont des pièces achevées. Ce rocher paroist estre ouvert et il en sort d'un costé un hyppopo[t]ame ou un cheval de mer qui est en action de nager, et de l'autre costé est un lion qui vient boire dans le bassin de cette fontaine. Sur la cime de ce marbre [p. 266] est élevé un obélisque extrêmement haut chargé d'hiéroglyphes égyptiens auquel tant de belles choses ne servent que de piedestal. D'entre plusieurs fentes qu'on a faites exprès dans ce rocher sortent de grandes nappes d'eau qui en jettent une abondance si prodigieuse et d'une force si grande que le bassin de marbre granite tout grand qu'il est la répend tout au tour par dessus les bords faisant presque une nappe d'eau entière. On doit ce rare ouvrage qu'on ne se lasse point de considerer aux soins du Chevalier Bernin, qui s'est par là remis en grace auprès du peuple indigné d'ailleurs contre luy.

Cette fontaine si extraordinaire efface et fait presque négliger celle qui est au bout de la place du costé du palais des Pamphiles, qui néanmoins mérite d'estre estimée la plus belle qui soit dans Rome après celle dont je viens de parler. Le Neptune et les Tritons qui sont tout de marbre sont des pièces achevées dans leur manière et jette aussy une fort grande quantité d'eau. Enfin la fontaine qui est de l'autre bout de la place en allant à S. Appolinaire donne aussy de l'ornement à cette place qui se trouve ainsy enrichie de trois fontaines, dont celle du milieu seule suffiroit pour la faire admirer.

Cette place sert à plus d'une chose. Les juifs y tiennent leur marché et ils n'ont point de honte d'exposer dans un lieu aussy majestueux des guenilles et des chiffons que d'autres qu'eux ne voudroient pas avoir ramassés. Ils font pourtant argent de tout <de> ce vil étalage [p. 267] [qui] leur sert au moins d'enseigne pour achepter, s'ils ne peuvent rien vendre, et tacher de façon ou d'autre de tromper ceux avec lesquels ils ont affaire. Ces misérables n'ont pas levé leur boutique, qu'il leur est aisé d'emporter, qu'on voit en leur place d'autres petis marchands de menues denrées* [*danrées] ou bien quelques charlatans qui sont une autre espèce de gens qui ne vivent encore que de leur industrie. Il est assez plaisant d'en voir qui sont montés sur des chaires à bras fort élevées à costé desquelles leur[s] drogues sont attachées et c'est de cette manière et avec ces théâtres ambulants qu'ils vont chercher le monde qu'ils voyent cantonnés, tantost dans un endroit de cette place, tantost dans un autre, pour se former une auditoire à leur gré. Il y en a souvent trois ou quatre à la fois assez voisins les uns avec des autres, et celuy-là est toujours le mieux écouté qui fait entrer dans son discours ou plus de tabarinade ou qui parle avec plus de force et d'estendue de voix. Ceux qui n'ont pas les poulmons si forts y suppléent en

faisant des discours d'éloquence à leur mode, et j'en ay vu (car le logis où j'estois ayant veue sur cette place, comment eusse-je pû me dispenser au moins de les entendre?) j'en ay vû, dis-je, qui venant chargés de plusieurs volumes grecs et latins autorisoient ce qu'ils débitoient à cette populace ignorante de quantité de passages qu'ils n'entendoient pas eux-mesme et où il n'y avoit ny rime ni raison, ce qui ne laissoit pas de faire tellement d'impression sur les auditeurs que cela faisoit désertter les autres qui ne passoient auprès de ces docteurs de place publique que pour des saltinba[n]ques, des jongleurs et des charlatants.

Les dimanches [p. 268] [et] les festes ces messieurs font place à de certains prédicateurs qui viennent parler au peuple avec un zèle soutenu d'une voix capable seule de les convaincre ou du moins de les étonner. Cela se fait avec quelque utilité et tel va les entendre ne sachant que faire qui en revient touché. La prédication finie, le prédicateur entonne les litanies et, faisant marcher une crois devant luy, il mène tous ses auditeurs en procession dans quelque chapelle où la plus grande partie s'arreste pour y prendre la discipline. Ces manières qui n'auroient pas de cours en France ont leur succès en Italie, et l'on doit en partie aux gens de bien qui ont la patience et la force de présen[t]er ce menu peuple l'instruction qu'on auroit de la peine autrement à leur donner, l'usage des prosnes estant fort rare en Italie et n'y ayant rien de moins fréquenté que ce qu'on appelle les messes de paroisse. Je ne veux rien dire de tout ce qu'il y auroit à remarquer sur cela qui n'est pas de mon histoire. Seulement diray-je en passant que ces sortes de prédicateurs qui se sont dans les rues et où le hazard seul conduit un auditeur sont presque l'unique bonne oeuvre que le peuple fasse. L'après-diné des jours de festes on scait peu ce que c'est que d'aller entendre vespres de dessein. S'il se rencontre quelque feste dans une église on y va tout au plus faire un moment de prière et cela joint à une basse messe fort courte et qui n'impatiente personne est tout ce qu'on [p. 269] donne à Dieu de cette journée qui luy appartient et qui luy est destinée toute entière. Il semble qu'on ait pour les paroisses un sentiment qui tient du mépris. Aussi ne s'apperçoit-on pas qu'il y ait des églises qui portent ce nom dans Rome, et quoy que la plus part soient mesme entre les mains des religieux, on ne scait presque où est l'autel et la paroisse on n'y offre point dans la plus part de pain beni. On n'y chante pas mesme de grande messe, et toute la fonction des curés, soit reguliers, soit séculiers, est comme renfermée à communier à Pasque leurs paroissiens avec des billets qu'ils apportent pour savoir si quelqu'un n'avoit pas manqué à ce devoir, et de plus à leur administrer les sacrements à la mort. A cela près les curés les voyent rarement dans leurs églises. Il peut y en avoir quelqu'une où le curé, se distinguant des autres dans sa conduite de pasteur, rangera davantage son peuple aux devoirs de bons paroissiens, mais encore cela n'approche-t-il pas de l'exactitude et de l'édification avec laquelle on voit les paroisses desservies et fréquentées à Paris et dans la plus part des bonnes villes de France.

Mais c'est trop m'écarter des bornes de la description d'une ville. J'ajouteray donc que cette Place Navone est aussy le rendezvous de tous ceux qui cherchent des nouvelles, comme il n'y a point de peuple au monde affamé d'en sçavoir comme on est à Rome. Aussy les troupes de novellistes sont fort nombreuses par tout; on ne [p. 270] scauroit s'imaginer combien les romains sont ardents pour le party que l'honneur ou le hazard leur a fait prendre, et quand ils se

sont une fois déclarés françois, allemands, ou espagnols, leur zèle pour le party les mène jusqu'à la folie. Un vendeur de café et de chocolate, sans estre né sujet du Roi ny par autre motif que par fantaisie, n'eut pas reçu chez luy un homme qu'il n'eust pas crû estre françois d'inclination, et on m'a nommé un certain qui pour chaque entreprise que faisoit le Roy faisoit autant de neuvaines de son costé pour l'heureux succès de ses armes qu'il demandoit à force de jeûnes et de disciplines. C'est cet entestement qui les porte à ces grandes gageures qu'ils font sur le succès ou d'un siège ou d'une campagne qui des deux partis y aura l'avantage. On a eu le plaisir de voir pendant les conquêtes du Roy les Italiens de faction ou d'inclination espagnolle très mortifiés et ne scavoit quel tour donner aux nouvelles qui leur venoient de toutes parts du méchant estat de leurs affaires. On les entendoit quelquefois nier fièrement la nouvelle, ou quand elle estoit tellement devenue commune qu'ils ne puissent douter du fait, ils avoient recours à de chétives deffaites comme de dire que la bonne fortune de la France ne dureroit plus que fin mois, que les François n'ont pas toujours eu le Ciel si favorable, qu'ils doivent se souvenir des règnes de Phillipe second [p. 271] et de Charle quint, qu'ils prennent les places autant par force d'argent que par celle de leurs armes, qu'ils ne seront pas encore longtemps en estat de continuer la guerre faute d'hommes et de finances, qu'ils ont nouvelles certaines d'une partie que l'on trame secrettement et qui ne peut réussir qu'en laissant prendre au Roy des places qu'on scauroit bien sans cela deffendre autrement, et mille autres contes semblables dont ils adoucissent leur chagrin et que la suite a fait voir estre ridicules et mal pensé. En voilà assez pour ce qui se passe dans la place.

Il faut donc entrer dans l'église de St.e Agnès pour voir de nouvelles beautés. Elle n'est pas grande ni spatieuse mais on peut dire qu'il est impossible de rien ajouter à sa somptuosité et à sa magnificence. Elle est toute incrustée de marbre au-dedans et les bas-reliefs en sont si grands que l'on peut dire que leur richesse diminue en quelque façon de leur beauté. La figure de l'église est une croix grecque. Le fonds est tout de stuc doré. L'architecture en est très agréable. Cependant l'alliage qu'on a voulu faire de l'ouvrage de deux architectes, scavoit du Cavalier Rainaldi et du Cavalier Borromini*, [*Parominei] qui avoient des goûts et des manières entièrement différentes et opposées, font trouver quelque chose dans le corps de cette église qui ne contente pas tout à fait ceux qui, aimant mieux une architecture [p. 272] plus simple mais dont les membres sont bien réguliers et bien entendus, n'approuvent pas cent petites sinuosités et inflexions qu'on fait faire à des membres qu'on devoit ordonner d'une manière moins embarrassée. Le premier bas-relief qu'on rencontre en entrant dans l'église représente un St. Alexis qu'un pape reconnoit par une lettre qui decouvre qui* [*quel] il estoit. Cet ouvrage est de Francesco Rossi. La sainte qui est de relief de marbre est d'Ercole Ferrata. L'autel voisin du grand autel a aussi un bas-relief du mesme Ferrata qui représente le martyre de Sainte Emerentienne. Les sculpteurs et bas-reliefs du grand autel sont de Dominico Guidi. La Ste. Cécile est un bas-relief d'Antonio Raggi. Melchior le Maltois avoit commencé l'histoire de St. Eustache, mais sa mort a obligé le mesme Ferrata de l'achever. Les angles du dome ont esté peints de la main de Batista Gaulli, appelé le Baciccio* [*Bachusze], qui excelle dans le coloris et dans la force qu'il donne à cet[te] sorte de figures. Ciro Ferri, qui travaille maintenant des

mieux, a peint le dedans du dome. La sacristie seroit ailleurs une église que l'on viendroit voir par curiosité, [p. 273] tant elle est riche et magnifique. Elle est du desseing du Boromini et tout le fond est peint de la main de Paul de Pérouse, élève de Pierre de Cortone.

Le frontispice de l'église est du mesme Boromini qui a eu soin aussy du corps de l'église qui est au-dessus de la corniche, le desseing général estant comme j'ay dit du Cavalier Rainaldi, qui en estoit demeuré à cette corniche. Ce frontispice a quelque chose de gay; mais quoy qu'on ne se puisse pas plaindre qu'il soit chargé d'un trop grand nombre d'ornemens, le Boromini, qui a toujours cherché de s'écarter de la simplicité régulière de l'antique, y a tant fait de tourner et de retourner de lignes convexes et concaves que la veue qui se fatigue à trouver là-dedans de la suite n'est pas tout à fait contente, quoy que d'abord il y ait dans cette manière un* [*ou] je ne sçais quoy qui surprend et qui empesche de l'improver entièrement. Ces sortes d'ouvrages sont d'une grande dépense pour ceux qui les font faire et d'une prodigieuse estude et de fatigue d'esprit pour celuy qui les entreprend. J'aprehenderois à la fin que quelqu'un qui avoit ce mesme goust et suivroit cette manière ne la fit dégénérer en architecture capricieuse qui nous fit bien tost rentrer dans quelque chose qui ne voudroit guères mieux que le gotique dont on a eu tant de peine à sortir.

Le palais des Pamphiles est encore du mesme Boromini, et l'on ne peut [p. 274] nier qu'il ne soit d'une beauté comme il est d'une grandeur extraordinaire. Surtout l'entrée en est très belle, et les ordres de pilastres qui montent jusqu'au haut font très bien pour porter le spacieux Belvédère qui est au-dessus de ce palais.

Il est inutile de parler des ornemens qui sont au-dedans, à moins de vouloir faire mention des statues et des tableaux qui, se trouvant* [*trouvent] aussy dans les autres palais, rendroient le récit qu'on en feroit importun.

L'église de St. Jacques des Espagnols a une entrée sur cette place, et ce qui paroît assez bizarre est qu'elle se trouve derrière le grand autel, qu'il leur seroit fort aisé de transporter vers l'autre bout de l'église, qui aussy bien n'a qu'une chétive entrée de ce costé-là. Cette façade du costé de la place a de la beauté. L'église au-dedans n'a rien de beau et est fort obscure. Cependant il s'y trouve des tableaux d'un grand prix. Dans la chapelle qui est à main droite en entrant du costé de la Sapienza est un tableau de l'Assomption assez estimé, mais surtout des peintures de la voute qui sont du Perin del Vaga sont considérables. La Résurrection de N.S. et les peintures qui sont à costé sont de Cesare Nebbia. La voute de cette chapelle est de Baltasar Croce de Bologne, qui a aussy [p. 275] fait les peintures à fresque qui sont au-dehors sous la nef. On voit une teste de marbre au tombeau voisin de la sacristie qui est un ouvrage du Cavalier Bernini. Les figures de marbres de N. S., de la Vierge, et de S.te Anne sont de Thomas Boscoli. Dans la chapelle qui suit est un tombeau de St. Pierre et St. Paul de Jules de Plaisance. Le tableau du grand autel est de Girolamo Sermoneta. La chapelle de St. Jacques est de l'architecture de Sangallo et* [*de] la figure de marbre de ce s[ain]t est du célèbre Sansovin. Les peintures qui sont aux costés de cette chapelle sont d'un Pellegrino de Modène, élève de Raphael, qui est un de ceux qui a le mieux imité sa manière. La chapelle de St. Diego a un tableau de ce s[ain]t, et aux costés un St. Pierre et St. Paul avec ce qui est au-dessus de la

corniche sont toutes peintures de la main du célèbre Annibal Carache, et le reste est de ses illustres élèves Francesco l'Albano et Dominico Zampieri appelé le Dominichin. Le St. Jacques et le St. Michel sont de Marcello Venusti. La sacristie y est fort belle et la voute en est peinte à fresque par Fontebuoni. L'hospital des Espagnols qui joint à cette église n'est qu'une maison particulière et fort reserrée, garnie de lits pour y recevoir les pellerins Espagnols.

On voit vis-à-vis de la face de l'église vers la place [p. 276] des monceaux d'oranges et de citrons qu'on apporte du Royaume de Naples et qui sont d'une grosseur monstrueuse. Il y en a quelque[s] fois de tellement bizarres dans leur figure que les uns représentent de gros limacons, d'autres des choux, d'autres des peroquets; et cette variété de figures y attire des peintres qui les dessignent comme des jeux de nature fort curieux à conserver.

Le Collège de la Sapienza est un des plus anciens de Rome et celui où s'assemble ce qu'on appelle le corps de son université. Il y a plusieurs professeurs et, entre autres, ceux de théologie ont eu parmi eux de très grands hommes. Un pape avoit dessein de faire que ces professeurs fussent tirés de trois des plus célèbres universités du monde, de Paris, de Louvain et de Salamanque, et d'attacher pour cela à cette profession des appointements et des honneurs qui la fit rechercher des plus scavants hommes de ces trois états. Les autres professeurs, soit de droit ou en médecine, ont aussy leur mérite. Cependant, ils ont peu d'écoliers, l'Etude de Bologne attirant presque tous ceux qui veulent se rendre capables à cause de l'exercice qui y est plus exa[c]t et plus fréquenté.

Ce collège est magnifiquement basti. Eugène quatriesme l'avoit commencé, [p. 277] mais le Pape Alexandre septiesme qui a donné partout des marques d'une âme grande a mis ce college dans la beauté où on le voit aujourd'huy. Il y a employé le Chevalier Boromini à faire tout le dedans. Grégoire 13.me et Sixte V.me avoient commencé la face qui est sur la rue. Il y a quelque chose d'un peu plat, mais ce n'est que pour surprendre d'avantage lorsqu'on est au-dedans de la cour. Il faut advouer que le Boromini s'est surpassé dans ce qu'il a fait en ce lieu, et on ne peut pas luy oster la gloire de marquer de l'esprit dans tout ce qu'il invente dans l'architecture. L'église qu'il y a basti paroist estre toute faite et particulière pour un lieu d'étude. Cette manière d'amphitéâtre qu'elle représente au-dehors et* [*est] cette pyramide** [**miramide] autour de laquelle est une couronne tournée en viz qui meine jusqu'au sommet forme un escalier qui semble convier ceux qui se rendent illustres par les lettres d'y monter pour les conduire jusqu'au sommet de la gloire dont tout ce dôme est un symbole. Il est fort riche; les membres d'architecture y sont fort recherchés.

Alexandre septiesme a fait faire la bibliothèque comme on la voit aujourd'huy. Elle n'est pas si grande à beaucoup près que celle de St. Victor à Paris, mais elle est plus [p. 278] magnifique pour les armoires. Car quant aux livres l'on sçait qu'en Italie les plus beaux n'y sont reliés qu'en parchemin, ceux qu'on y voit couverts de veau estant des relieures venues de France. Cela diminue beaucoup de la beauté d'une bibliothèque, et fait que les livres y sont bientost corrompus et gastés. Celle-cy de la Sapienza dont je parle est publique et on y donne des livres à lire à qui en demande. La presse y est grande à certains jours, mais cela ne dure pas. Au

reste on doit considérer les chambranles et les ornements des portes et certaines croisées pour lesquelles le Boromini avoit un talent tout particulier, si ce n'est qu'il charge quelque fois un peu trop le haut en égard à la foiblesse du pied qu'il donne à ces sortes d'ouvrages.

La douanne du vin est le fonds sur lequel on prend les appointements des professeurs, ce qui la fait appeller la dogana del studio. Elle ne se leve que sur les vins estrangers qui entrent dans Rome, pour lesquels on paye dix-huict baiques par baril. Le recteur de ce college est ordinairement pris d'entre les Auditeurs Consistoriaux, qui sont douze en tout et on[t] droit de faire des docteurs en droit, en théologie, et en philosophie. Car pour ceux de [p. 279] médecine, ce sont eux mesmes qui aggregent d'autres docteurs à leur faculté. Il y a un très grand nombre de professeurs dans ce superbe collège qu'on ne peut appeller que des regents ad honores pour le peu de leçons qu'ils sont obligés d'y faire. Car outre tous les j[e]udys de l'année qu'il y a vacance ou congé, à chaque cavalcate, entrée d'ambassadeurs, création de cardinaux, chaque jour qu'on tient consistoire public, ou que quelque auditeur de Rote ou avocat consistorial soutient publiquement pour estre examiné, le collège est fermé. Il y a de plus des vacances réglées depuis le douze decem[bre] jusqu'au landemain des Roys, après quoy sont les vacances du carnaval, qui commencent huit jours après et durent trois semaines. Celles de pâques durent encore près d'un mois. On prend aussy vint jours dans le moi de may pour se purger, et depuis la fin du mois de juin sont les grandes vacances qui durent jusqu'au dix-huict octobre. Il y a apparence que les escoliers qui sont scavants dans cette université y portent plus de science qu'ils n'y en apprennent. Il y a néanmoins quatre professeurs en droit civil, quatre autres en droit canon, sept en medecine, quatre en philosophie, un en logique, deux en theologie, un interprète de l'écriture sainte, un autre sur les controverses [p.280] et un autre pour l'histoire ecclésiastique, quatre pour les langues orientales, un pour les mathématiques, un pour les lettres humaines, un pour la chirurgie, ausquels il faut joindre le collège des douze médecins dont le doyen, appelé le proto-medico, qui a des droits à prendre entre autres sur les saltimbanques et les charlatants, qui sçavent de leur costé faire valoir et se parer de la permission qu'ils ont de ce médecin comme d'une approbation authentique du mérite de leurs drogues. A chaque ouverture du collège on fait tous les ans dans l'église une harangue latine après laquelle les proffesseurs vont renouveler entre les mains du cardinal camerlingue le serment qu'ils font de ne rien enseigner que de conforme aux sentiments de l'église catholique romaine.

[p. 283] Le Cabinet de Todini est une des choses des plus divertissantes et des plus curieuses qu'on voye à Rome. Il est en ce quartier della Ciambella. Il y a deux horloges, en l'une desquelles est un pellerin à genoux disant son chapellet et qui laisse tomber un gros grain pour marquer les heures, et de moindres grains pour marquer les quarts. L'autre a deux sentinelles qui du haut d'une tour frappent les heures. Mais ce qui est de plus surprenant est que cette horloge marquant les heures, les jours, les mois, et les périodes de la lune, on n'entend le mouvement d'aucunes des roues nécessaires pour cette machine. Cependant celle-là n'est rien en comparaison de deux autres dont l'une est la représentation de l'histoire fabuleuze de

Polyphème qui pour attirer Galatée joue d'une musette d'une manière surprenante. L'autre machine sonante est composée de sept instruments séparés les uns des autres qui répondent tous aux mesme clavier d'épinette en sorte qu'on ne fait jouer de ces instruments, [p. 284] qui sont luts, tuorbe, viole, clavessin etc., que celui qu'on veut ou plusieurs ensemble. Il est louable qu'un particulier comme le S.r Todini ordinairement occupé à montrer à jouer de ces instruments ait voulu faire cette dépense où il a en mesme temps marqué tant d'esprit.

Après avoir veu le palais du Duc Muti dont la façade pour estre estroite est fort bien ordonnée et bien entendue, on ne peut assez admirer le magnifique palais du Cardinal Altieri qu'il a fait bastir de puis peu de temps. Ce sont deux grands palais qui forment une isle et sont si spacieux et si somptueux, qu'on aura un jour de la peine à croire qu'un cardinal qui estoit peu de temps auparavant un prélat d'un bien fort médiocre ait pû en si peu d'années achever ce que de puissants princes n'auroi[e]nt mesme osé entreprendre. Il y a deux cours qui communiquent l'un à l'autre et toutes deux sont si pleines d'ornements d'architecture qu'à cela près qu'ils ne sont pas de pierre, ce qui oste beaucoup non seulement du prix mais aussy de la beauté de ce bastiment, on voit peu de choses qui paroissent d'avantage. Cependant les dehors ne sont rien en comparaison des dedans, et on n'y peut rien souhaiter que de jour. Mais il est vray que plusieurs des appartements y sont si sombres que quelque soin qu'on ait pris d'en relever la beauté celle de la lumière qui leur manque fait [p. 285] négliger plusieurs de ces ornements. Il y en a quelques uns de plus clairs et ce sont ceux à la magnificence desquels on ne peut rien ajouter pour les peintures et pour les oeuvres. On y voit un bibliothèque nouvelle qui est assez nombreuse. Quelques appartements qu'on a voulu faire encore au-dessus ont tellement fait élever ce palais qu'il couvre un peu l'église des jésuittes dont il oste beaucoup de jour qu'il luy en reste assez pour la rendre encore très belle.

Cette église nommée le* [*la] Giesu, et qui estoit cy-devant appelée de l'Annociade, est une des plus belles de Rome. Elle n'est pas plus grande que celle qu'ils ont à Paris, mais le portail qu'a fait faire le Cardinal Alexandre Farnèze sur le desseing de Vignole et executé par son élève Giacome della Porta, tout simple qu'il paroît, est plus beau que celui de Paris, dont le mesme Giacome della Porta avoit envoyé le desseing. Celui-là n'est que de pilastres corinthiens mais l'ordonnance en est belle. Quelques uns ont pourtant trouvé qu'à le prendre en général il est un peu bas et camu[s], ayant beaucoup de largeur sur sa hauteur, qui est médiocre. Cependant, quoy qu'on en dise, il m'a semblé assez élevé; l'on eust seulement pû monter un peu plus haut le premier ordre qui ne paroist pas tout à fait proportioné à la hauteur du second. On n'y voit point tant d'ornements n'y tant de sculpture qu'à celui de Paris. Mais s'il n'y a rien qui arreste extraordinairement la veue, aussy n'y trouve- [p. 286] t-on rien qui la blesse. Le frontispice est tout de pierre de travertain, qui n'est pas une belle pierre à voir de près estant, comme j'ay déjà remarqué, brute et irrégulière, mais en ayant corrigé les deffauts elle est si dure qu'on ne l'estime gueres moins que le marbre mesme.

Le dedans de l'église est parfaitement beau. Elle ne paroist pas si haute que celle de leur maison professe de Paris, mais les ornements en sont bien mieux travaillés et entendus, la sculpture en estant fine et recherchée autant que le demande la grandeur de l'ouvrage. Le grand

autel n'a guères plus de façon que celui qui est dans l'une des croisée[s] de cette mesme église de Paris. Cependant il a une grace merveilleuse et, ne corrompant rien de l'ordre d'architecture qui règne autour de l'église, il forme avec tout ce corps ensemble une beauté qui ne se trouve point dans cette grande masse de colonnes dont on charge trop le grand autel de nos églises en France. Car on fait par ce moyen une partie qui n'est nullement proportionnée au tout. Cet autel a un tabernacle très riche et garny de pierres. [...]

[p.287] La chapelle de St. François X[a]vier qui est dans la croisée n'est pas encore achevée. Le S.r Negroni qui en fait la dépense prétend la rendre une des plus belles chapelles de Rome, et a destiné pour cela plusieurs milliers d'écus. Pietre de Cortone en a laissé le desseing. Carlo Maratti en fait le tableau. On vouloit qu'on commencast par la chapelle de St. Ignace, mais la dévotion du bienfaiteur a esté de faire son présent à St. François Xavier. [...]

[p.288] L'autel de <de> St. Ignace a un tableau qui représente ce s[ain]t qu'on estime beaucoup et qui est de la main du fameux Vandik. Il faut voir cet autel orné le jour de la feste de ce s[ain]t. Il semble qu'on y ait amassé toutes les richesses de l'orient, tant il y a de bustes de grandeur naturelle<s> et de vases meslés parmy un nombre extraordinaire de chandeliers et de figures d'argent ou de vermeil d'oré. Le corps du s[ain]t est sous l'autel, dont le rétable qu'on met au lieu d'un parement d'étoffe est tout d'argent. [...]

[p. 289] Le dôme de l'église est nouvellement peint de la main de Gaulli fort estimé comme j'ay dit pour cette manière. Les quatre figures qui sont aux angles du dôme sont peintes avec tant de force qu'elles paroissent tout en l'air, et afin que quelque chose d'extraordinaire put encore aider à tromper les yeux aux quels ces figures peintes paroissent de relief et entièrement détachées en l'air, le peintre en a continué les extrémités hors de[s] limites de la voute, en sorte que l'une ayant un pied, l'autre une teste, l'autre un bras qui exèdent l'étendue du lieu sur lequel on les croit dépeintes, on s' imagine aisement que tout le corps dont le contour est marqué par des couleurs enfoncés vole en l'air. C'est aussy luy qui travailloit à la voute que l'on dit estre achevé, et dont les équipages et les toilles m'ont empesché de rien voir. [...]

[p. 293] Cette église [de Ste. Marie d'Aracoeli] est desservie par de[s] cordeliers de l'observance. Leur demeure n'est qu'[u]n entassement de logis sans beaucoup d'ordre. Les cloistres en sont petits et chétifs. Mais si l'on monte à leur belvédère, c'est l'endroit de Rome d'où on en découvre mieux les beautés. Comme il est précisément au milieu de la ville et qu'il donne de toutes parts, aussy a-t-on le plaisir de voir d'un coup d'oeil tout ce qu'il y a de beau dans son encinte. Car pour la campagne, c'est comme j'ay dit un désert qui [p. 294] se ressent encore trop des mains des barbares pour y avoir rien qui puisse agréer à la veue, sinon de recouvoir des campagnes sans fin où l'on ne voit ny arbres, ny maisons. Mais pour le dedans de la ville, l'aspect en est surprenant. Ce qui rend cette veue si belle est que les maisons communes et ordinaires y estant chétives et très basses, on ne découvre que les palais et les églises. Cela fait que toute cette ville du costé qu'elle est habitée ne paroist de la qu'n amas d'une infinité de palais, la plus part isolés et detachés les uns des autres, et qui joints par l'oeil à tant de belles églises,

dont la plus part ont de majestueux dômes ou de superbes frontispices, forment un mélange agréable de tant de belles choses qui tiennent de l'enchantement.

Il y avoit dans cette maison [de Ste. Marie d'Aracoeli] deux bons religieux tous deux freres convertis mais d'une vie si retirée et si pénitente qu'ils estoient en réputation de saints. Je fus un jour voir l'un deux qui estoit espagnol. Il me parut un homme fort simple selon le monde mais fort élevé dans les discours qu'il tenoit de Dieu. Sa chambre estoit fort pauvre. La bonne opinion qu'on a de sa vertu fait que s'il sortoit il courroit risque (ce qui m'a-t-on dit est quelque fois arrivé) de ne pas rapporter sa robe aussy entière qu'elle estoit en partant du convent, de bonnes gens tachant souvent d'en couper, sans scrupule de dépouiller ainsy leur prochain.

Il a fait faire une chapelle, qui est à main droite au fonds de l'église, des aumones que luy envoyoit une dame espagnolle, qui l'a fait aller à Rome pour [p. 295] solliciter la canonisation d'un bienheureux Pierre de Soran. C'est une affaire qu'il n'est pas prest de finir.

[p. 298] Au milieu de cette place du Capitole est la fameuse statue équestre que les uns disent estre de Marc Aurele Antonin, les autres de Lucius [p. 299] Verus, les autres de Septimius Severus, que Paul troisieme fit transférer de la place de Latran où elle estoit au Capitole où on la voit sur une base du desseing de Michel Ange. Tout le monde avoue que c'est le plus bel ouvrage que l'on ait jamais veu dans ce genre. Le cheval est si beau et si bien fait et dans une attitude en mesme temps si naturelle et si noble, tout en un mot y est si achevé qu'on dit que les Venitiens ont offert d'emplier de sequins le ventre de ce cheval pour l'avoir. L'on dit que l'ouvrier qui le fit estant d'Athenes demanda qu'il luy fust permis de mettre le nom de son pays en quelque endroit, ce qu'on luy refusa; mais il sceut disposer tellement la crinière du cheval qu'estant veue de front en un certain sens on y voit une chouete très bien formée qui estoit le simbole des enseignes d'Athenes.

Quoy que cette rare pièce serve ordinairement de modèle pour les statues équestres, on pouroit pourtant, ce me semble, douter si ayant à l'imiter on ne pouroit pas y changer l'attitude du cheval en une autre plus naturelle et telle qu'ont nos chevaux dressez comme ils sont aujourd'huy. Car l'usage des brides avec les mords et les gourmettes sont comme on sçait d'une façon différente de celle des anciens qui n'usant point aussy destriers ny de selles estoient à cheval tout autrement que nous, et comme ils manioient moins bien leur chevaux dont ils n'estoient pas aisement les maistres on les représentoit dans une action violente et contrainte, les pieds fort élevés, [p. 300] avec un air toujours furieux et en cholère. Cela, dis-je, estoit bon alors, mais aujourd'huy qu'on sçait faire obéir les chevaux, on pouroit les représenter dans une autre action qui donnant de la grace au cavalier feroit en mesme temps paroistre le cheval ou faisant une passe, ou allant son pas, ou dans quelqu'autre attitude plus conforme à l'usage du siècle.

[p.309] C'est une chose surprenante de voir tant d'excellents restes d'antiquité que l'on découvre en descendant du Capitole. Tous ces monu<e>ments demi-enterrés semblent estre ainsy ensevelis pour ne pas tomber tout à fait. On rencontre l'Arc de Septim[i]us, un des

ouvrages de l'ancienne Rome des plus entiers et des plus riches pour les bas-reliefs. Tout rongé qu'il est par le temps, il retient encore une manière noble qui efface tout ce qu'on fait aujourd'juy de beau dans ce genre. Outre qu'il est tout de marbre, il y a quelque chose de si majestueux de près qu'on peut aisément juger par ce corps, desnudé comme il est de ses ornements, quelle estoit autrefois la magnificence Romaine de tous les arcs qui sont à Rome. Aucun n'approche en grandeur à celui que le Roy a fait faire à la Porte St. Antoine à Paris. Celui mesme de la Porte de St. Denis les égale en ce point. Mais il faut avouer que les bas-reliefs qui sont restés, soit dans cet Arc de Septimius, soit dans celui de Constantin ou de Titus, sont quelque chose de si rare et de si fini que, quand les nostres en approcheroient pour l'architecture, ils sont obligés de leur céder quant aux ornements et à la matière. Le Cardinal François Barberin, qui n'a rien épargné pour conserver au moins en* [*on] [p. 310] estampes ce qu'il prévoyoit ne se pouvoir pas conserver autrement, fit élever autour de cet arc une espèce de chateau de bois qui servoit d'échafaut au fameux Pietre de Cortone, qui a dessiné tous ces bas-reliefs. C'est d'après luy que Pietro Santi Bartoli, célèbre graveur, a fait les estampes de cet arc qui sont assez rares en France, d'autant qu'on ne pouvoit guères en avoir que par le présent que le Cardinal Barberin en faisoit à ceux qu'il honnoit de son amitié. Il est vray aussy qu'on ne peut rien avoir de plus beau, et que ces bas-reliefs estampés ne cedent en rien à ceux de la Colonne Trajane du mesme Santi Bartoli, dont nous parlerons cy-après. Cet arc paroît encore demy-enterré, quoy qu'il l'ait esté bien davantage avant le pontificat de Grégoire quinziesme, qui le fit fouiller pour en oster les décombres et qui avoit mesme dessein d'en dégager le pied et de l'environner d'un fossé avec une muraille comme on a fait à la Colonne de Trajan, si d'autres affaires ne l'eussent point fait penser à autre chose. M.r Suares en a fait la description, et ce qu'on doit principalement remarquer est que, dans les lignes qui composent l'inscription de cet arc, il y en paroît une plus enfoncée qui estoit autrefois chargée de lettres et de caractères qu'il semble qu'on ait arrachés et à la place desquels on ait substitué ces mots OPTIMIS FORTISSIMISQUE PRINCIPIBUS. On a de la peine à deviner ce qu'il y avoit [p. 311] auparavant. Quelques uns, et entr'autres M.r Auzout qui dans le séjour qu'il a fait à Rome s'est acquis une réputation qui l'y fait encore estimer un des scavants hommes du siècle, quelques uns, dis-je, ont cru que ces mots autrefois arrachés estoient le nom de Geta qui, estant devenu* [*devant] l'objet de la haine publique, receut dans les lettres de son nom le traitement que le peuple eut voulu faire à sa personne. Dans l'estampe que le Cardinal Barberin a fait faire il paroît sur cet arc un char de triomphe et des accompagnements qui n'y sont plus, mais que quelques medailles qu'on voit encore marquent y avoir esté autrefois. Je ne m'arrestera pas à expliquer l'histoire de ces bas-reliefs, n'ayant dessein que de faire seulement remarquer ce qui se présente aux yeux, et sur cela l'on peut examiner la délicatesse avec laquelle toutes les parties de cet arc sont couchées. La corniche en est très riche et jusqu'à l'architrave tout y est travaillé. Les arcades des portes sont pleines d'ornements et leurs impostes extrêmement bien finis.

[p. 318] Comme cette église estoit un ancien temple on y avoit tracé sur un des pans de

murailles et mesme sur le pavé le plan de l'ancienne Rome avec les édifices les plus considérables de ces temps-là. Quelques fragments qui sont restés de ce plan, que l'empereur Septimius avoit fait faire, avoient esté transportés au palais Farnèze et ne laissoient à les voir que le regret d'avoir si peu de chose d'un si grand ouvrage, qui eut epargné la peine de tant de scavants hommes qui ont travaillé et travaillent encore à donner quelques idées du vray plan de cette ancienne ville. Ces fragments s'estant trouvés meslés et entassés entre les murs de l'église de St. Damien et d'autres vieux monuments, parmy lesquels ces excellents restes estoient confondus, il n'y en avoit point de desseing que dans [un] manuscrit du Vatican que Fulvius Ursinus avoit laissé parmy quelques autres manuscrits qu'il donnoit à cette bibliothèque. Le scavant Bellori a creu devoir travailler sur ces mesmes fragments et suplérer, par les grandes connoissances qu'il a de l'antiquité, à plusieurs choses qui manquent tout à fait à ces fragments, ou qui n'y sont [p. 319] qu'à demy. Le peu<t> de pièces qu'on a p<e>u trouver, toutes brisées qu'elles sont, et rajustées et ordonnées comme on a pu, ne laissent pas de donner une grande idée de la majesté romaine par celle<s> de ses édifices. On y employoit quantité de colonnes, soit dans les bastiments publics, soit dans ceux des particuliers, et celuy par exemple qu'on appelloit Adoneum paroissoit une forest de colonnes, mais toutes si bien ordonnées que quelque grand qu'en fut le nombre, bien loin de former de la confusion, elles laissoient au contraire l'esprit charmé de cet amas d'architecture. Il y a plusieurs choses dont on peut profiter à la veue de ces fragement, que les notes curieuses et scaventes de Bellori rendent les plus utiles monuments que nous ayons de l'antiquité. Le Cardinal Massimi* [*Massini] les a fait mettre en estampe.

[p. 323] L'arc de Tite est tout de marbre blanc comme sont presque tous les antiques dont j'ay parlé jusqu'à présent. Il n'est pas si grand ny si majestueux que celuy de Septimius. Il y a néantmoins de très belles choses. C'est un ordre composite qui est d'autant plus rare, qu'on en voit peu d'exemples à Rome. Tout y est recherché et l'on a apporté une dilligence extrême à finir cet ouvrage. S'il y a beaucoup à proffiter pour ceux qui ne cherchent que ce qui y a de rare et de curieux dans l'architecture, d'autres y trouveront des monuments qui peuvent servir à l'histoire s[ain]te et profane. Tous les membres de la corniche sont d'une délicatesse admirable, et la frise est chargée de figures qui représentent en bas-reliefs plusieurs cérémonies qu'on y doit remarquer. C'est le premier et le plus ancien modèle [p. 324] que nous ayons de l'ordre composite et sy on scavoit l'employer aussy à propos et avec autant de grace qu'on a fait en ce lieu, on n'auroit pas sujet de se plaindre des abus qu'en font plusieurs architectes qui estropient tellement cet ordre par la liberté qu'ils donnent d'y ajouter de nouveaux ornements qu'ils l'ont rendu la chose du monde la plus pauvre et un pur chicotage. Les grecs ne s'en sont point servis, au moins n'en a-t-on point de règles tirées d'eux dans Vitruve: ce qui fait que Scamozzi appelle cet ordre l'ordre latin. Les scavants mesme en architecture prétendent que c'est mal à propos qu'on le place au-dessus de l'ordre corinthien, car y ayant des membres dans le composite plus forts que ceux qu'on fait entrer dans le corinthien, c'est un renversement du bon sens de faire que celuy-cy porte celuy-la. Tous deux mesme ensemble font une certaine

équivoque qui ne plaist pas à ceux qui ont un peu le goust de l'antique.

Je dois icy répondre en passant à ceux que plusieurs ont coutume de dire sur cela; à scavoir que c'est imposer des loix mal à propos que de vouloir qu'on ne puisse pas s'écarter des règles que les anciens nous ont laissées sur l'architecture; que comme ils ont eu leur goust il nous est aussy permis d'avoir le nostre; qu'on peut faire estat de leur manière comme ayant quelque chose de noble qu'on doit suivre, mais que ce n'est pas la corrompre et la gaster que d'y ajouter de petits ornements qui rendent cette manière plus délicate et plus riche; en un mot que les loix de l'architecture ne sont point tellement expliqué[e]s qu'on puisse dire que ce soit les violer que d'y changer quelque chose. A tout cela je n'ay qu'[u]n mot à répondre: est qu'on aura raison d'introduire [p. 325] selon la fantaisie de nouvelles loix dans l'architecture, d'altérer et de changer ce qu'on voudra dans les exemples et les monuments que les anciens en ont laissés, tout ce* [*tous] qu'il sera permis de changer et de s'écarter des règles de l'éloquence et de la po<i>ésie qu'on a tiré[e]s sur ce que Démosthènes, Cicéron, et Quintilien nous ont donné<s> dans leurs ouvrages qui nous servent de modèle d'éloquence comme Virgile, Ovide, et Horace ont fait des différents genres de poésie dans lesquels on n'a réussi que quand on a pu les imiter. Les loix que ces grands hommes ont laissées ne sont que leurs ouvrages mesmes, et celui-là passera aujourd'huy pour estre le plus grand homme du siècle en éloquence ou en po<i>ésie qui approche à de plus près la manière que Cicéron a suivie dans ses Phillipiques, ou que Virgile a observée dans son Aeneide. La liaison que l'éloquence et la poésie ont avec les beaux arts et particulièrement avec l'architecture et la peinture est si grande qu'on ne peut former d'objection contr<i>e l'une qui ne tombe sur l'autre; en sorte qu'il seroit aussy ridicule de dire qu'on puisse introduire selon sa fantaisie de certains ornements dans les ordres d'architecture que les anciens des beaux siècles nous ont laissés que de vouloir qu'un homme puisse introduire de nouvelles phrases et de nouveaux mots latins, prétendant enchérir sur ceux dont usoit Cicéron, sans passer pour un homme extravagant. Ce n'est pas qu'on ne puisse donner de certaines inflexions à des membres d'architecture et y faire entrer de certaines choses qui bien loin di rien corrompre ne font qu'aider en relever la beauté, comme Quintilien n'eut luy mesme qu'on puisse [p. 326] dans de certaines figures d'éloquence y faire entrer des choses qui n'eussent pas esté goustées par ceux ausquels Ciceron parloit et au goust desquels il devoit s'accomoder. Mais il faut sur cela user d'une sagesse et d'une réserve qui marque beaucoup de prudence et de capacité et scavoir dispenser à propos ce qu'on veut introduire de nouveau comme on[t] fait Michelange, Palladio, Scamozzi, Philibert de l'Ormes, qui sont des maistres qu'on doit imiter dans ce qu'ils ont inventés et non pas dans la hardiesse qu'ils ont eue de rien innover. Cicy soit dît en passant sous l'arc de Titus, où l'on peut remarquer la figure du chandelier à sept branches, la table sur laquelle on mettoit les pains de proportions, etc. On y voit l'empereur Titus d'un costé et ce que je viens de dire est de l'autre, avec de certaines tables qui ne peuvent signifier autre chose que les tables de la loy, plusieurs vases et autres bas-reliefs extrêmement bien travaillés. De l'autre costé de cet arc [est] une inscription faite en l'honneur de Tite. C'est une difficulté entre les antiquaires scavoir si cet arc n'estoit pas commun à Tite et à Vespasien son père; tant de gens ont escrit sur ces sortes de demeslés qu'il est inutile icy d'en parler. Il faut cependant remarquer que le mot

de Divus donné à Titus et à Vespasien son père marque que cet arc leur auroit esté dédié après leur mort. Surtout on en doit bien [p. 327] considerer le travail qui fera regréter qu'[u]n si bel ouvrage ait esté enterré jusqu'au siècle di Sixte quatriesme, en sorte que l'on passoit mesme par dessus, ce qui a gasté plusieurs membres de cet arc, qui estoit autrefois chargé de grands figures naturelles dignes du temps ausquelles elles ont esté faites.

[p. 328] L'amphitéâtre appellé ordinairement le Colisée est le plus grand, le plus rare, et le plus majestueux, et si j'ose ainsy parler le plus fier monument qui nous soit resté de la magnificence romaine. Il est maintenant notablement ruiné, au moins au-dedans. [...]

[p.330] Car pour moy je ne m'attache qu'à ce qui reste aujourd'huy et qui tombe sous les yeux d'un chacun. Et sans cette loy, que je me suis prescrite, je parlerois de toutes les circonstances des théâtres et des scènes où l'on représentoit anciennement les comédies, je m'estandris sur les combats des gladiateurs, et je n'aurois qu'à copier ce que plusieurs sçavants hommes ont généralement escrit des spectacles. Mais ce seroit m'écarter de mon dessein, où je rentre pour faire considérer la structure de ce qui nous est resté de ce fameux édifice. La figure en est au-dedans ellyptique ou <si> ovale, et l'on scait combien cette figure contribuoit à fortifier la voix de ceux qui avoient à dé[c]lammer, tout principalement que l'acteur, parlant d'un des centres de l'ellipse et sa voix venant à en frapper les costés, devoit beaucoup se fortifier. Le[s] P.P. Bettini et Kircher ont voulu donner des règles pour f[aire] des lieux exprés où la voix la plus foible fust entendue d'une force extraord[inai]re. [II] n'y a rien en cela que les gens un peu entendu dans les mathématiques ne puissent avoir appris d'ailleurs. On observe bien encore cette ovale, mais on ne peut plus rien remarquer du lieu où estoit le théâtre, de qu[e]lle manière il estoit fait, quelle en estoit la grandeur; la place est tellement comblée qu'on ne peut découvrir comment les barrières estoient placées. On ne peut deviner où estoient ces vases appellés echeia dont parle Vitruve, tellement arrangés que de quelque ton enharmonique, chromatique [p. 331] ou diatonique que l'acteur chantit ou qu'il parlât, il trouvoit toujours de ces vases proportionnés à sa voix pour en augmenter et en adoucir le son.

Il n'y a plus de vestige de l'orchestre ou parterre, et moins encore du proscenium ou pulpitum qui estoit une espèce d'estrade eslevée d'où l'on déclamoit. Comme il ne reste rien du théâtre, bien moins y peut-on reconnoistre où estoit ce proscenium, la scène ou décoration, le postscenium ou derrière de théâtre où l'on s'habilloit, l'odeum où estoient les musiciens; en un mot, il ne reste rien que les murailles assez nues au-dedans n'ayant maintenant qu'[u]ne corniche fort estropiée. Cependant on ne laisse pas de voir en plusieurs endroits les caves où les bestes farouches estoient enfermées, et où l'on tenoit les gladiateurs ou autres personnes destinées aux combats publics. Ce ne sont que voutes sur voutes sans savoir où tout cela conduit, estant mesme dangereux de trop s'engager dans ces lieux souterrains tant à cause des serpents et des scorpions et autres bestes vénéneuses dont ils sont remplis, qu'à cause que quelques uns qui sont plus frayés servent quelque fois de retraite à des gens de mauvaise vie, dans les mains desquels il est plus dangereux de tomber que dans celles des lions et des tygres.

Tout cet amphitéâtre, quelque spacieux qu'il paroisse, estoit couvert de toile qui, faisant de l'ombre dans ce lieu, relevoit encore davantage la beauté du spectacle. On se peut aisément imaginer quel effect cela pouvoit causer lorsque 100,000 personnes assises par estage amplissoient tous ces sièges et que cette [p. 332] nombreuse compagnie ecoutoit en silence la voix d'un acteur, ou regardoit avec frayeur les combats de plusieurs hommes qui se coupoient la gorge à la veue de tant de monde, au plaisir duquel ils sacrifioient ainsy misérablement leur vie, quelque[s] fois malgré eux, quelque[s] fois aussy de leur gré. Le spectacle devenoit encore plus beau lorsque le soleil, se couchant et l'air devenant sombre, sembloit contribuer à la majesté de ce lieu, où se trouvoit assemblé ce qu'il y avoit de plus grand dans le monde.

Pour le dehors de l'amphitéâtre, c'est ce qu'il y reste encore de plus beau pour l'architecture, ce sont trois ordres de portiques avec un quatriesme qui n'enferme que des fenestres avec des pilastres. Le premier ordre est dorique, le second est ionique, le troisieme est corinthien. Les pilastres qui sont par-dessus sont si élevés qu'on ne peut dire si leurs chapiteaux sont corinthiens ou composites. Quoy qu'il en soit, chaque ordre de colonne[s] à l'entablement qui luy convient. Mais il ne faut pas chercher dans ce bastiment gigantesque certaines delicatesses d'architecture qu'on n'y a pas du f[aire] entrer puisqu'on ne <on ne> les y pouroit pas découvrir. Et je ne sçay mesme si, montant le plus haut qu'on peut de voute en voute par certaines routes où on est obligé de grimper avec difficulté et en danger de tomber, on trouveroit de prés toutes les mesures qu'on donne ordinairement à chaque ordre. Je n'ay pu en rien mesurer exactement, mais m'estant trainé jusqu'où de peti[t]s [p. 333] chemains assez droits m'avoient* [*n'avoient] pu conduire, voyant certains membres d'architecture d'un peu plus prés, il ne me parroissoit pas que la régularité de ces ordres doit estre prise à les regarder de prés mais seulement d'en bas. Et c'est sur cette supposition que l'architecte n'a pas pris les mesures de ces entablements sur le modèle de leurs colonnes, et que les chapiteaux n'ont pas le rapport à leurs bases tel qu'il leur auroit donné, si ces colonnes avoient du servir à autre chose qu'à un édifice monstreux en grandeur. C'est ce dont je veux bien avertir en passant, afin qu'on ne s'estonne pas si quelque[s] fois on s'éloigne de quelques règles que l'on tire des antiques sans considérer les lieux d'où on les a empruntées. Serlio, célèbre architecte, a mesuré trait par trait les ordres de ce Colisée et prétend que le quatriesme ordre est composite. J'avoue ne l'avoir pu distinguer, et il faut estre monté comme luy jusqu'au dernier étage pour oser sur cela le contredire. La volute ionique dans ce dernier ordre ne paroît point, et on ne peut pas prendre pour l'entablement de ce quatriesme ordre ce qui est l'entablement général de tout l'édifice, n'y ayant nulle proportion de l'une à l'autre, la saillie de cet entablement ayant du estre prodigieuse pour f[aire] d'enbas l'effet qu'on y remarque. La frise de cet étage est garnie d'impostes et de corbeaux entre lesquels paroissent des trous, qui servoient à bander les cordes qui portoient les voiles appellés siparia, dont cet amphitéâtre estoit tout couvert. Il est pitoyable de voir l'erreur où Serlio est tombé de vouloir faire passer cet entablement pour estre <i>celuy de l'ordre composite. En particulier, la veue seule en est monstrueuse, et si cela estoit, ce seroit avoir mis une teste [p. 334] de géant sur le corps d'un pigmée. Ce grand nombre de portiques dont ce lieu est composé faisoit que tous ceux qui avoient leur[s] places assignées dans l'amphitéâtre entroient et en sortoient sans

confusion, y ayant des chiffres qu'on voit encore sur les portiques, afin que chacun put connoître celui par lequel il devoit entrer. Il y avoit une infinité de routes et de communications pour aller d'étage en étage, en sorte que, vint-on tost ou tard, on entroit ou l'on sortoit de sa place sans incommoder personne. Les galleries qui répondoient derrière les sièges de l'amphitéâtre estoient si larges et si spacieuses que quand la pluye obligeoit toute cette multitude presque innombrable de spectateurs à se mettre à l'abry, ils se retiroi[er]ent et tenoient tous à l'aise sous ces galleries, sans sortir ainsy de l'enceinte de cet amphitéâtre et partant. S'il est vray, selon le calcul des anciens et selon ce qui paroît encore, qu'il put tenir près de 100,000 personnes assises et presqu'autant qui ne l'étoient pas, il est aisé de conclure que tout cet amphitéâtre, outre la place du milieu, où n'entroient que les gladiateurs, pouvoit en général contenir plus de trois cent mille personnes.

Au reste il ne paroît pas que toute cette épouvantable masse de pierres ait esté liée autrement que par des crampons, dont on voit encore quelque[s] trous au-dehors et que quelques uns croyent, après Cassiodore, avoir esté d'un méta<i>l qui a vullu la peine d'estre emporté. [p. 335] Les anciens avoient en effet cette précaution de n'employer que le moins qu'ils pouvoie[n]t de fer dans la construction de leurs bastiments, d'autant que le fer, contractant de la rouille que l'humidité des pierres engendre, il faisoit éclatter ces pierres. C'a esté aussi pour éviter cet inconvéniement qu'on a bastie l'observatoire et le frontispice du Louvre avec des carrés* [*carliers] énormes de pierres, où on n'a engagé le fer que d'une manière qu'il ne fit point d'effet sur les pierres, qui ne sont liées qu'avec un lait de chaux sans mortier.

Ce lieu n'est pas tellement ruiné qu'on ne le puisse encore fermer entièrement. On s'en servoit mesme le siècle passé à représenter publiquement la passion de nostre Seigneur; et sous le pontificat de Clément 9.me on en voulut faire un usage bien différent, car quelques personnes soutenues du crédit de certaines gens de qualité avoient obtenu du pape la permission de rétablir en partie les anciens spectacles et de renouveler en ce lieu les combats des bestes sauvages. Ils en avoient mesme desjà préparé les cachots et avoient réparé les brèches de l'amphitéâtre par des murailles qui empeschoi[er]ent qu'on n'y entrât que par une porte. Mais le pieux et scavant Cardinal Bona, touché de l'usage prophane auquel on destinoit ce lieu devenu religieux et saint par le sang de tant de martyrs dont* [*dans] quelques-uns y auroient esté dévorés par les bestes, comme entre autres le grand St. Ignace évesque de Simione, il alla trouver sa Sainteté et luy représenter que bien loin de faire servir ce lieu aux combats des bestes il seroit à souhaitter qu'on le put changer en église selon le dessein qu'en avoit eu Sixte V.me peu de temps avant sa mort; [p. 336] que ce seroit un reproche que nous feroient un jour tant de martyrs dont on auroit meslé le sang avec celui des animaux; qu'on devoit y attirer le peuple par quelque chose qui ce fist souvenir des combats que les premiers chrestiens y avoient livrés pour assurer la foy dont nous jouissons maintenant avec tant de tranquillité et de paix, plustost que de les y convier par un plaisir qui faisoit autrefois celui de leurs persécuteurs. Ces raisons toucherent sa Sainteté qui, avouant n'avoir pas fait réflexion aux suites du privilège qu'elle avoit accordé, changea aussy tost de dessein et fit mettre aux deux entrées du Colisée deux inscriptions qui en font voir la sainteté et qui nous apprenent à le regarder plustost avec des yeux de religion comme le théâtre

de nostre foy que par des yeux de curiosité ou de plaisir qu'ils auroient en renouvelant ce monument du paganisme funeste à tant de martyrs.

Je diray à l'occasion de cet amphitéâtre que Marcus Scaurus en fit faire un d'une magnificence si grande, qu'y ayant jusqu'à trois mille statues parmy trois cent soixante colonnes de bois doré avec tous leurs ornements de cristal, il ne servit néanmoins qu'[u]ne seule fois, en sorte que ce grand ouvrage, qui avoit cousté tant de temps à élever, fut ruiné exprès en peu de jours, tant pour faire voir sa magnificence, que pour ne rien faire de contraire aux loix qui deffendoient l'usage de ces théâtres stables et permanents, qu'on a toujours crus, dans les républiques bien réglées, estre la source de la fainéantize et de [p. 337] l'oisiveté, sans compter le désordre et le dérèglement* [*deguelement] des moeurs qui ne faiso[en]t pas de scrupule à des gens qui n'avoient que la chair, les sens et la vanité pour régleme[n]t de leur conscience.

Ce Colisée prévoit son nom du colosse que Néron avoit fait élever près de la, vis-à-vis du fameux palais appelé la Maison d'Or, qu'il avoit fait bastir. Ce colosse estoit une figure de marbre de 120 pieds de hauteur qui représentoit Néron en posture d'Hercule. On osta cette teste de Néron pour y mettre celle de Tite, et ensuite celle du Commode, et ainsy faisoit-on de cette figure ce que font aujourd'huy tant d'auteurs plagiaires qui s'approprient le corps des ouvrages à la teste desquel<le>s ils n'ont mis que leur nom.

[p. 354] Retournant sur ses pas pour recommencer la visite de Rome, il est à propos de s'arrester au palais du Duc d'Altemps. Comme il est des plus modernes, aussi est-il des plus magnifiques en peintures, statues, dorures etc. Surtout doit-on voir la bibliothèque où sont quantité de manuscrits considérable. La chapelle de cette maison est aussi une chose rare à voir, y ayant entre plusieurs reliques le corps du Pape St. Aniant avec des ornements fort riches qui sont dans la sacristie. Il ne faut pas s'étonner que les palais ayent ainsy des chapelles secrettes grandes et meublées comme si elles estoient publiques, y ayant peu de maisons dans Rome qui passent le commun où il n'y ait une chapelle avec des privilèges qui surprenent ceux qui ne sont pas accoutumés à voir ailleurs ces usages en pratique. Les prélats peuvent quand bon leur semble dire la messe chez eux, et plus ils sont avancés en dignité, plus aussy ont-ils de privilèges pour leurs chapelles. Ainsy les cardinaux, comme on lit dans le recueil des disertations du Cardinal Brancaccio, ont les mesmes droits dans leurs chapelles que ceux dont jouissent les paroisses. L'on y satisfait [p. 355] au devoir d'entendre la messe de paroisse les festes et dimanches; plusieurs prestres y peuvent célébrer. Fussent-ils étrangers, les domestiques peuvent y recevoir les sacrements. Il n'y a point d'heures réglées pour y célébrer la messe en sorte que contre l'usage ordinaire on l'y peut mesme célébrer trois heures avant le jour. Ce sont en partie ces privilèges qui dépeuplent tellement les paroisses qu'on est etonné en ce pajs quand on parle de l'obligation qu'on a de s'y trouver. Ceux qui ont esté nouris en France sont un peu surpris de voir qu'on y soit plus soumis et plus obéissant aux ordonnances que les derniers papes mesme ont publiées sur cela que ne sont ceux de Rome mesme où ces régleme[n]ts ont esté formés. Mais aussy doit-on considérer que, la plus part de ceux qui sont en cette ville estant étrangers ou au

service de quelques cardinaux ou seigneurs, il y en a si peu de reste de domiciliés et qui ayent famille que les uns entraînent les autres et que l'usage de ne pas connoître sa paroisse ayant prévalu les plus gens de bien ne font pas scrupule de n'y aller presque jamais. Ce que je ne pretend pas donner pour une excuse suffisante mais seulement pour faire connoître ce qui donne lieu à cet abus.

[p.360] La place où celui-cy est basti est appelée du nom de Madame à cause, dit-on, de la fille d'un empereur qui demuroit en ce lieu. On l'appelle aussy des Lombards par corruption au lieu d'Enobard. Derrière ce palais estoient les thermes de Néron, dont on voit encore de grandes ruines.

[p. 376] Il y restoit à faire une église que le Cardinal Ludovisio, vice-chancelier et neveu de Grégoire 15.me, fit bâtir en l'honneur de St. Ignace. On la commença en 1626 et il en mit la première pierre. Mais ayant esté prévenu de la mort, il laissa par son testament 200,000 escus pour la continuer. Le père Grassi jesuite en avoit donné le desseing. Le Dominichino et l'Algard y ont aussy travaillé, et on espère du Prince Ludovisio d'aujourd'huy un fond pour achever ce qui rest[e] à bastir. Le portail en est très grand et des plus majestueux de Rome. C'est un ordre corinthien surmonté d'un composite, auquel il ne manque qu'une vüe plus large ou qu'une ouverture qui perçat dans une place qui est vis-à-vis pour estre vû dans sa beauté. Il manque au-dedans de cette église un dôme qui n'est que commencé, et tout le choeur qui est encore à faire, après quoy cette église sera une des plus grandes et des mieux ornées de Rome. Il y a six chapelles dans la nef qui doivent estre autant de petits dômes. Elles sont accompagnées chacune de colonnes de pilastres et d'autres ornements d'architecture si propres et si bien disposés que, toute imparfaite qu'elle [p. 377] est, on n'en peut voir de plus riante. Il est vray que ces colonnes ne sont que de stuc, mais cette matière, devenant aussi dure presque que la pierre et estant aisée à travailler, cela ne doit rien faire rabattre de la beauté de cette église. Surtout la frise de la corniche est extrêmement belle. Elle est chargée de plusieurs bas-reliefs qui ont le plus bel effet du monde. On lit une inscription au-dessus de la porte où ces pères donnent un monument de leur reconnoissance envers leur bienfaicteur. Les ornements qui enferment cette inscription sont fort estimés et sont du desseing de l'Algardi. Il y a un tableau sur la porte qui va à la sacristie où l'on voit un St. François qui recoit les stigmates qu'on dit estre du Mutien. La chapelle où est le corps du B. Louis de Gonzague est aussy fort ornée. L'emmeublement de cette église, qui consiste en parements, chandeliers, vases et bustes d'argent, rendent ce lieu fort riche et magnifique lorsque l'on en pare les autels. Pour ne pas partager la dévotion, comme on feroit si on célébroit en cette église la feste de St. Ignace auquel elle est dediée, le jour auquel on en fait la feste au Jésus, on a coutume de la remettre pour ce lieu seulement au dimanche de l'octave.

[p. 383] Vis-à-vis [du palais Colonna] est le palais du Cardinal Chigi qui a le deffaut de plusieurs autres, à sçavoir beaucoup d'obscurité dans plusieurs appartements et mesme dans l'escalier. A cela prés, il est richement meublé et a beaucoup plus de logement qu'il n'en paroist avoir. On y voit un[e] chambre meublée à la françoise qu'on alloit voir au commencement comme revenant fort au goust des Italiens qui doivent céder aux François la manière riche et galante de se meubler comme ils leur cèdent celle de se bien mettre et de se vestir plus proprement qu'aucune nation de l'Europe. Les Italiens ont leurs embellissements assez simples. Ils ont quelque fois une foule de tableaux, lesquels ont bien moins de grace que s'il n'y en avoit que trois ou quatre attachés sur une tapisserie de nos manières. Leurs lits n'ont point aussy l'ordonnance des nostres où ils paroissent [p. 384] d'une figure trop cube et quarrée avec des pentes extrêmement larges qui ostent toute la grace d'un lit. Les sièges ont chez eux des dossiers assez hauts mais trop droits, autre que les bras en sont de bois sans ornements et mal faits. Cela s'entend pour l'ord[inai]re, y ayant de certaines chaises de repos qui sont très commodes.

Le cardinal a une bibliothèque qui n'est pas encore fort nombreuse, mais qui commence très bien par le choix des bonnes éditions et de quelques manuscrits qu'on y trouve. On n'a pas manqué d'y mettre le présent de livres de l'édition du Louvre que le Roy luy a donnés. Le jardin e[s]t sur des voutes et l'écurie, garni de très beaux chevaux, est une chose à voir. Tout auprès de ce palais est celuy des Seigneurs Muti du desseing du Marquis Gio[vanni] Batista Muti. La face, pour estre étroite, ne laisse pas d'avoir quelque chose de magnifique par l'ornement que l'architecte a sceu luy donner. On voit une fontaine au-dessus de la porte qui est du niveau au plan de la salle, et tout ce frontispice est surmonté d'un petit ordre attique qui porte quatre figures qui donnent bien de la grace à ce bastiment. Celuy du Marquis de Cassano est voisin de ce palais.

A l'autre bout de la place est le palais des Seigneurs Molaro. C'est par là qu'on doit monter à l'église de S.te Catherine [p. 385] de Sienne qui est un monastère de religieuses de St. Dominique que la Signora Porcia de Massimi* [*Massinni] commença de fonder en 1563. Le frontispice de cette église, qui a esté renouvelé entièrement depuis peu, est du desseing de Batista Soria. Les deux statues de stuc qu'on y voit sont de Francesco Rossi. La première chapelle est du desseing du Chevalier Bernin, qui semble n'avoir pas employé ce qu'il sçavoit faire dans la conduite et dans l'exécution de cette chapelle, qui n'est pas tout à fait du goust des gens un peu entendus. Celle qui suit a un tableau qui est une excellente copie du Bassan dont l'original est au Giesù. L'autel qui suit, où est figuré le saint Dominique, a des peintures à fresque qui sont du Vasconio. Auprès du grand autel est un grand tableau de St. Catherine à laquelle Nostre Seigneur encore jeune apparoit. On souhaiteroit qu'en ce tableau, comme en beaucoup d'autres semblables, on se fust estudié d'avantage de n'y rien faire entrer de contraire à l'honesteté et à la pudeur, et qu'on se fut souvenu de ces parolles du Concile de Trante, omnis lascivia vitetur ita ut procaci venustate imagines non pingantur nec ornentur Sess. 25. Quelqu'aguér[r]is que les Italiens soient sur cela, on ne scait que trop quel est l'effet que la veue

de ces tableaux, que les lieux saints où ils sont leur permet de regarder, fait dans leur esprit. Je n'ay point vû d'estrangers qui n'en ayent esté scandalisés. Et l'on ne peut ne se pas plaindre de l'indifférence qu'on a d'empescher sur cela la liberté extravagante et ridicule que les peintres se donnent en dessignant trop impudemment les sujets les plus saints. Ils semblent ne chercher qu'à plaire aux yeux des libertins, ou à corrompre ceux des personnes les plus chastes qui regardent leurs ouvrages. Et quoy que l'intention de ceux qui les font travailler soit droite et pieuse, ces peintres, gens ordinairement lascifs, l'exécutent d'une manière si peu raisonnable, que du tableau d'une vierge, on <ne> peut, en ne changeant que le nom, en f[aire] le tableau d'une Venus, et ainsi sous un nom [p. 386] de dévotion inspirer des pensées et des sentiments impurs et profanes. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'avoir peint dans une église que j'ay veue à Venise les prophètes d'un costé et les sybilles d'un autre, vestus d'une manière si tendre et si délicate que, voyant tout le nud de la figure à travers ces voiles peints si clairs, il eust esté aussy apropos de n'y rien mettre du tout? Le peintre répondoit à cela qu'il ne pouvoit pas plus ingénieusement faire entendre le desseing qu'il avoit d'exprimer les mystères de la religion dont ces prophètes et ces sybilles avoient parlé sous des termes en mesme temps clairs et obscurs qu'en donnant des vestements à ces figures qui tinsent(?) de ces deux quallités, comme si pour suivre les règles d'un art imaginaire, il falloit abolir celles du Christianisme et de la bienséance. On scait ce que la veue de certains crucifix et de SS. Sebastiens ou de S.te Susanne, représentés trop nuds et autrement que l'histoire ne nous l'apprend, a fait sur l'esprit de certaines personnes qui, l'ayant ordinairement très foible, n'ont pas besoin d'objets qui aident à corrompre leurs sens et à noircir leur imagination. Le pieux et scavant Cardinal Bona avoit présenté au Pape Clément 9.me un memorial, dont j'ay vû la copie, par lequel il demandoit à Sa Sainteté qu'Elle voulut ordonner par un bref qu'on s'abstint dorénavant de faire aucun tableau qui choquat l'honnesteté et la modestie. Mais parce qu'il demandoit en mesme temps qu'on eût à réformer ceux qui estoient desja faits et à couvrir les figures peu honnestes qui se trouvent en quelques églises, et mesme dans tous les palais des princes, cette requeste fut estimée d'une trop grande conséquence pour estre répondue au gré de Sr. Cardinal. Peut- [p. 387] estre eut-il esté mieuec écouté s'il se fust renfermé à ne demander sinon qu'on reformast les tableaux et les figures qui sont dans les églises et que, laissant à la conscience des grands seigneurs ecclesiastiques de Rome d'user de cette mesme réforme dans tout ce qui orne leurs palais, on avertit et conjurat les princes et autres seigneurs laiques d'imiter en cela les autres, n'ayant pas moins d'obligation qu'eux à ne rien souffrir dont le diable se puisse servir, comme il fait tous les jours pour corrompre l'esprit et les moeurs des gens qui, sans cela, avoient peut-estre conservé l'un et l'autre dans une entière pureté. Le pape, dit-on, médite aujourd'huy quelque desseing semblable, et il s'en est desja expliqué par occasion, quelques figures fort rares en beauté ayant mesme desja commencé de disparoistre, ce qui est un grand prejudgé pour les autres qui, n'ayant rien de semblable que leur nudité, feroit aisément consentir les propriétaires ou de les oster tout à fait ou du moins de les couvrir.

Voilà, dit-on, quelqu'[u]n des réflexions de moine ou de quelque<s> esprit foible.

Cicéron, Tacite, Pline, et Suetone n'estoient ny moines, ny esprits foibles. Ils ont néanmoins parlé en des termes plus forts de l'impudence de leur siècle et de l'impureté que ces

figures mortes faisoient naistre dans l'âme de ceux qui les regardoient avec attention. Ce qui doit faire penser à ceux qui improu[v]eront cette réflexion que, quand on ne seroit pas aussy philosophes que ces grands hommes, il ne faut qu'avoir un peu de leur bon sens pour avoir droit de parler comme eux. Et de nos jours Gio[vanni] Batista Capponi, successeur du fameux Aldrovandus dans sa profession d'enseigner à Bologne, n'a esté ny moine [p. 388] ny esprit foible pour avoir publié un escrit intitulé De multiplici pictorum in sacris abusu diatriba. C'est une louange du célèbre Barocci, qu'ayant imité de si près le Titien et le Correggio et qu'ayant mérité une réputation très grande entre tous les plus excellents peintres, il a eu de plus sur eux cet avantage, qu'il n'a jamais rien peint que d'honneste et de dévot, s'abstenant mesme d'une certaine fierté trop hardie dans ses figures, quoy que ce fust le carractère du Correggio son maistre, il avoit coutume de faire toujours entrer dans son tableau quelque chose qui y donnoit de l'agrément, que les autres taschent d'emprunter de la liberté qu'ils donnent à leurs figures. On a de luy par exemple un tableau du martyr de St. Vital à Ravenne où est une pie qui bat de l'aile avec un petit enfant qui luy porte une cerise dans le bec, qui marque le talent qu'il avoit de donner de la grace aux moindres choses.

Continuant donc la visite de cette église, le grand autel est du desseing de Melchior le Maltois qui est aussi autheur de la figure de St. Catherine en marbre. Le petit dôme est peint de la main de Francesco Rosa. La voute de la chapelle qui est voisine de la sacristie est un ouvrage à fresque de Batista Speranza.

[p.411] Revenant dans la place de Ste. Marie Majeure on y voit cette belle et majestueuse colonne que Paul cinquieme fit transporter du Temple de la Paix, où elle estoit restée depuis le temps que les autres semblables, qui faisoient au moins le nombre de huit selon le plan qu'en a laissé Serlio, sont disparues, sans qu'on sache précisément, comme j'ay remarqué, ce que tant de belles choses sont devenues, si elles ne sont encore engagées bien avant sous terre. Celle-cy, qui est de marbre blanc comme les autres, est d'ordre corinthien et cannelée en sorte que chaque cannelure, qui sont au nombre de 24, a cinq pouces de largeur concave, d'ou l'on peut inférer la circonférence et le diamettre, si l'on scait que le plein des cannelures est le tiers de leur vuide. Cette colonne porte une image de la Vierge de bronze dorée dont un François a fait les moules et que Dominico Ferreri a jettée. Carlo Maderno, célèbre architecte, a esté chargé de l'exécution de tout cet ouvrage qui a du extrêmement couster. Le pied de cette colonne m'a paru bien emmaigri et diminué en comparaison de la teste qui paroist tellement forte et renflée, que j'ay cru d'abord que cette colonne avoit esté posée le haut en bas, en sorte que la teste de la colonne eut posé maintenant sur la base, au lieu qu'elle eut du porter le chapiteau. Il faut que l'erreur ait esté dans mes yeux. Car si c'est le dessein ou par hazard, l'un seroit un manquement bien grossier et l'autre auroit des mystères que je ne comprends pas. Car de prétendre que c'eut esté par une règle d'optique, parceque posant cette colonne [p. 412] sur un pied<d>estal fort élevé dans une place fort vaste, où les plus gros objets élevés en l'air paroissent beaucoup diminués, c'est ce qui n'a pas du tomber dans l'esprit de Maderno qui, voyant la notable diminution que cette colonne avoit par la teste et combien elle avoit de renflement par le pied, pouvoit bien juger que l'oeil, qui

verroit de près cette teste diminuée comme elle est, et qui la compareroit avec le haut de la colonne, où il ne verroit point les diminutions ordinaires qu'il s'attend d'y trouver, seroit surpris et estimeroit cela fort deffectueux. En effet cela, quoy qu'imperceptible, à moins de le regarder exactement, me choqua d'abord, et comme je ne pensay d'en parler à quelqu'[u]n d'entendu que lorsque je fus près de partir de cette ville, je ne scais pas ce qu'on aura pensé de Maderno, ou si mes yeux, un peu foibles d'eux memes, m'ayant trompé, on aura trouvé les choses autrement que je ne les dis. Mais en cas qu'elles se rencontrent vrayes, Maderno aura eu raison de se promettre que, situant ainsy cette colonne de haut en bas, il aura donné la gesne à bien des esprits qui n'auront pu deviner son dessein.

[p.418] Toute cette chapelle est d'ordre corinthien extrêmement bien entendu, et qui ne reçoit point de confusion de tant de pièces de sculpture<s> dont il est meslé. La corniche n'a point trop de saillie et cette chapelle qui, toute magnifique qu'elle est, cède encore en richesses à celle de Paul cinquiesme, a cet avantage, qu'elle la passe dans l'exacitute et la régularité de l'architecture. [...]

[p. 419] On recontre ensuite la fameuse et riche chapelle de Paul cinquiesme qui répond à celle de Sixte cinquiesme, et est* [*elle] comme elle d'ordre corinthien. Mais pour l'avoir voulu trop embellir et l'avoir chargée de trop d'ornements, la frise surtout mettant un peu de confusion dans l'ouvrage, on le trouve moins regulier que celui de Sixte cinquiesme. Ce n'est pas qu'[u]n deffaut si léger doive moins [p. 420] faire estimer ce majestueux entassement des beautés de sculpture et d'architecture, et quoy que la délicatesse avec laquelle tout y est travaillé ne touche pas d'abord, soit par le trop de diligence avec laquelle on a taché d'y finir les choses les plus éloignées de la veue, soit à cause des trop grandes saillies et du relief qu'on a donné en général à tous ces ornements, on ne peut néanmoins ne pas avouer que tout cela ensemble a quelque chose d'extrêmement beau, et on ne scauroit a le bien prendre trouver à redire à rien autre chose, sinon que, quelque grande et spacieuse que soit cette chapelle, il y a encore trop de belles choses en comparaison du lieu qui les referme, en sorte que l'oeil s'en sent d'abord fatigué parce qu'il en voit trop à la fois; et que comme d'excellents ragouts servis tout ensemble sur une table ostent l'appétit qu'on auroit si on les servoit avec moins de profusion, aussy l'oeil et l'esprit se fatiguent lorsqu'il se présente en un mesme lieu et de quelque costé qu'on se tourne trop de belles choses ensemble à considérer.

[p.430] Montant vers Montecavalla on trouve à main droite le palais Mazarin, commencé par Scipion Borghese de l'architecture de Flaminio Pontio, et qui a esté continué par Giovanni Vazantio, Carlo Maderno, et Sergio Venturi. Tant de grands architectes semblent devoir avoir laissé un ouvrage admirable d'architecture. Cependant il n'y en a presque nul au-dehors, et tout y paroist fort plat, si ce n'est une corniche qui finit l'entablement, qui est assez belle, mais qui n'a

rien d'extraordinaire. Du reste, ce n'est qu'[u]ne face sans ornement, les murailles n'estant incrustées que de mortier avec les chambranles des fenestres et les angles du bastiment qui sont de pierre. La situation en est belle, ayant une avancour si spacieuse qu'on y exerce des chevaux, qui trouve souvent leur carrière un peu longue, tant ils ont d'espace pour courir. C'est dommage<s> qu'une partie de cette place ne se trouve derrière le palais pour en augmenter les jardins, à qui il ne manque que de l'étendue pour les rendre parfaitement beaux. Les architectes se sont particulièrement arrestés à la magnificence et aux commodités des dedans du palais, qui sont des plus beaux qu'on voye dans Rome. Rien n'est plus riche que les plafonds [p. 431] et les peintures rares, dont le marquis Bentivoglio l'a embelli, sont [pour] la plus grande partie du Guide. Et le nombre des appartements y est si grand que tout cela paroist une forest de chambres, mais si bien disposées et si bien entendues que je ne m'étonne pas que d'aussy bons maistres en ayent pris la conduite. Il y a bien quelques endroits obscurs, mais c'est peu de chose, et il n'y a peut-estre encore aucun palais dans Rome de mieux éclairé. Le Cardinal Mazarin l'a acheté du Marquis Bentivoglio. Il est aujourd'huy au Duc de Nevers, et le cardinal et le Prince Rospi[g]liosi y logent, en sorte néanmoins que la Signora Martinozzi y a retenu un appartement encore assez commode pour elle.

Sortant de là on rencontre ces deux célèbres et fameux chevaux avec deux hommes qui les retiennent, et qui sont deux des plus beaux ouvrages que l'antiquité nous ait laissés. Les deux chevaux ont chacun leur pied<d>estal de marbre blanc. On voit escrit sur l'un le nom de Phidias et sur l'autre celuy de Praxite, OPUS PHIDIAE OPUS PRAXITELIS. La beauté de cet ouvrage a fait changer de nom à ce quartier qui, estant autrefois appelé le Mont Quirinal, se nomme aujourd'huy Monte Cavallo. L'empereur Constantin les avoit, dit-on, fait venir de Grèce pour les mettre dans les thermes qu'il avoit fait bastir, et sur les ruines desquels le palais Mazarin est en partie élevé. Sixte cinquiesme les fit transporter de ces thermes, et ayant fait ajouter à ces figures les membres qu'on [p. 432] y voit de moderne pour reparer ce qui y manquoit, on l'exposa par son ordre sur ces deux bases avec le nom de leurs auteurs. Quelques uns, ayant cr<e>u que ces statues représentoient Alexandre le Grand en action de dompter le Bucéphale, avoient donné occasion à une inscription plus étendue qui faisoit mention de son histoire, mais comme Phidias et Praxitele, qu'on dit avoir travaillé à ces ouvrages, ont esté avant le siècle d'Alexandre, comme le scavant Donat le fait voir, on a jugé devoir supprimer son nom et ne faire qu'une brève inscription comme on la voit aujourd'huy. Ceux-là se trompent qui disent que Tyridate, roy d'Arménie, est celuy qui les a fait transporter à Rome pour les donner à Néron, et que Néron, les ayant placés au Théâtre de Pompée, qu'il fit dorer en peu d'heures pour faire voir à ce roy sa magnificence, sçauroit aussi esté de ce lieu que Constantin les auroit fait tran[s]férer pour orner les thermes qu'il faisoit bâtir. Car ces chevaux que Tyridate apporta estoient de bronze et non pas de marbre, comme ceux-cy. Equi Aenei Tyridatis sont-ils appellés.

[p. 436] Le frontispice a un arrière-corps quarré au quel il sert comme de vestibule. Tout cela est extrêmement orné. La proportion de l'entablement avec la colomne est de la quatriesme

partie, c'est-à-dire que l'architrave, la frise et la corniche ont un quart de la colonne, en sorte que la colonne et son chapiteau et sa base ayant dix-neuf modules, l'entablement en aura quatre* [* quantité] et deux tiers avec quelques minutes, pour faire que tout l'ordre ensemble ait vingt-trois modules et deux tiers. On<t> peut remarquer qu'il n'y a point icy de denticules sous les modillons, contre la pratique des nouveaux maîtres, qui ont du considérer que l'antiquité ne fournit point d'exemple de ce mélange d'ornements qui sont propres [p. 437] à deux ordres différent[s]. Les saillies de cet entablement sont si grandes qu'un ouvrier en stuc, ayant tué un homme il y avoit quelques années, et travaillant depuis dans cette église du Panthéon sans qu'on osast l'en tirer pour ne pas violer les droits d'azile dont les églises d'Italie jouissent, on espia pendant la vacance du pontificat de Clément dix[ie]me le temps au quel cet ouvrier, à qui on portoit à manger sans qu'il osât sortir, pourroit s'écarter un pas seulement hors de l'église; et comme on le trouva un jour travaillant sous le portique à réparer quelque chose, des sbires voulurent s'en saisir. Mais il leur échappa des mains et comme il ne put gagner la porte de l'église pour s'y sauver, il sçeut si prestement monter par une échelle qu'il se rendit sur l'entablement du portique; où comme on le vouloit poursuivre il se retrancha dans une fenestre où aucun des sbires n'eut la hardiesse de l'aborder, de crainte que, le désespoir portant le criminel à se précipiter, il n'entraînast quelqu'un avec luy et ne le fist le compagnon de son malheur. Comme on le gardoit néanmoins à fin qu'il ne pust échapper de ce lieu, d'où pensoit-on la faim le devoit chasser, cet homme, à qui on avoit secrettement jetté des vivres, demeura quelques jours ainsy exposé à la veue du peuple que la curiosité attiroit en ce lieu de tous les quartiers de Rome. Cette foule de gens assemblées parut au Cardinal François Barberin, qui en estoit averti, une occasion favorable à des seditieux, qui choisissent ordinairement la vacance du Siège pour exécuter leurs desseins. Il fait connoistre au conclave les suites dangereuses d'une émotion populaire à laquelle [p. 438] il seroit difficile de remédier si le traitement violent dont les sbires voudroient user envers le criminel commençoit une fois à l'allumer, et quelque opposition qu'il trovast dans certains esprits, il obtint d'eux pourtant qu'on envoyast au criminel l'abolition de son crime sous quelque prétexte en l'air avec un ordre aux sbires de se retirer. Cette conduite sage détourna un coup de partie qui estoit à la veille de se déclarer et de paroistre comme on a sceu depuis. [...]

[p. 440] L'architecture qui est au-dedans est admirable et je ne crois pas, quoy que quelques bigearres(!) en ayent dit, qu'on puisse au monde rien trouver qui puisse d'avantage satisfaire ceux qui, ennemis de tous ces petits ornements dont on charge ordinairement les ouvrages, aiment une certaine beauté masle qui consiste dans la régularité d'un ouvrage et dans l'exactitude des proportions. C'est une chose pytoyable de voir aujourd'huy la maladie de quelques maîtres qui ont néanmoins du crédit et qui croiroient ne rien donner au goust du public s'ils n'entassoient ornements sur ornements, s'ils ne faisoient entrer dans un rétable d'autel une foule de piliers et de colonnes posées les unes sur les autres avec une infinité de moulures, dans la confusion desquels quelque esprit que ce soit ne peut rien connoistre. Le fust des colonnes seroit aujourd'huy quelque chose de trop simple, s'il n'estoit chargé de seps de vignes, de rainceaux d'arbres et de tiges de feuilles dont on environne les colonnes torses d'une manière

qui rend tout l'ouvrage ridicule. Ceux qui aiment ces choses ne trouveroient pas leur conte au Panthéon, où les colonnes sont simples, les frises déchargées de tout ornement et n'ayant que des ovales et quelques autres ornements si bien ménagés dans les [p. 441] corniches qu'on a voulu laisser la liberté toute entière à l'oeil de n'y considérer que la beauté des proportions.

[p. 446] On passe à travers plusieurs petites rues et on arrive dans la place de Trevi ainsi nommée à cause de trois rues qui y aboutissent et qui ont donné le nom à la fontaine qui se décharge dans cette place qu'on appelle Fontana de Trevi. Martinelli veut que ce nom lui ait été donné du voisinage d'un temple dédié à Juturna soeur de Turnus et que de Juturna se soit formé le nom de Treio, comme on disoit il y a cent ans, et ensuite de Trevi, comme on dit aujourd'hui. Le Cavalier Bernin par ordre d'Urbain huitième avoit commencé de travailler à former une décharge magnifique de cette fontaine, et les pierres qu'on devoit y employer estoient prises de cette masse délabrée qu'on appelle Capo di Bove. Mais quelques raisons ayant fait cesser cet ouvrage, les eaux sortent par trois conduits brutes et bastis de briques qui attendent quelque pape qui soit d'humeur à n'aimer que l'embellissement de cette ville pour faire en ce lieu quelque chose de somptueux.

Les eaux de cette fontaine viennent de huit mille[s] de Rome, d'un lieu appelé Salone ou, dit Martinelli, le Cardinal Trivulzio* [*Trivulée], créature de Léon dixième, avoit fait bastir un logement magnifique, orné de stucs et de peintures des meilleurs maîtres. Après plusieurs réparations qui avoient été faites pour conduire ces eaux jusque dans Rome, Nicolas cinquième [p. 447] en 1453 fit une grande dépense pour réparer tout ce que les accidents passés avoient apporté de dommage aux aqueducs. Pie quatrième trouva encore de nouvelles brèches auxquelles il falut travailler avec une dépense de plusieurs milliers d'escus, sans qu'il en pût venir à bout. Enfin Pie cinquième qui lui succéda, entrant dans son dessein, imposa une taxe sur l'entrée du vin qui fut destinée pour continuer cet ouvrage, ce qu'on appelle le miracle du vin changé en eau. Le Pape Grégoire treizième n'ajouta autre chose à cette fontaine si ce n'est de la conduire à la place Navone, dans la place de la Rotonde, dans celle del Popolo, et un autre dans la place Colonna. Plusieurs maisons profitent de ce partage d'eau. Aussi est-elle estimée la meilleure de toute la ville de Rome, quoique par les épreuves qu'on a faites elle soit plus pesante que l'eau de la fontaine de Sixte cinquième et beaucoup plus encore que celle de la fontaine de St. George, comme on a remarqué le Sieur Gustaferrì(?).

On sçait en France les manières de faire l'épreuve des eaux pour en connoître la pesanteur par de petits instruments auxquels on ajoute des poids si déliés et si légers qu'il en faut plusieurs pour faire un grain. Les vendeurs de thermomètres ont vendu ces petites machines si communes qu'il est inutile d'en parler. L'eau de cette fontaine s'appelloit autrefois Aqua Virgo, soit à cause d'une fille qui en trouva la source et qui l'enseigna à certains soldats [p. 448] atter[r]és et qui en avoient besoin pour boire, ou parce qu'elle ne mesle point ces eaux avec celles d'aucune autre source. Elle vient de la voye Collatine du costé de Frascati. Je diray au sujet de la distribution de ces eaux que la commodité qu'on en tire n'est point sans quelque[s]

interests, et qu'il y a des gens établis pour avoir soin de l'entretien des canaux afin de fournir de l'eau à proportion du prix qu'on en donne.

Le palais du Cardinal Carpegna est voisin de ce lieu. Le Cavalier Boromini, qui a eu la conduite de ce bastiment, a laissé partout des marques de son génie particulier dans l'architecture. On voit dans ce quartier un reste et le lieu où estoit le corps de garde des soldats corses, dont la mémoire est éteinte dans Rome pour jamais. Le Roy a permis qu'on ostât la pyramide qui faisoit mention de la honte faite à cette nation [de] ne plus entrer au service des papes à cause de l'insulte faite à M.r de Crequi, ambassadeur de France. Dans la rue où est la Datterie est un corps de garde où s'arrestent les gardes du gouverneur de Rome. Ces gens sont vestus de rouge et portent* [*portant] des pertuisanes lorsqu'ils accompagnent le gouverneur. Ce poste est où ils attendent ce gouverneur quand il va à l'audiance. Ce sont tous pauvres artisans qui sont payés pour porter ainsy la casaque et faire figure de soldats. Les sbires avec leur barigel ont leurs postes distribués par quartiers. Ils sont principalement employé<e>s pendant la nuict, comme est la compagnie du guet à Paris. Les mesures qu'ils doivent garder pour se deffendre font qu'on les a quelques fois outragés avec impunité.

[p. 449] On peut de là monter à Monte Cavallo. C'est un palais où le pape se retire pendant l'esté, l'air y estant beaucoup meilleur qu'au Vatican, où la plus part des gens qui y demeurent deviennent malades pendant les chaleurs de cette saison. Le pape attend ordinairement que la feste de St. Pierre soit passée à fin de n'avoir pas à venir d'aussy loin qu'il y a de Monte Cavallo à l'église de St. Pierre pour y tenir chapelle, ce jour estant un des trois de l'année auquel il doit célébrer, à sçavoir Noel, Pasque[s], et au jour de St. Pierre. Le pape d'aujourd'huy, incommodé comme il est du bras droit d'une blessure qu'il y a recue autrefois, a beaucoup de peine à célébrer en public. Il est contraint de s'en dispenser quelquefois.

On peut voir l'ordre qu'il tient dans la cavalcate qu'il fait pour aller ainsy du Vatican à Monte Cavallo dans l'estampe si commune qu'on en a de Gio[vanni] Batista Falda. La description exacte en seroit ennuyeuse. Seulement diray-je que le pape est porté en litière precedé d'une croix et suivi de prélats à cheval avec leurs mantelets. Tous ces officiers et ses gardes sont devant et apres, et tous dans un ordre si regulier et une marche si composée, que cela sent admirablement la marche du premier prince de l'église. Cela paroist bien différent de la manière avec laquelle le Roy marche quelque fois dans Paris et qu'il va en cérémonie. Le régiment des gardes en haye et une partie de sa maison à cheval, avec cette foule nombreuse de peuple qui se trouve alors dans les rues, forment une idée si différente de cette marche tranquille et paisible que Sa Sainteté tient dans ses cavalcates, que si l'une convient à un prince ecclésiastique, qui ne doit imprimer que du respect et de la veneration, l'autre convient à un prince qui de son air seul et sans tout cet apareil inspire quelque chose de plus que le respect, et qui est meslé de crainte et d'admiration. Lorsque le pape est voisin du Pont St. Ange, on fait une décharge de l'artillerie du Chateau. Il est étrange, comme j'ay remarqué, que de ce Pont St. Ange à Montecavallo on ne passe que par de petites rues étroites et entrecouppés qui embarassent ceux qui ont à passer de l'un à l'autre quartier, s'il n'est bien, comme on dit, prattico di Roma.

Ce palais de Monte Cavallo a esté basti par Paul cinquiesme. L'esprit le plus satyrique ne peut rien trouver à reprendre contre la modestie, et la retenue des papes à ne rien faire de trop somptueux. Ce bastiment est [p. 450] propre. Il a mesme de la beauté, parce que la cour* [*le coeur] estant grande et ayant un portique qui règne tout autour il a de l'agrément et de la gayeté. Les murs ne sont recrépis que de mortier, et à peine les fenestres et les angles du palais sont-ils de pierre, d'autant mesme que la corniche et la frise [ne] soient d'autre chose que de stuc. Les entrées en sont simples. L'escalier en est large et aisé, et tout son ornement ne consiste qu'en une petite corniche et toute sa beauté dans un blanc qu'on renouvelle de temps en temps.

L'appartement du cardinal patron est aux rez-de-chaussée de la cour. Il est propre et grand, mais tout y est commun. L'appartement du pape est au-dessus. La salle est tapissée de cuir, et les autres chambres qui suivent ne le sont que de damas rouge avec une frange d'or. Son antichambre est de mesme, et la bussola, qui est une espèce de portière, à quelque broderie d'or, et du reste rien n'y paroist excéder l'estat d'un prince également médiocrement puissant. Il est surprenant de voir combien ces lieux, si nombreux quelque fois en monde, aux jours principalement qu'il y a congrégation de cardinaux ou que les ambassadeurs prennent leur audience, deviennent déserts et solitaires la plus part du temps. J'ay veu moy-mesme que, depuis l'antichambre du pape jusque dans la rue, on ne rencontroit pas une âme, n'y ayant q[u]'une douzaine de gardes qui encore n'inquiettoient personne pour sçavoir d'où l'on venoit. Les Suisses ont un corps de garde à la porte, où ils sont ordinairement du moins assoupis. Et pour le regiment des gardes qui est au-dehors, ce sont gens la plus part qui, montant la garde en mousquet et en manteau, quand ils ont quitté l'un et qu'ils sont couverts de l'autre font voir qu'ils sont en lieu où il n'y a point d'ennemis. Comme ces troupes sont meslées, chacun y conserve le génie de sa nation.

Dans ce palais, où j'ay dit que toutes choses paroissent en mesme temps si simples et si riantes, il ne laisse pas d'y avoir des peintures très riches et très rares. Il y a une gallerie très belle et la chapelle est si belle, si grande et si magnifique que, tenant tout un costé du palais, elle en fait aussy ce qu'il y a de plus beau à voir. Elle a une tapisserie de damas violet avec une crespine d'or et une voute toute dorée et fort enrichie d'ornements d'une très belle architecture. Le Pape Alexandre septiesme a joint à ce palais un long corps de logis qui est sur la rue appellée Strada Pia, ou Viminale, pour y loger les Suisses et quelques officiers de sa cour. Tout ce bastiment est très peu de chose et extrêmement estroit.

Quant aux jardins du [p. 451] palais, ils sont assés beaux. Les fontaines en sont belles. Cependant rien ne mérite qu'on en fasse une fort exacte description. Les orgues hydrauliques ont quelque agrément. Je ne scais si on a conservé celles qui estoient autrefois à St. Germain, mais qui veut voir quelque chose qui en approche n'a qu'à se faire montrer la sonnerie de l'horloge de la Samaritaine à Paris et concevoir qu'à la place des petites cloches on auroit mis des tuyaux qui répondissent à un réservoir de vent. A cela prés, il ne faut guères davantage d'industrie pour l'un que pour l'autre. Car dans ces orgues il y a un tambour qui, tournant horizontalement comme un arbre de moulin, s'attache aux touches d'un clavier selon certain ordre qui doit faire trouver des accords et des consonances. Les touches de ce clavier ouvrent

des tuyaux où le vent qui est dans les registres, venant à entrer, il les fait jouer comme si le clavier estoit touché avec les doigts. Il n'y a de difficile que le vent à fournir à ces tuyaux. On fait tomber pour cela de l'eau dans un lieu bien fermé de toutes parts. Cette eau ainsy rarefiée par sa chute et mêlée avec l'air, qui est aussy chassé par cette mesme eau qui tombe sans cesse, ne peut sortir que par une issue ou canal qui porte tout<e> cet air dans le registre des tuyaux de l'orgue hydraulique. Et c'en est la presque tout le secret. Du reste, ce jardin a en quelques endroits des allées d'arbres assés agréables, mais la plus part elles sont si étroites que ce n'est que confusion. Le parterre n'est qu'un composé de quarrés et de ronds bordés de myrthes sans beaucoup d'artifice et de figures.

[p. 451] Entrant dans cette rue appelée Strada Pia on y trouve d'abord de la beauté, estant la plus longue et la plus droite de Rome. Elle n'a guères moins d'un mille, mais comme il y a peu de maisons et qu'elle n'est formée que par des murailles qui servent de closture à des jardins, aussy ne doit-on pas mettre ces rues au rang de celles qui font voir le plus la majesté de cette ville.

[p. 452] L'église de St. André où est le novitiat des jésuites est une des plus agréables chapelles et des plus richement basties qui soient dans Rome. Ce n'est qu'un dôme élevé sur un quarré avec des chapelles autour, mais on n'y voit que marbre et stuc doré. Les incrustations sont meslées de bas-reliefs et de pierres de grand prix. Le St. André qu'on voit en haut est de stuc qui est un ouvrage de Raggi, célèbre sculpteur, et ce qu'on y voit de peint est du célèbre M.r Champagne. Le tableau du grand autel où est représenté le Martyre de St. André est du Bourguignon. Les chapelles ne sont point encore achevés; on ne laisse pas d'y voir une Trinité, un tableau de St. André de Durant Alberti, qui a aussy fait une Nativité qu'on y voit. Ciro Ferri y a travaillé à une Nativité de N.S. et à sa Fuite en Egypte. Le Cardinal Pallavicini autheur de l'histoire du Concile de Trente est enterré en ce lieu, que le Prince Pamphile a fait bastir et enrichir comme il est par le Cavalier Bernini. La sacristie n'en est pas encore achevée, et c'est mesme depuis très peu de temps que cette église est ouverte, par l'opposition qu'y forma le Cardinal Altieri pendant son gouvernement. Leur maison n'a rien de magnifique, mais les jardins en sont très agréables, et l'air y est bon. Le Cardinal Barberini y avoit un appartement qu'il avoit fait bastir et où il alloit quelque fois.

Les pères Carmes Espagnols ont une petite église un peu au-delà. St. Charle[s] des religieux réformés appellés en France Mathurins est* [*ont] une église très petite, mais toute bastie du desseing du Cavalier Boromini. Le tableau du grand autel avec une Annonciation qui est au- [p. 453] dessus de la porte sont des peintures très estimées et des meilleurs que M.r Mignard ait jamais faites. Dans leur bibliothèque est un tableau de St. Charle[s] d'Horatio Borgiani. Les religieux sont aussy tous espagnols.

Cette église fait un des coins du carrefour appelé Quatre Fontane à cause de quatre

fontaines qui sont aux quatre angles de ce carrefour. C'est un des beaux endroits de Rome. La rue Viminale et celle qu'on appelle Felice qui conduit de Monte Pincio à Ste. Marie Maieure se couppent tellement à angles droits que rien ne paroît de plus exact, et comme ces deux rues sont fort droittes et répondent à peu près aux points des quatre vents principaux, il n'est guères d'heures dans le jour où quelque petit vent ne s'y fasse sentir. C'est ce qui y attire beaucoup de gens principalement environ les vint-deux heures (ou sept heures selon nostre conte) en esté. C'est la qu'on voit plusieurs gens assez voisins les uns des autres, le lieu n'estant pas grand, qui, le chapeau à la main, s'y arrestent des heures entières pour y gouster l'air: "per godere l'aria," comme ils disent. Ce qui est d'agréable est de les voir quelque fois ainsy assemblés sans qu'aucuns s'entre-parlent, gardant un silence comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante où il fut deffendu de parler, ou que l'entretien diminuast du plaisir qu'ils ont de se rafraichir. Je m'y suis arresté comme les autres moins pour y jouir de la fraicheur de l'air que pour voir ces longues perspectives que font ces rues, moins belles peut-estre que ne seroit celle de la rue de Richelieu et tant d'autres qui sont dans les nouveaux quartiers de Paris, mais qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'agrément.

Au-dessous de ce monastère en descendant vers S.te Marie Maieure en est un autre du mesme ordre ou de celui de la Mercy tout composé de François. L'église est dédiée à St. Denis. Le tableau d'autel est de Carlo Cesi. C'est en ce lieu que le persil de Macédoine appelé parmy nous céleri a premièrement esté semé; un grec de l'isle de Scio fut le premier qui en apporta à Rome sous le pontificat de Clément huit[ies]me. Certains François ont fait bastir dans le fonds de ce petit monastère une maison fort propre où ils ont résolu de finir leurs jours. Ils ont un jardin tout rempli de fruits de France qui sont fort estimés, quoy qu'ils n'ayent pas le goust qu'ils [p. 454] auroient eu dans leur pays natal. C'est le deffaut des pays chauds de n'y pouvoir élever que des oranges, des citrons et des figes. Les poires y sont si nouées et si pierreuses et si aigres qu'hors une ou deux sortes d'espèces qui encore ne sont pas communes on n'y en peut presque pas trouver qui vaillent la peine d'estre présentées sur la table. Le bon-chrétien d'hyvert et les pommes de reinette qui font trouver une automne de fruits au milieu mesme de l'hiver et de l'esté suivant sont si rares qu'on donneroit volontiers un cent des plus belles oranges pour une douzaine de pommes fraiches et bien saines comme on les mange à Pasque en France. Quant aux fruits à noyau les pavis y sont ordinairement assez bons, mais outre que les pesches ne durent pas si longtems qu'en France, il s'en faut beaucoup qu'elles en ayent le goust, la grosseur, et la bonté. Les prunes y sont ordinairement aigres, ce qui ne déplaist pas tout à fait aux gens de ce pays-là qui mangent les fruits dans leur verdeur et les trouvent bons avant mesme leur maturité. Les raisins y sont admirables, mais ceux qui viennent en Provence et en Languedoc, provinces à peu près de mesme climat et qui entre toutes celles de France ont plus de raport à leurs manières et dans le génie des peuples avec celles d'Italie, ne leur cèdent en rien. Les melons y sont ordinairement beaucoup meilleurs qu'en France. Il faut cependant les choisir et pour un très bon il y en aura quelque fois six de rebut. Les meilleurs qu'on y mange sont ceux qui ont esté semés de graines de melons de l'angez(!) qu'on fait venir de France. Généralement parlant, plusieurs espèces de fruit ne se trouvent pas abondamment en ce pays-là comme en celui-ci, et l'usage des

espaliers qui est rare en Italie fournit aussy peu de fruits qui ayent de l'eau, la plus part estant secs, ce qui leur laisse une acrimonie et une rudesse à laquelle le goust ne peut s'acomoder. Leurs légumes seroient aussy meilleures qu'elles ne sont sans que la sécheresse oblige les fruttari d'arroser incessamment les légumes qu'ils étallent avec pompe dans leurs boutiques comme quelque marchandise de [p. 455] prix, car il n'est pas extraordinaire de voir la boutique d'un fruttier et d'un vendeur de legumes, d'un lattaruolo, ogliovaro, pizzicaruolo, qui ne vend que de l'huile et du fromage, meslée parmy les boutiques des orfèvres et des marchands de soye. [...]

Détournant à main gauche, on trouve les fameux jardins appellees la vigne Montalte, possédée aujourd'huy par les princes Savelli. Ces jardins sont grands, les allées assez hautes et assez larges, et en un mot ils tiennent beaucoup de l'ancienne manière de dresser nos jardins en France. Les eaux y sont assez abondantes mais elles ne sont pas pour cela agréables; elles sont la pluspart dans des lieux humides qui deviennent par là tristes et mélancoliques, la beauté des jardins devant imprimer quelque chose de gay et qui recrée la veue, au lieu que ces eaux dans des lieux sombres ne font que l'occuper sans luy plaire. A l'entrée de ce jardin si grand et si spacieux est le palazzin où sont quelques appartements ornés de quantité de tableaux et de statues très belles mais dont la plus part sont peu seants et modestes. C'est le jardin de Rome le plus fréquenté. Il y a quelque fois si grand nombre de carosses qu'en allant ou revenant ils forment une espèce de cours. Tout ce quartier n'a aucune maison et cela paroist d'un désert qui ne semble pas estre enclos dedans des murailles d'une ville.

[p. 458] Estant sorti en partie des Thermes de Dioclétien, on trouve les greniers publics qui sont d'une longueur extraordinaire, mais si mal fermés que les oiseaux et moineaux de toute l'Italie semblent s'estre donnés un rendezvous en ce lieu pour y venir chercher leur vie aux dépens du public, faute d'en bien entretenir les cages et les treillis. C'est en ces greniers que sont tous les grains destinés pour l'usage du public. Ils ne sont guères moins longs que la gallerie du Louvre. Il y a un president d'annona, lequel est chargé de tenir ces greniers toujours remplis de bled, d'orge, et autres grains semblables. Ce presidente est ord[inairement] un clerc de chambre qui a un tribunal réglé avec des juges, des sbires et leur barigel. Sa jurisdiction s'étend sur tous les pays appellés du patrimoine, c'est-à-dire depuis l'état de Sienne ou de Toscane jusqu'aux limites du Royaume de Naples. Il est obligé de tenir compte de tous les bleds et autres grains qui entrent tous les jours dans la ville. Il a une clef des greniers publics, et le Trésorier Général a l'autre. Il y a des mesureurs de bled qui sont destinés pour mesurer les bleds qui viennent au marché et ont deux jules par rubbio, qui est une mesure qui revient environ à 30 boisseaux. On ne peut vendre de bled que dans la place appellée Campo di Fiore où dans ces greniers qui doivent estre premièrement remplis avant que les particuliers fassent aucune provision. Et cette taxe donnée aux mesureurs de bled n'est encore qu'une partie de ce qu'on paye au moulin, où tout le monde de quelqu'estat qu'on soit, grands et petits, boulangers, vermicellari, etc. sont obligez de donner trois jules par rubbio, outre huit autres jules qu'il faut payer de gabelle en entrant. Elle estoit montée jusqu'à douze du temps d'Urbain

huitiesme; on l'avoit remise à six jules, mais Innocent 10.me y ajouta les deux [p. 459] jules qui fait la somme de huit qu'on paye aujourd'huy.

Comme les pains qu'on vend sont réglés selon un certain prix d'une, de deux, de trois bajoques ou plus, ces pains sont tantost plus gros et tantost plus petits, et de là vient qu'entre les acclamations publiques que fait le peuple à l'élection d'un nouveau pape on ne manque pas de crier: "Pagnotta grossa!" Il y a beaucoup de detail[s] à dire de ces sortes d'usages qui seroient trop long[s] si l'on vouloit s'y arrester. Mais je diray en passant que le meilleur pain qu'on puisse manger au monde est celuy qu'on appelle papelin, qui est si léger et d'un goust excellent qu'on croit cela estre du* [*un] faict d'une eau employé[e] à le faire. On le distribuoit autrefois avec quelque sorte de cérémonie, mais aujourd'huy il n'y en a point d'autres que de donner son argent pour lequel on a de ce pain autant que l'on en veut. Pour le pain ordinaire il n'est comme ailleurs, tantost bon, tantost mauvais. Mais généralement il est d'un bon goust et ordinairement très bon, car il est rare d'en voir de noir tel que les pauvres gens en mangent parmy nous.

Urbain 8.me est celuy qui a achevé ces greniers que Paul 3.e avoit commencé[s]. A regarder donc le vaste espace qu'occupent les religieux de St. Bernard dont nous allons parler, les Chartreux, ces prodigieux greniers, et ces grandes places vuides qu'ils enferment, on ne s'étonnera pas qu'on trouve autrefois en ces thermes tant d'appartements qu'on y en suppose, et qu'outre ce qui servoit au logement nécessaire d'un empereur, on y vist encore tout ce qui pouvoit contribuer aux exercices et plaisirs du corps et de l'esprit, comme estoit des lieux pour la course et le manege, des salles d'exercices, une bibliothèque infinie en livres, des lieux d'assemblée, des bains* [*banis], des étuves, des vollières, pescheries, etc.

L'église de Nostre Dame de la Victoire, ainsy nommée à cause de la fameuse victoire que l'empereur remporta à Prague, est une église des plus propres de Rome. L'architecture est de Carlo Maderno et la façade de Batista Soria. On y voit quantité d'enseignes et d'autres monuments de victoire. [...]

[p. 460] La chapelle de la croisée qui est à main gauche est un des beaux ouvrages du Cavalier Bernin. On y voit les portraits de six cardinaux de la famille des Cornaro et surtout la figure de Ste. Thérèse qui, de frayeur qu'elle a de voir un ange qui luy apparoist, se jette de dessus son grabat avec une action qui exprime si bien sa frayeur et en mesme temps quelque chose qui la rassure, qu'on ne peut rien voir de plus naturel et de plus achevé. Ce grand homme a surtout sceu prendre son jour avec tant d'artifice et d'adresse, qu'ayant fait percer l'église dans cet endroit, il semble que ce soit une ouverture par où l'ange soit descendu et à travers laquelle on voye encore briller une gloire qui tient de celle du paradis, et l'ayant continuée sur les murs de la chapelle, c'est la qu'on voit une multitude d'anges qui accompagnoient celuy qui estoit principalement chargé de la commission de percer le coeur de cette sainte d'une flèche d'amour qu'il tient à la main. Rien n'est plus agréable et de mieux entendu que cette chapelle, où Guidubalde Abbatini a travaillé avec le Chevalier Bernin* [*Berain]. [...]

Les pères Carmes Déchaussés [p. 461] destinés pour la conversion des infidèles du Levant demeurent dedans ce monastère, où ainsy qu'on m'escrit est une machine pour élever de

l'eau dont j'avois envoyé le modèle à Rome, pensant n'avoir esté prévenu en cela de personne. Comme je ne me soucie pas de m'en faire honneur, et que de la manière qu'on me mande qu'est cette machine hydraulique il <il> y a quelque chose qui n'est pas tout à fait conforme au modèle que j'en ay donné, je mettray icy la manière dont je m'estois imaginé qu'on pouvoit la faire pour élever par son moyen de l'eau aussy haut que le terrain le pouvoit permettre. On ne peut s'en servir que dans les lieux où il se trouve quelques sources à mi-coste, auprès de laquelle on puisse faire un puits de deux ou trois toises au moins de profondeur jusqu'à l'eau. On ramasse l'eau de cette source dans un petit réservoir auquel sont attachés deux robinets, dont l'un fournit le double de l'eau de l'autre. L'on attache au-dessus deux seaux avec leur corde passée dans une poulie qui doit estre, autant qu'on pourra, élevée au-dessus de la source et à proportion du terrain où l'on se trouve. Il est question de faire que ces seaux d'eux-mesme soient toujours en mouvement et que celui qui descend en bas fasse monter l'autre plain d'eau en haut, où il se decharge de l'eau qu'il y aura portée. Il ne faut pour cela que prendre deux seaux de différente matière, dont l'un soit par exemple de cuivre rouge et l'autre seulement de bois, tellement qu'estants tous deux vuides, celui de cuivre pèse beaucoup plus que celui de bois. Mais il faut aussy que ces deux seaux ayent une telle capacité de l'un à l'autre, qu'estant tous deux pleins d'eau, celui de bois, comme plus grand que l'autre, soit aussy plus pesant que luy. Et pour cet effet, si le petit seau de cuivre a pesé dix livres estant vuide, le grand seau de bois estant vuide aussy n'en doit peser que cinq. Mais si on les suppose tous deux pleins d'eau, le seau B, estant d'une capacité à tenir vingt livres d'eau, le seau A, comme beaucoup plus petit n'en devra tenir que dix, en sorte que le poids soit au poids quand il sont vuides ce que la capacité de l'un est à la capacité de l'autre quand ils sont pleins. Cela estant ainsy, il faut que les deux seaux suspendus à une p[ou]lie s'arrestent vis-à-vis les deux robinets qui les rempliront en mesme temps [p. 462] parce que leurs lumières et leurs bouches sont inégales. Et alors tous deux estant pleins, l'un descendra en bas où il perdra son eau, lorsque l'autre montera en haut où il se dechargera aussy de son eau par le moyen d'une main de fer dans un réservoir qui en sera voisin. Ces deux seaux se trouvant alors tous deux vuides, comme le plus grand seau estant plein a fait monter en haut le petit, aussy celui-cy à son tour, comme plus pesant estant vuide, fera remonter le grand seau, et tous deux s'arrestant encore par un noeud qui est au milieu de la corde vis-à-vis les deux mesme robinets, ils s'emplieront derechef et recommençant leur jeu, et le plus grand seau fera porter au plus petit de l'eau en haut, comme le plus petit fera remonter en suite le plus grand pour le remplir tous deux de nouveau. Le seul inconvénient qu'il y a, est que toute l'eau qui est dans le grand seau se perd inutilement. Mais il a cet avantage, qu'outre que la machine n'est de nul entretien, et que l'eau de cette source qui est à mi-coste ou en une terre où elle n'auroit autre effet que de faire un ruisseau pour se perdre sans autre usage, c'est toujours quelque chose que d'en élever du moins un tiers et d'avoir une machine qui fasse incessamment monter l'eau pour fournir au moins de quoy faire un jet d'eau, ce qu'on ne peut assez estimer. Il faut prendre garde seulement que, comme le grand seau estant en bas auroit de la peine à remonter à cause du poids de la corde, il faut pour garder l'équilibre avoir une petite chaisne de fer du poids de cette co[r]de et l'attacher d'un costé au centre de la p[ou]lie et de l'autre à l'anse du petit seau, ce que la figure fera aisément comprendre.

[p. 464] On voit au retour en rentrant dans Rome au-dessus de la porte Pie des testes de gens qui ont esté écartelés qui sont renfermées dans des cages de fer. Il y en avoit une que j'ay [p. 465] veue d'un misérable que le peuple, juge fort unique en ces sortes de matières, disoit avoir esté mis à mort très innocent du crime qu'on luy imposoit, et qui n'en avoit point d'autre sinon d'avoir dit scavoir ceux qui en estoient les véritables auteurs, lesquels estant très puissants dans le monde avoient sceu, dit-on, prévenir une fausse accusation, celle qu'auroit fait cet homme qui avoit de son costé de quoy les perdre. On scait de quelle manière les assassins et bandis dont les testes se voyent ainsy à l'entrée des portes s'expédient; le boureau assomme le criminel comme on feroit un boeuf et se jettant ensuite sur ce misérable qu'[u]n coup semblable ne fait souvent qu'estourdir, il luy porte le couteau dans la gorge et luy arrachant le coeur, luy coupe la teste et le reste du corps en quatre quartiers. Ce sont de ces testes dont on orne le frontispice des portes de mesme qu'on faisoit entrer autrefois des testes de boeuf dans l'ordre dorique, pour en orner les frises. Les étrangers peu accoustumés à voir ces testes d'hommes ne savent aussy si on les met en ce lieu ou pour servir d'ornement à la porte ou d'exemples aux passants. On ne doit pas douter que cette dernière raison ne soit celle qui en fasse user de la sorte.

[p. 465] Repassant par le carrefour de quatre fontaine[s] il ne faut pas oublier de voir le palais du Cardinal Massimi* [*Massini]. Ce n'est pas un des plus beaux bastiments de Rome, mais il n'y en a guères où un scavant homme puisse davantage proffiter. La bibliothèque et le cabinet sont des choses si curieuses que ce seroit la matière d'un ouvrage à part que d'en faire la description. On y voit quantité d'antiques, et l'on doit au dernier Cardinal Massimi* [*Massini] les estampes des célèbres fragments du plan de [p. 466] l'ancienne Rome, qu'il a donnés au public avec les notes du scavant Bellori. Entre les inscriptions qu'on voit dans ce palais est un epitaphe d'un rossignol de l'oisellerie ou vollière de Domitius qui s'estoit noyé dans un petit vase à boire. Cet epitaphe<s> est sur une urne escrite en cette façon et en figure d'urne:

Dis Avibus

Lusciniae philumena ex aviario Domitior[um]

Dilectae versicolori pulcerrimae cantrici

Suaviss[im]is omnib[us] gratiis ad digitum pipullanti

In poculo murrhino caput abluenti

Infeliciter summersae. Heu misella

Avicula hinc inde volitabas tota

Garrula tota festina latitas modo

Inter pulla Leptynis? loculamenta.

Implumis frigidula clausis ocellis

Luscinia philumena delicia suae

Quam in sinu pastillis alebat
In proprio cubiculo alumnae Karisso
Lacrimans pos
Have avis jucundissima quae mihi volans
Obvia blando personans rostello salve.
Toties cecinisti cave avis avia averna.
Vale et vola per Elisium.
In cavea picta saltans quae dulce canebat
Muta tenebrosa nunc iacet in cavea.

Il y a d'autres morceaux d'épithaphes et des bas-reliefs où il y a davantage à apprendre, mais il y a peu qui montre mieux le caractère de l'esprit enjoué de ce siècle. Il [me] semble avoir desjà lu cette inscription dans Scaliger, mais on ne sera pas fâché que je la rapporte en ce lieu, peut-estre plus exactement qu'on ne la lit ailleurs.

[p.467] Le palais de ces seigneurs Barbarins, qu'on appelle aussy de* [*le] Pallestrin du nom de cette principauté qui appartient aujourd'huy à cette famille, n'est pas encore achevé. C'est un des plus superbes bastiments de Rome, et quelque dépense extraordinaire qu'on y ait faite, il restoit quelque chose à quoy l'on continue de travailler. Les dedans sont d'une grandeur extraordinaire. La façade à trois ordres d'architecture<s> dorique, ionique et composé, surmonté d'un belvédère qui, avec les deux ailes, font un effet admirable. L'on monte au sallon par un escallier qui est à main gauche. Le sallon, dont la longueur fait la profondeur du bastiment, est le plus beau qui soit dans Rome. Il est spacieux et si grand qu'il paroist une église. Toute la voute est peinte de la main du fameux Pietre de Cortonne et passe pour un de ses meilleurs ouvrages. Au bout du sallon sont des appartements en si grand nombre qu'on ne croit jamais pouvoir en sortir. On y voit un nombre infini de statues, de bustes, de tableaux, de meubles riche[s] et précieux en si grande quantité qu'il semble que les richesses de plusieurs princes se trouvent ramassé[e]s dans ce palais. Comme les terres sont extrêmement élevées derrière cette maison et que les jardins sont plus haut[s] que le premier estage on y monte du niveau de la cour par des escaliers, et on a mesme fait depuis peu une montée avec une pente si douce que les carosses peuvent aisément y aller. Ce qui relève beaucoup la grandeur et la magnificence de ce palais est la célèbre et fameuse bibliothèque que le Cardinal François Barberain y a mise. Ce bon cardinal, m'ayant laissé toute la liberté d'y passer plusieurs heures autant de fois que j'ay eu le loisir d'y aller, m'a donné lieu de [la] connoistre, et j'en ferois icy un récit plus étendu sans que le chanoine Carlo Moroni en fait imprimer le catalogue. Je doute néanmoins [p. 468] qu'il y fasse mention des manuscrits, reservant cet ouvrage dans un[e] autre saison, à moins qu'il n'ait changé de dessein depuis peu. Entre quelques ouvrages que ce cardinal m'a donné[s] pour emporter en France il y a un commentaire sur un antique qu'on trouva en bastissant ce palais. C'estoit une muraille d'une petite chambre où estoit représenté un lieu

abondant en eaux, en petites plonges, bouquets d'arbres, et autres semblables choses, qui firent croire que cette peinture à fresque estoit un reste d'appartement qui avoit servi à des bains et à ce qu'on appelloit autrefois nymphaeum. En effet certains temples bastis parmy des croupes de roches, des chèvres qui paistent sur le bord d'un lac formé par les ruisseux qui viennent [de] la plus part de ces roches, a fait juger au célèbre Holstenius que cela représentoit un lieu consacré aux nymphes. Ce qu'a fait ce scavant prélat marque beaucoup d'érudition, mais cette peinture est encore quelque chose de plus considérable aussy. Le Cardinal Barberin en a-t-il fait faire une estampe afin de rendre public une chose que, sans cela, peu de personnes auroient pu voir. Du belvédère de ce palais on voit la ville de Rome dans son plus bel aspect. Les jardins de ce palais n'ont rien de remarquable, sinon d'estre restés sur les ruines du viel Capitole, qui estoit en ce lieu de la naissance de Rome, et qui ne presta son nom à celuy qui retient aujourd'huy le nom de Capitole, qu'à cause qu'ayant un temple où estoient trois chapelles, l'une dediée à Jupiter, l'autre à Junon, et la 3.e à Minerve, on bastit en ce lieu un temple à chacune de ces mesmes divinités et le firent nommer le nouveau Capitole.

[p. 469] La place qui est au bas du palais Palestrine s'appelloit des Sforce. On y voit un[e] fontaine du desseing du Cavalier Bernin, mais qui manque souvent d'eau. On trouve en descendant l'église de St. Jean du Collège des Maronites et St.e Marie de Constantinople, que le roy d'Espagne et le Cardinal d'Aragon Tagliavia ont fait bastir. Il y a de bons tableaux. L'église de l'Ange Gardien en est voisine. On rencontre en suite le palais des seigneurs Cornaro de l'architecture de Giacomo Del Duca. La façade en est grande et les dedans bien ornés, mais cela n'est pas achevé.

L'on retourne par la place de la Fontaine de Trevi où est l'église de St. Vincent et St. Anastase, que le Cardinal Mazarin a fait ajuster et dont il a fait refaire entièrement le portail de l'architecture de Martino Longhi. Le nombre des colonnes trop entassées ostent une certaine liberté d'ordre qui empesche qu'on ne puisse approuver ce dessein. Le tableau du grand autel et celuy d'une chapelle où est une Annonciation est de Francesco Rosa. Celuy d'un Christ mort auprès de la Ste. Vierge est de Gio. de Vecchi. Cette église est la paroisse du pape quand il est à Monte Cavallo. Elle estoit auparavant aux pères de St. Hierosme ou aux Crociferi, mais Clément neuviesme la donna depuis à la congregation des pères qui sont à St. Laurent in Lucina.

[p. 470] On ne refusera pas d'aller au Seminaire des pères de la Mission situé au Monte Citorio. [...] Leur maison est le séminaire où ceux qui doivent recevoir les ordres viennent faire leurs exercices. Quelques-uns se sont estonnés que l'instituteur d'un séminaire de prestres dans Rome, si nécessaire au bien de l'église, ait esté un ouvrage réservé à la charité pieuse et magnifique de Madame la Duchesse d'Aiguillon, qui a fondé ce seminaire. Il n'est encore que demi-bastie, ce qui rend la demeure [p. 471] des ordinants un peu incommode. Cependant les exercices s'y font avec une pieté, une modestie, et une régularité si grande qu'on peu dire qu'il n'y

a que ce lieu dans Rome où l'office se chante d'une manière un peu digne de Dieu. La musique dont on se sert dans toutes les autres églises a en effet ce deffaut, que d'amolir l'esprit des assistans d'une manière qui au moins le jette dans la distraction, bien loin de leur imprimer le moins du monde de la dévotion. C'est une chose que la pieté des papes ont essayé de réformer dans Rome que d'y retrancher les abus des musiques ou d'en oster mesme tout à fait l'usage pour substituer en sa place un plain chant plus dévot. Mais le temps n'est pas encore venu d'exécutter ces projets, et la dévotion des peuples n'estant pas encore capable de ces sortes de réformes, il vaut mieux en attendant s'acomoder en cela à leur foiblesse que quelque jour le soin de tant de saints papes qui s'attacheroit efficacement au salut des peuples changera en une dévotion plus masle et plus chrestienne.

Reprenant le voyage des environs de la place Navonne on d[o]it aller au quartier appelé Ripetta. C'est en ce lieu où se vend le bois quelque fois à la cherté et au moule mais plus souvent au poids. Les batteliers du Tybre font en ce quartier une feste le jour de St. Roch semblable à peu près à celle que font les basteliers de la Seine le jour de St. Louis. Ils font des joustes sur l'eau et s'attachent en suite à une anguille ou à un oison pour luy arracher le coeur et emporter par la le prix, qui donne quelque droit d'exemption à celui qui, après s'estre ainsy acharné sur cet animal, a pu luy ouvrir le ventre le premier.

Cette place répond au derrière du palais Borgheze. Sa figure ressemble assez à une epinette. Cependant, tout irrégulière qu'elle paroisse, ce palais est un [p. 472] des plus grands et plus magnifiques de Rome. Il a une cour grande et gaye, environnée de portiques soutenus sur des colomnes de marbre et remplis de statu[e]s. Le reste est en jardin. Les appartements sont riches, surtout celui d'en bas qui est de rez-de-chaussée, où l'on voit plus de cinq ou six cent tableaux qui sont tous originaux des meilleurs maistres. Il n'y a point de lieu en Italie où il y en ait tant de [tableaux] ramassés ensemble. On en voit beaucoup de Raphael, de Michelange, de Perin del Vaga, du Titien, de Paul Veronese, des Caraches et des autres. Il y en a de toutes les echoes, de celle de Florence, de celles de Boulongne et de Lombardie ou de Venise. L'on y peut apprendre aisément à se connoistre en tableaux pour peu qu'on soit aidé par quelqu'[u]n qui les entende. La comparaison qu'on peut faire de tous ces tableaux fait entendre ce que c'est qu'on appelle les différentes manières des grands peintres: les forces des teintes, l'expression, cette grace qui estoit si particulière à Raphael, cette fougue d'esprit qui paroist dans les ouvrages du Carrache, les desseings de Michelange, ce coloris du Titien, cette douceur et vivacité du Corregge, cette beauté de draperies du Veronese, et en un mot le charractère particulier qui a distingué le Guide, Pietre de Cortone, le Dominichin, Rubens, le Cedaspe(!), Poussin, Carlo Maratti et autres grands hommes dont on voit quantité d'ouvrages en ce palais au bout de toutes ces chambres.

Le Prince Borgheze a fait percer une maison, maintenant peinte à fresque au-dedans de tous costés et qui, donnant sur la rue, fait découvrir les prairies qu'on voit derrière le Chateau St. Ange en forme [d']une perspective admirable. Il y a une fontaine qui fait une nappe d'eau très

agréable<s>. Il y a un escalier du desseing de Bramante. Il y a mesme une machine dans une cave qui fait remonter l'eau extrêmement haut dont se forment ensuite des fontaines qui jettent de l'eau sans cesse. Ce palais est [p. 473] tout isolé et est dans une belle situation. La rue mesme par où on entre est fort droite et répond à la Trinité du Mont, ce qui fait un parfaitement bel effet.

[p. 480] Au long de ces murailles [auprès de la porte del Popolo] sont souvent certains joueurs de roulette qui est un jeu où il faut moins d'adresse que de force de bras. Ils enveloppent d'une bande de cuir une roulette de la grandeur de nos poulies ordinaires qui servent aux puits et la poussent à grands tours de bras vers le but qui fait gagner celui qui en approche en moins de coups. Ces joueurs sont incommodés quand on se promene au long de ces murs qui sont assez fréquentés. Mais ce n'est rien en comparaison des joueurs de boules qui se trouvent dans toutes les rues mesme les plus peuplées de Rome. On voit souvent un boucher ou quelqu'autre semblable artisan sortir de sa boutique pour aller dans celle de son voisin qui sans se faire beaucoup prier quitte sa besogne pour aller pousser une boule dans les rues. Ils n'y sont pas longtemps que la curiosité qu'ont les autres artisans de voir l'issue d'une partie où il n'y va souvent que de l'honneur, car ce sont gens que la nécessité rend sobres et bons ménagers. Ils passent ainsi une ou deux heures à jouer après lesquelles ils retournent froidement à leur besogne, pour la quitter encore quelque temps après pour peu qu'ils en trouvent l'occasion. Voilà quelle est la vie de ces artisans. Ce qui m'étonne que ces gens qui en leur manière ménagent leur santé et cherche[nt] pour cela leur aises autant que leur condition où ils sont leur permet ne jouent ordinairement qu'à des jeux pendant la canicule, aux quels on ne joueroit en France qu'au milieu de l'hiver. Car ce jeu de la roulette est extrêmement violent; celui de la boule mesme comme la jouent au moins quelques uns qui poussent le maistre [p. 481] de toutes leurs forces n'est que très moins fatigant pour la saison. Mais ce n'est encore rien en comparaison du jeu de balon auquel ils s'exercent en sorte qu'allant à leurs affaires, s'ils rencontrent l'occasion, ils ne font que mettre pourpoint bas et prennent une heure de divertissement à ce jeu qui en cette saison fatigue mesme ceux qui n'ont que la peine de les voir.

Ces jeux ont leurs périodes et n'ont quelquefois cours que pendant un ou deux mois des plus chauds de l'année et où les autres ont coutume de se procurer du frais par toute sorte d'artifices. Celui qui est le plus ordinaire est de demeurer enfermé dans sa maison pendant le jour et ne sortir que sur les vingt quatre heures. C'est alors que jusqu'à minuit on voit toutes sortes de gens aller par les rues, et que cet artisan qui aura peut-estre essuyé la grande chaleur du jour [à] jouer ou à voir jouer veut encore avoir sa part de la fraîcheur de la nuit, qui n'est pas seulement fraîche mais mesme froide à Rome à cause de l'abondance d'eaux de fontaines qui l'arrousent. On entend plusieurs jouer misérablement d'une guittar <ce> avec toute la complaisance et la satisfaction que pourroit avoir le virtuoso d'Italie le plus habile. C'est l'occupation de presque tout le monde dans Rome. Il n'y a pas jusqu'aux gueux qui ne jouent de cet instrument et qui ne demandent ainsi l'aumosne en musique.

[p. 487] [Cette rue] est appellée du Cours ou del Corso parce que c'est en cette rue que ce tient le cours et où se promenant les gens de qualité dans leurs carrosses. Ils ne sont pas tout à fait de la figure des nostres. Elle est plus cube et plus quarrée au lieu que les nostres sont amples et évasés par en haut, et se [ré]tréssisse par en bas. [p. 488] La flèche des nostres est toute à decouvert au lieu qu'elle est presque toute cachée en Italie par les portier[e]s fort larges et qui descendent fort bas. L'impérialle de nos carrosses n'a point de pantes au lieu que ceux d'Italie en ont de fort larges, ce qui représente une espèce de dais porté sur les quatre quenouilles du carosse. Les nostres en un mot sont légers et les leurs très pesantes; les nostres sont bien etoffés et commodes, les leurs, exeptés ceux où monte la personne mesme des grands seigneurs, ne sont ny bourés de crin* [*crain] ny moins encore de plume, et n'on[t] quelque fois au lieu de cuir que de la toile cirée avec des petits rideaux qui rendent ces carrosses asses mesquins et chétifs. Mais quant aux carrosses de corps où montent les ambassadeurs, le cardinaux ou princes, on ne voit rien ailleurs de si somptueux et de si magnifiques. L'ambassadeur de France en a trois dont le premier avec son attelage revient dit-on a près de vingt mille escus. La description en seroit longue. Le char seul doré de toutes parts et ayant trois grandes figures sur le derrière est du dessein du Chevalier Bernin; la broderie et les crespines d'or en achèvent le prix. Les deux autres carosses sont également beaux à proportion. Lorsqu'il va à l'audiance ordinaire du pape, ce qui arrive les vendredys de quinze en quinze jours, ou qu'il marche en cérémonie, ces trois carrosses sont attelés chacun de six chevaux et sont suivis quelquefois [p. 489] de trente ou quarante autres selon qu'il se trouve alors de gens à Rome qui soient en estat de luy faire cortegge. Dans les promenades ordinaires, il ne sort qu'incognito et sans pompe. Les autres ambassadeurs l'imitent en tout ce qu'ils peuvent, qui plus, qui moins, selon leurs moyens, et toujours luy cédant le pas en toutes rencontres, exepté celuy de l'empereur qui se trouve rarement en lieu où celuy de France ait à le souffrir au-dessus de luy.

Les carrosses des cardinaux sont plus modestes et sont tous noirs dedans et dehors. Mais le velour et les grandes crépines et broderies de soye ne les rendent pas moins riche[s] dans leurs simplicité. Ils vont rarement dans Rome qu'ils ne soient suivis de quatre ou cinq autres carrosses un peu chétif[s] comme j'ay dit mais toujours bien attelés de chevaux del Regno, qui ont grand air quoy qu'ils aillent lentement à cause d'estafiers qui suivent à pied. J'en rencontray un jour de [estafiers] vestus de long comme des prestres. C'estoit l'habit de deuil qu'on donne à ces sortes de domestiques lorsque quelqu'[u]n de la maison est décédé. Jamais ces estafiers ne montent derrière le carrosse. Il n'y a pas mesme lieu pour les y recevoir, soit que ceux du carrosse ne veuillent pas estre entendus sur ce qu'ils disent, or pour garder plus de gravité. C'est aussy pour voir ce qui se passe derrière le carrosse qu'on y met une glace d'un pied en quarré. Les testes des chevaux des princes meslent de l'or et de la soye dans ces fiocches pour se distinguer. Les [p. 490] cérémonies qui s'observent dans la rencontre de ces carrosses dont les uns s'arrestent par honneur pour laisser passer les autres seroient quelque chose de trop long pour vouloir icy les décrire.

Quant au manège du Cours qui se tient icy dans la rue il n'y a rien de remarquable que la multitude des carrosses qu'on y voit. Car quant au lieu, cette rue du Cours n'a de beau que d'estre longue et fort droite, n'ayant pas beaucoup de largeur puis que deux carrosses de front l'occupent entièrement. Il est vray que de part et d'autre sont des banquettes ou chemins élevés pour les passans. Ces banquettes sont pavées de briques posées sur le costé, mais elles sont étroites et sont en quelques endroits tellement eslevées au-dessus du chemin que l'impériale des carrosses est presque de niveau au rez de chaussée de ces banquettes, tellement que les cicaloni et les bouffons du carnaval ne font point de façon de passer du costé de la rue à l'autre en marchant sur l'impériale des carrosses qui se trouvent vis-à-vis l'un et l'autre.

Les maisons de cette rue sont meslées; pour un palais il y a trente maisons chétives et moindres que communes. Cette rue du Cours doit une partie de sa beauté au Pape Paul troisieme qui l'a poussée jusqu'au pied du Capitole, et plus encore à Alexandre septiesme qui a fait abbatre certaines saillies de maisons qui en interrompoi[e]nt le fil et qui ostoient de la beauté de [p. 491] cette rue.

Le cours des carrosses passe de cette rue dans la place degli Apostoli, par la fontaine de Trevi, et par-devant le palais de Cesi au long du Collège de la Propaganda, par où ils entrent dans la place d'Espagne et à la rue de Babuini pour aller recommencer leur tour de la place del Popolo dans la rue du Cours. Les grands seigneurs qui ont des palais sur cette route en font arrouser en esté les environs afin d'empescher la poussière des rues de s'eslever, estant la chose du monde la plus incommode. Car comme quand il a pleu les rues y sont salles, faute d'en enlever les anciennes boues, aussy ces boues seichées se réduisent en poussière [et] rendroient principalement certains endroits importuns aux passant[s], sans le secours de l'eau qu'on jette et qu'on y répand par le moyen d'un tonneau d'où elle sort par un canal de cuir que le bras d'un homme agite en marchant et par le moyen duquel toute la largeur de la rue se trouve toute trempée. Cela se pratique assez souvent, lorsque les années sont fort seiches à Paris. La commodité des fontaines si fréquentes fait que la dépense d'arrouser, dont un grand seigneur se faisoit honneur comme donnant par là une marque de sa magnificence, ne va qu'à peu de chose.

Je diray à cette occasion que, quelques fréquentes que soient les fontaines dans Rome, on ne laisse pas d'y avoir des puits dans les maisons. Ce que j'y ay remarqué de singulier* [*d'anguliere] est que, pour s'épargner la peine de porter un seau d'eau à la main, ils ont une machine pour en tirer du haut mesme d'une maison, le puits fust-il mesme de l'autre costé de [p. 492] la cour. Ils attachent pour cela un gros fil d'archal qui pend du haut du grenier et qui descend à la potence où la poulie a coustume d'estre attachée<s>. On fait couler sur ce plan incliné une petite poulie qui porte le seau jusqu'à la potence du puits, où, la poulie s'arrestant dans une petite coche, la corde qui est passée dans cette poulie descendant le seau et va puiser l'eau, qu'on tire et qui monte pe[r]pendiculairement jusqu'à ce qu'estant arrivée à ceste potence, on tire et le seau et la poulie en mesme temps jusqu'au [grenier] de la maison.

[p. 498] Le Collège della Propaganda Fide est un ouvrage commencé par Grégoire 15.me,

continué par Urbain 8.m, et fini par Alexandre 7.me. On y voit partout des marques du génie particulier[r] du Cavalier Boromini. Il n'a pu cependant éviter de certaines obscurité[s] qui rendent quelques lieux de ce bâtiment peu agréable, et qui diminuent <de> la beauté de quelques [p. 499] appartements, qui ne laissent pas de rendre cet édifice magnifique. On y instruit de jeunes estrangers du Levant qu'on envoie ensuite dans ces pays infidèles pour y estendre ou pour y conserver la foy. Il en est sorti d'excellents sujets dont on s'est servi très utilement. Les portraits de quelques-uns sont dans une salle où se font quelques actions publiques. On s'y assemble mesme pour y tenir des conferances sur l'histoire ecclésiastiques. Tout s'y passe assez bien, mais apparemment que les gens les plus capables de Rome ne s'y trouvent pas toujours, et en effet ces sortes d'assemblées servent plus à donner de l'émulation pour une estude dont le goust se perdrait tout à fait que pour y venir débiter* [*debeter] des choses singulières et qui, paroissant* [*paroissent] un peu extraordinaires, ne fourniroient que de matière de dispute ou mesme deviendroient sujettes à caution.

La célèbre imprimerie de la Congregation de Propaganda a un magasin dans ce collège. C'est d'où sont sortis tant de livres imprimés en caractères orientaux. On a donné depuis peu d'années une bible en langue Arabique. Dès l'an 1624 l'archevesque d'Alep, qui devint ensuite patriarche de Damas, et le patriarche des Coptes en Egypte supplièrent le Pape Urbain 8.m au nom de tous les prélats d'orient de leur faire imprimer la bible en langue Arabique, dont ils n'avoient presque plus aucuns exemplaires manuscrits. L'affaire fut portée à la Congrégation, qui ordonna que Mr. Sergio Risio maronite, archevesque de Damas, s'employast avec les ..(?).. de quelques autres à donner cet ouvrage. Ce fut chez luy que s'assemblèrent l'abbé Vittorio Scialac maronite, professeur en langue[s] [p. 500] Arabique et Syriaque du college della Sapienza, le père Louis Capella, le père Bonaventure Malvasia, le père Hilarione Rancati, le père Philippe Guadagnolo, le père Thomas [Obicini] de Novare, l'archevesque Gio[vanni] Leopardo Hesronita, Gabriel Sionite et le père Pierre de l'ordre de St. Dominique, prédicateur des Juifs à Rome qu'ailleurs. A cause que c'est le lieu où s'assemblent ceux ou qui sont destinés pour les missions du Levant ou qui en reviennent dans la suite du temps, d'autres furent substitués à la place de ceux-cy qui, pendant l'espace de près de 50 ans que cet ouvrage a duré, sont morts ou ont changé [ou] ont successivement esté employés à finir ce grand ouvrage d'employ. Entre ceux-là le fameux maronite Abraham Ecchellensis y a eu beaucoup de part, et son travail infatigable auroit beaucoup avancé le dessein, si celuy qu'avoit Mr. Le Jay de donner au public la grande bible polyglotte du Louvre n'eut employé le crédit du roy Louis 13.me pour faire venir ce grand homme en France, où il a donné la dernière main à l'edition de cette belle bible, que nous avons maintenant et sur laquelle le Sr. Walton* [*Valton] a donné celle d'Angleterre. Il y a beaucoup d'autres ouvrages dont on est redevable aux soins de ceux qui ont veue sur cette imprimerie.

Il y a des appartements dans ce Collège de la Propaganda pour les prélats et évêques des provinces hors d'Europe. J'y ay vu entre autres Mr. [François] Pal[I]u, évêque d'Heliopoli, qui estoit logé d'une manière fort conforme à sa vertu.

L'église du Collège est belle dans son étendue. On voit en entrant à main droite une

Conversion [p. 501] de St. Paul du Pelegrini, St. Jacque[s] et St. Philippe de Carlo Cesi. L' Adoration des Mages qui est au grand autel est du Hiacintho Gimignani. N. S. Qui Donne Les Clefs à St. Pierre est de Lazaro Baldi. Le Crucifix qui est de l'autre costé est de Louis Gimignani. Le tableau des Apostres est une copie du Lazari. Les stucs du grand autel sont de Fancelli.

[p. 503] L'église de St. Nicolas de Tolentin est aux pères Hermites Déchaussés de St. Augustin, qu'on appelle à Paris les Petits Pères. Elle est des plus belles et des plus agréables de Rome. Gio[vanni] Batista Baratta élèv[e] de l'Algardi en estoit l'architecte et les princes Pamphiles, qui l'ont fondée, l'ont aussy fait bastir. C'est une chose qui passe l'imagination de voir ce que ces princes Pamphiles ont basti dans Rome, car, sans parler de leurs palais et de leurs vignes et autres choses semblables qui ont couté des sommes immense[s], ils ont basti et fondé les églises de S.te Agnès, St. Nicolas de Tolentin, St. André du noviciat et d'autres moindres églises qui ont couté des millions et dont la dépense feroit frayeur aux plus grands princes, sans que ceux-cy en paroissent etonnés.

[p. 504] On est trop près des jardins du Prince Ludovisio pour n'en pas voir les beautés. Il y a plusieurs bas-reliefs très beaux qui ont esté enlevés d'anciens tombeaux, ausquels il servoient d'ornement. Il y a des bustes, des urnes, et plusieurs autres antiques semblables, qui ne font pourtant rien diminuer de l'estime qu'on a pour le Ravissement de Proserpine du Cavalier Bernin. Il est vray que les ouvrages de ce grand homme approchent si fort de la dilligence et de la beauté de ceux qu'on a des meilleurs maistres de tous les siècles, que quelques-uns mesmes ajoutent qu'exceptés certains miracles de l'art, comme seroit le Laocoon et la Dircé, etc., le Bernin peut faire entrer plusieurs de ses ouvrages au rang des autres antiques dont on fait tous les jours l'éloge. Dans le palais de cette vigne est ce lit si fameux pour la richesse de son bois, garni avec le dossier de pierres qui le font estimer plus de cent milles escus. On ne peut nier que ce bois de lit ne soit quelque chose de riche. Cependant si on en oste quelques morceaux de lapis et quelques perles les autres pierres ne sont pas d'un prix si grand qu'on les fait. Il y a des agathes et force cornalines. Car, quand aux rubis et autres pierres, ne fussent-elles pas contrefaittes comme je les crois la plus part, [p. 505] elle[s] ne sont pas asses grosses pour avoir cousté tant d'argent, qu'on laisse mesme en un lieu où il est peu en seureté. Quoy qu'il en soit, la chose mérite estre veu. Du belvédère qui est au-dessus du palais on voit Rome dans toute sa majesté. On ne peut s'arrester à descrire le détail des choses qui sont en cette vigne.

On peut en sortir pour gagner la porte appellée Salaria et tournant autour des murs de la ville venir gagner la porte Pinciane. Ceux-là se trompent qui veullent qu'elle ait esté appellée autrefois Collatina.

C'est par la rue qui conduit à cette porte qu'on va à la vigne Borgheze qu'on appelle autrement Villa Pinciana. Elle est celle dont les romains d'aujourd'huy font le plus d'estat, et où

le Cardinal Scipion Borgheze n'a rien epargné pour en faire le lieu le plus délicieux du monde. Ce qu'on appelle les jardins secrets est ce qu'il y a de plus beau, car, quant aux autres, ils n'ont rien de plus rare qu'ont ceux dont j'ay parlé cy-devant. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de belles choses qui les rendent agréables mais, soit le terrain soit le climat, les arbres paroissent n'estre* [*n'estrés] plantés qu'en lieu sec, et en un mot les choses n'y sont pas tournées d'une manière qui soit en mesme temps noble et riante. On lit sur un marbre du théâtre de ce jardin les mots suivants

Villae
 Burghesiae P<r>incianae
 Custos hac edico
 Quisquis es si liber
 [p. 506] Legum compedes ne tibi limeas
 Ito quo voles carpito qua voles
 Abito quando voles
 Exteris mugis hac parantar
 Quam hero
 In aureo saeculo ubi cuncta aurea
 Temporum securitas fecit
 Bene morato
 Hospiti ferreas leges praefigere
 Herus vetat
 Sit hic amico pro lege
 Votum si quis dolo malo lubens scien**
 Aureas urbanitatis leges fregerit
 Caveat ne sibi
 Tessaram amicitia subiralus villa
 Adversum frangat

Si l'on trouve de la beauté et de la magnificence dans les jardins, le palais doit paroistre un miracle. Ce n'est ni l'architecture extraordinaire ny la richesse des meubles qui le rendent si rare. C'est outre la grandeur des appartements une foule prodigieuse d'antiques et plusieurs bons tableaux qui demandent beaucoup de temps pour se satisfaire et en estudier les beautés. Il y en a que la pudeur devoit avoir tiré du rang des autres, où la veue qui les fait admirer ne trouve rien qui la blesse. Mais il faut que les spectateurs s'observent eux-mesmes, et que la modestie leur fasse éviter ces objets d'impureté [p. 507] qui ne* [*qu'on] semble que pour luy servir d'embuches et pour sallir l'imagination. Encore en a-t-on usé plus prudemment au palais Borgheze où sont, comme j'ay dit, un si grand nombre de rares tableaux, car il y a une chambre qu'on a destinée pour y renfermer ceux qui par leur nudité auroient mauvaise grace d'estre indifféramment meslés parmy les autres, qui n'ont rien qui ne soit honneste. Si cette conduite n'est pas entièrement conforme aux loix de la morale, au moins a-t-elle quelque chose de plus

excusable que celle qu'on observe en plusieurs lieux, de mettre les beaux et les salles tableaux pesle mesle les uns avec les autres, comme on a fait dans le palais de cette vigne Pinciane. On voit dans le sallon en entrant de grands tableaux de quelques festes que ceux de la maison Borgheze ont donné[e]s dans les jours de carnaval. Les grands seigneurs de ce pays-là [sont] obligés de laisser ainsy de semblables monuments de leur magnificence, puisque la par[t] dont ils jouissent ne leur fournit pas d'occasion d'en laisser de leur bravoure et de leur générosité. Le prince aîné de cette maison marque en avoir beaucoup, autant qu'on en peut juger par son air et ses manières, ne se plaisant* [*plaisoient] qu'aux exercices militaires. Les chambres qui accompagnent ce sallon et celles qui sont au-dessus sont pleines d'antiques, comme de bustes de Cesars, de Scipion, [p. 508] d'Annibal, etc. La figure de David du Cavalier Bernin a le rang que luy donne son mérite. Parmi les autres un Sénèque de pierre de paragon ou de touche, des vases d'albâtre, et plusieurs autres choses semblables orment ces chambres. On doit surtout admirer la Daphne Se Change en Laurier du mesme Chevalier Bernin. Il y a des gladiateurs, et entre autres celuy qui expire, qui est d'une beauté achevée. La Ravissement de Ganymede, un centaure, et une infinité d'autres choses semblables font paroistre ce lieu un palais enchanté. Ce que j'y estime autant que toute autre chose est le plus que bas-relief qui représente Curtius, chevalier* [*achevalier] romain, qui se précipite à cheval dans un <un> gouffre où l'on peut observer, soit dans l'action soit sur le visage de Curtius, un meslange de fureur et de crainte si naturellement exprimé qu'on ne peut pas mieux représenter ces deux passions. Le cheval qui est en l'air et qui tâche à se prendre où il peut, marquant* [*marquent] ne trouver rien sous ses pieds, a une attitude merveilleuse, et comme il est plus pesant que l'homme, il semble aussy se separer de luy et laisser son homme en l'air lorsqu'il descend plus viste que luy dans ce gouffre. Tout ce palais est revestu de semblables antiques qu'on souhaitteroit voir de plus près.

[p. 511] [L'église de la Trinité du Mont] est située dans le meilleur air de Rome. C'est dommage que pour y monter on ait pas executé le dessein du Cardinal Mazarin. Il est entre les mains de l'abbé Elpidio Benedetti. Les carrosses auroient pu y monter quoyque ce lieu escarpé comme il est permette à peine que les gens de pied y puissent arriver que par des routtes qui rendent l'accès de cette maison difficile. Il y eut eu un escalier pour eux et tout l'ouvrage devoit estre orné de balustrades qui eussent rendu cet endroit un des lieux des plus majestueux de Rome. Mr. Le Gueffier a laissé un fond qu'on fait proffiter afin qu'on puisse un jour faire quelque chose non pas de si magnifique mais au moins d'aussy utile pour la commodité de ceux qui auront à [p. 512] monter de la place d'Espagne qui est au pied à cette église.

Auprès de là sont les jardins de Medicis. Ils ont toute la beauté des autres qui sont dans Rome, mais ils ont de plus la bonté de l'air qu'ordinairement ils n'ont pas. On y voit une fort belle terrasse et un Mont Pernasse fait de terre rapporté pour avoir du sommet de cette montagne l'aspect de la ville de Rome dans toute sa beauté. Il semble que toute la coste du Janicule et surtout que l'église de St. Pierre avec le palais du Vatican n'ayent esté placés où ils sont que pour faire la plus belle décoration du plus majestueux théâtre du monde. On ne peut se l'imaginer si on ne l'a veue. Le palais de Medicis surpasse de beaucoup la magnificence des jardins. Le

nombre ou plustost la rareté des statues le rendent le plus riche de Rome en antiques sans comter la Venus que le pape a permis volontiers que l'on transportât ailleurs. On voit un gladiateur entre autres, deux petits Hercules aux prises, la figure d'un esclave qui faisant semblant d'aiguiser un couteau paroist attentif aux discours que tenoient des gens qui avoient conjuré la perte de la République. Il y a en un mot cent autres choses semblables, sur lesquelles les sculpteurs estudient tous les jours, et qui ravissent en admiration ceux qui les considerent.

Passant par la place d'Espagne, où demeure [p. 513] l'ambassadeur de cette couronne et où les François ont coutume de faire la plus part leur demeure, on peut aller à l'église de St. Athanase des Grecs, où est un collège que Grégoire 13.me a fait bastir pour élever de[s] jeunes gens qui estudient à Rome. Cette église qui est de l'architecture de Giacomo della Porta a une façade assez belle de Martino Longhi. Ce qu'il y a de peintures sont de Trabaldesi* [*Tilbaldez].....